31761 06396377 1

UNIV.OF
TORONTO
LIBRARY

Presented to
The Library
of the
University of Toronto
by

Mrs. D. C. Meyers

MON AMI PIERROT

DU MÊME AUTEUR :

PETIT BOB	1 vol.
LA VERTU DE LA BARONNE	1 —
CE QUE FEMME VEUT	1 —
AUTOUR DU MARIAGE	1 —
LE MONDE A COTÉ	1 —
UN HOMME DÉLICAT	1 —
PLUME ET POIL	1 —
SANS VOILES	1 —
ELLES ET LUI	1 —
LE PLUS HEUREUX DE TOUS	1 —
SAC A PAPIER	1 —
AUTOUR DU DIVORCE	1 —
JOIES CONJUGALES	1 —
POUR NE PAS L'ÊTRE!	1 —
LES « SÉDUCTEURS! »	1 —
PAUVRES P'TITES FEMMES!!!	1 —
MADEMOISELLE LOULOU	1 —
PETIT BLEU	1 —
OHÉ! LES PSYCHOLOGUES!	1 —
MADEMOISELLE ÈVE	1 —
O PROVINCE!	1 —
L'ÉDUCAT ON D'UN PRINCE	1 —
C'EST NOUS QUI SONT L'HISTOIRE!!!	1 —
OHÉ! LA GRANDE VIE!!!	1 —
UN RATÉ	1 —
UNE PASSIONNETTE	1 —
MONSIEUR FRED	1 —
CES BONS DOCTEURS!	1 —
MARIAGE CIVIL	1 —
MONSIEUR LE DUC	1 —
TANTE JOUJOU	1 —
PAS JALOUSE!	1 —
MADAME LA DUCHESSE	1 —
LE 13e	1 —
LE MARIAGE DE CHIFFON	1 —
PROFFESSIONAL-LOVER	1 —
LEURS AMES	1 —
LE CŒUR D'ARIANE	1 —
CES BONS NORMANDS!	1 —
LE BONHEUR DE GINETTE	1 —
BIJOU	1 —
EUX ET ELLE	1 —
JOIES D'AMOUR	1 —
LA FÉE SURPRISE	1 —
SPORTMANOMANIE	1 —
MIQUETTE	1 —
LUNE DE MIEL	1 —
MONSIEUR DE FOLLEUIL	1 —
TROP DE CHIC!	1 —
LES PETITS JOYEUX	1 —
L'AFFAIRE DÉBROUILLAR-DELATAMIZE	1 —
LA BONNE FORTUNE DE TOTO	1 —
FRAICHEUR	1 —
NAPOLÉONETTE	1 —
LA DAME DE St-LEU	1 —
LA PETITE PINTADE BLEUE	1 —
LE JOURNAL D'UN COCHON DE PESSIMISTE	1 —

LF

GYP (pseud)

MON AMI PIERROT

CONTE BLEU

396 III
2. 9. 41

PARIS
CALMANN-LÉVY, ÉDITEURS
3, RUE AUBER, 3

LIBRARY
MAR 13 1971
UNIVERSITY OF TORONTO

Droits de traduction et de reproduction réservés
pour tous les pays.

Copyright, 1921, by CALMANN-LÉVY.

PQ
2347
M6M6

À POUCETTE,

SON VIEIL AMI

GYP

Avril 1921.

MON AMI PIERROT

I

— Monsieur le Curé, je vous demande pardon de vous déranger à cette heure-ci... Vous étiez à déjeuner, je parie?...

— Non, madame la Duchesse.... Non... pas du tout...

— Je suis sûre que si... N'est-ce pas, Manette, monsieur le Curé était encore à table ?...

La servante interpellée répondit, affectueuse et bourrue :

— A table... Ah! Ouat!... Y a belle lurette qu'on l'a dérangé d'manger... qu'il était pour le quart d'heure en train d'farfouiller dans l'doigt d'un' *vielle*... Ainsi...

L'abbé Sylvain dit en riant :

— Je retirais une écharde qu'une bonne femme s'est enfoncée dans le doigt...

Manette l'interrompit pour protester avec véhémence :

— Que c'est t-honteux, madame la Duchesse!... qu'on l'y laisse même plus la p'tite minute de rien du tout qu'y l'y faut pour bouffer à c't'heure !...

Madame d'Arboise regardait la servante avec des yeux arrondis. Alors l'abbé expliqua :

— Ce que Manette ne vous dit pas, madame la Duchesse, c'est qu'elle est mise à contribution autant que moi... C'est à elle qu'on a recours au moindre bobo, toutes

les femmes du pays, tous les gosses du village, voire le personnel du château qui fait de fréquentes et longues stations dans sa cuisine... d'où le « bouffer » qui vous a étonnée tout à l'heure...

Et comme la vieille dame souriait, le prêtre conclut :

— Car Manette parle argot à présent, au moins aussi bien que patois... et moi-même, je me surprends parfois, à mon grand déplaisir, en train de dire des mots que je devrais très certainement ignorer...

— Ah !... le fait est... — fit madame d'Arboise ahurie — qu'on ne vous voit pas parlant argot, monsieur le Curé... Ça ne va pas avec votre air !...

Elle avait pris son lorgnon, un lorgnon « vieux jeu », et promenait sur le prêtre un regard très affectueux et un peu admiratif aussi.

L'abbé Sylvain, curé d'Arboise, était, en vérité, un être sympathique et étrange.

Très grand, svelte et droit comme un jonc, il demeurait à soixante ans aussi souple aussi vigoureux que quand il en avait trente. Son long corps agile et musclé ne connaisait pas la fatigue. Mais ce qui surprenait surtout chez ce curé d'un tout petit pays lorrain, que ses paroissiens déclaraient « bon comme le pain et charitable à donner sa propre chemise », c'était son grand air et sa magnifique allure.

Il était là depuis quatre ans seulement. A la mort de l'ancien curé, le village était resté quelque temps sans titulaire. Puis, un beau jour, on avait vu débarquer ce beau grand prêtre, suivi des deux charrettes qui amenaient un mobilier très simple dont il avait suivi le débarquement avec indifférence, et des caisses de livres horriblement lourdes,

qu'il avait déchargées lui-même avec une surprenante facilité, à la stupéfaction du bedeau, qu'effarait cette force magnifique.

— Mâtin !... — avait-il dit aux paysans curieux — il en a des biceps !... et des beaux livres donc !... Je m'y connais... Ça vaut beaucoup d'argent...

— L'a l'air d'un roi !... — disaient les bonnes femmes éblouies, — les portraits de Monseigneur de Nancy sont pas si biaux que lui...

Le lendemain, l'abbé Sylvain avait fait le tour de sa petite paroisse et cherché une servante dans le pays. Son choix s'était fixé sur Annette Touvenin, une bonne fille pas jolie, solide, fraîche, et qui, par hasard, avait l'esprit de ne pas faire la dame et de conserver son bonnet lorrain.

Il s'était arrêté au bord d'une vigne où

elle travaillait et lui avait demandé sar préambules :

— Vous ne sauriez pas faire un peu d cuisine?...

Justement Annette avait été, à ving ans, nourrice chez un notaire de Rambervillers et y était restée ensuite comme cuisinière.

Elle répondit :

— Si, tout d'même un peu!... Mais y a bien longtemps qu'j'en ai point fait... J'ai dû perdre la main...

— Vous la retrouverez!... — avait affirmé le prêtre — Quel âge avez-vous?...

— J'suis d'jà eun' vielle, monsieur le Curé... j'ai trente-neuf ans...

— C'est un an de moins qu'il ne faudrait, mais ça ne nous empêchera pas de nous entendre... Voulez-vous me servir?... Cinquante francs par mois... ça vous va-t-il?...

— Si ça m'va!... j'vous croués qu'ça m'va!... — balbutia Annette ravie.

Jadis, chez son notaire, elle gagnait trente francs et ç'avait été le meilleur temps de sa vie. Depuis qu'elle était revenue à Arboise, elle vivait avec un frère marié, travaillant à la vigne ou dans la maison, pas heureuse avec sa belle-sœur qui jalousait sa robuste santé et sa bonne humeur. Servir ce beau vieux prêtre qui avait l'air si bon, ça serait le paradis.

Mais, comme elle venait de raconter à l'abbé qu'elle avait été nourrice, puis cuisinière autrefois, elle ajouta, prise d'un scrupule :

— Toutefois... faut que j'dise à mossieu l'Curé que quand j'y ai parlé qu'j'ai été nourrice, j'y ai pas dit que... que...

— Que quoi?... — demanda l'abbé Sylvain.

— Ben, qu'j'étais nourrice, mais qu'j'étais

pas mariée... Je n'voudrais point tromper mossieu l'Curé...

— Bon!... Bon!... — fit le prêtre — ne parlons pas de ça...

Plus tard, lorsque Annette, heureuse au presbytère comme elle ne croyait pas qu'on pût l'être en ce monde, demanda à l'abbé Sylvain :

— Mais, mossieu l'Curé, quoi donc qui vous a fait comme ça m'parler sus l'bord d'la vigne à mon frère?...

L'abbé lui répondit :

— Votre bonnet... Votre petit bonnet froncé d'indienne à fleurs... Déjà, le dimanche, j'avais remarqué que vous étiez la seule femme relativement jeune qui portait le bonnet lorrain tuyauté... Alors je me suis dit : Elle est plus intelligente que les autres, puisqu'elle tient aux traditions de son pays et qu'elle n'a pas honte

de les suivre au détriment de la mode... Et elle est religieuse puisqu'elle vient aux offices... Avec ça elle a l'air propre, solide et gai... C'est tout à fait mon affaire !...

— Qué chance tout d'même que j'l'aie aimé, mon bonnet !... — déclarait Annette enchantée — C'est égal... j'l'aimais pas tant que j'vous aime, mossieu l'Curé...

Du jour où elle était entrée au service de l'abbé Sylvain, Annette avait eu pour son maître une adoration à la fois filiale, mystique et sauvage. Il était devenu sa chose. Elle le soignait, le grondait et, il faut bien le dire, le secondait, avec une rare intelligence des besoins de la petite paroisse. Elle lui facilitait la besogne et diminuait sa fatigue.

— Elle est idéale, votre servante, monsieur le Curé !... — dit la duchesse, quand Annette fut sortie du petit salon.

— Idéale n'est pas le mot que j'aurais pensé à lui appliquer!... — murmura l'abbé en riant, — mais c'est la meilleure femme qui soit...

— Ma fille Mussy dit que c'est une perle.....

— Oui... mais c'est une perle baroque!...

Pour la seconde fois, la duchesse regarda le prêtre avec cette tranquille insistance des myopes, puis elle demanda machinalement :

— Comment diable savez-vous ce que c'est qu'une perle baroque, monsieur le Curé?...

L'abbé Sylvain rougit comme une jeune fille et répondit en souriant :

— J'aime beaucoup les bibelots, madame la Duchesse!... J'ai visité beaucoup de musées... beaucoup de collections particulières même...

Ce n'était pas le premier étonnement que causait à madame d'Arboise la connaissance qu'avait de toutes choses l'abbé Sylvain, mais jamais, jusqu'ici, elle ne s'était laissée aller à formuler cet étonnement. Et, tout de suite, elle regretta de l'avoir fait. Si ce charmant homme, d'apparence aristocratique et qui jamais ne gaffait mondainement, avait un passé mystérieux ou étrange, à quoi bon des questions où il pourrait découvrir un soupçon qui l'embarrasserait à l'avenir?

Alors, elle rompit les chiens en expliquant sa visite :

— Monsieur l'Abbé, si je suis venue vous déranger à pareille heure, c'est qu'il s'agit de Francette...

— Elle n'est pas malade?...

— Elle l'est toujours, mais...

— Je crois, madame la Duchesse, que vous

prenez pour maladie ce qui n'est que nervosité excessive... Le docteur Bertol affirme... et il ne donne pas son seul avis... que la petite est magnifiquement constituée et que ces troubles nerveux viennent uniquement des mauvaises conditions dans lesquelles elle est née...

— C'est possible !... Nous ne demandons qu'à le croire... Songez donc que cette enfant est la seule chose qui nous rattache à l'existence... le seul intérêt qu'aura dans l'avenir ma pauvre fille Mussy qui est si seule dans la vie... Et puis, voyez-vous, monsieur le Curé, si mon mari perdait Françoise, je crois qu'il mourrait à l'instant... ou deviendrait fou...

— Vous pouvez être tranquille... S'il n'arrive pas un accident que nul de nous ne peut prévoir, monsieur le Duc conservera sa petite-fille...

— Dieu vous entende, monsieur le Curé !... Dans tous les cas, vous reconnaissez que Francette est nerveuse... quinteuse... difficile à occuper...

— Non... pas à occuper... à amuser peut-être... Mais elle sait, au contraire, étonnamment s'occuper toute seule pour un aussi petit enfant...

— Si petit, mais elle a quatre ans !...

— Je le sais, madame la Duchesse, c'est moi qui l'ai baptisée...

— C'est vrai !... Vous êtes arrivé à Arboise juste pour voir mourir ma pauvre petite belle-fille... Enfin, voici ce qui m'amène chez vous... Francette s'est prise d'une affection aussi violente qu'imprévue et intempestive, pour un petit garçon qui nage comme un requin et qui fait des pleines eaux dans la Moselle tous les jours pendant deux heures...

— Voyez-vous ça, le polisson !... C'est Pierrot !...

— Oui... C'est Pierrot !... du moins on nous a dit qu'il s'appelait Pierrot et qu'il habitait au presbytère... C'est vrai, alors ?...

— Très vrai !...

— Ah ! quel bonheur !...

Et comme le prêtre la regarde étonné, madame d'Arboise explique :

— Parce que je vais pouvoir le ramener, ce petit... Depuis... voyons... depuis combien ?... quinze jours peut-être... Francette ne pense qu'à lui... Ça a commencé parce que, dans une colère, elle a jeté à l'eau une poupée japonaise que mon mari lui avait rapportée de Paris pour ses quatre ans... Sa poupée paraissait et disparaissait, entraînée par ces horribles remous...

— Il n'y a pas de remous devant le parc d'Arboise, madame la Duchesse...

— Mais ce n'est pas devant le parc que Francette a jeté sa poupée... Nous étions allés nous promener en voiture sur la route de Flavigny... Donc, elle a jeté Marie... la japonaise s'appelle Marie... dans la rivière. . et ensuite, non, monsieur le Curé, vous n'avez pas idée des hurlements qu'elle a poussés...

— Si, si, j'ai idée...

— On voyait la poupée reparaître et disparaître, roulée, bousculée... J'ai supplié le cocher, qui nage très bien, d'aller la chercher... je lui ai promis cent francs... Il a refusé avec énergie...

— J'vous crois!... Oh! pardon, madame la Duchesse... Vous voyez ce que je vous disais!...

— Quoi donc?...

— Que je parle comme il ne faudrait pas... pas du tout, même!... Je voulais dire

que je comprenais que ce brave Joseph ait refusé de se mettre à l'eau dans cet endroit-là... même pour mille francs... s'il tient à sa peau...

— Eh bien, votre petit garçon n'a pas fait tant d'histoires !... Il s'y est jeté pour rien, lui !... et sans qu'on l'en prie...

— Oh !... — murmura l'abbé terrifié — Oh !...

— Et tout habillé !... Et il a plongé.... et il est revenu... difficilement, il est revenu... d'abord à cause du courant... et aussi parce que son pantalon, qu'il avait relevé, était à moitié redescendu et lui entravait les genoux...

— Le petit misérable ! — balbutia l'abbé Sylvain qui verdit — C'est miracle qu'il ne se soit pas noyé...

— Oui... il paraît !... Alors il a rapporté la poupée à Françoise en disant :

— Voilà la guenon !... ce qu'elle est vi-

laine !... S'il est Dieu possible de se mettre dans des états pareils pour quelque chose de si vilain que ça !... Mais Francette était éperdue de reconnaissance... Elle lui a dit, en le regardant avec admiration et en foudroyant Joseph :

— A la bonne heure, t'es pas capon, toi !...

Et puis, sans qu'on ait pu l'en empêcher, elle s'est jetée sur lui et elle l'a embrassé tout ruisselant... A tel point que nous avons été obligés de la déshabiller pour qu'elle ne se refroidisse pas et de la rouler dans une des couvertures des chevaux pour la ramener à la maison... Quant au petit, il s'était sauvé sans qu'on ait eu le temps de lui donner la moindre chose... Et comme j'étais désolée de ça, les domestiques qui l'avaient reconnu ont dit : Oh ! mais, on le retrouvera bien !... C'est le gosse qui se baigne tous les jours sous le parc... Le

lendemain, personne n'y pensait plus, quand, à quatre heures, Francette qui goûtait sur la terrasse, a découvert au milieu de la rivière une espèce de petite chose noire qui avait l'air de flotter, et d'aller et venir... Alors elle a crié : « Le petit garçon !... le petit garçon !... » Et il a fallu... absolument fallu, monsieur le Curé, sous peine de convulsions, la conduire à la rivière... J'ai appelé le petit... qui est venu très gentiment... en caleçon de bain...

— Dame !...

— Oui... évidemment... il ne pouvait pas venir autrement... je sais bien... J'ai voulu lui donner vingt francs, il n'a jamais voulu les prendre...

— Ça ne m'étonne pas !...

— Et puis Francette a fait connaissance tout de suite : « Comment tu t'appelles !... — Pierrot... et toi ?... »

— Oh ! — fit l'abbé Sylvain, scandalisé, — il a dit toi?...

— Oui... Elle a répondu : « Francette »... Et, depuis ce temps-là, tous les jours il a fallu recommencer la même cérémonie, assister au bain du petit et le faire goûter avec Francette... Ça, il a bien voulu... il a fait des difficultés, mais il a fini par vouloir, parce que la petite lui fourrait du raisin ou des gâteaux dans la bouche et qu'elle pleurait quand il n'en voulait pas... Ah ! ça ne le gêne pas pour se remettre à l'eau, de manger !...

— Voyez-vous ce cachottier de Pierrot?... — fait l'abbé surpris, — il goûte depuis huit jours...

— Quinze...

— Depuis quinze jours avec votre petite-fille, et il ne m'en a rien dit... A quelle heure goûte-t-il ?...

— Vers cinq heures...

— L'école est finie... je n'ai rien à dire !... Aussi, ça m'eût étonné qu'il se fût mis dans son tort...

— C'est un de vos parents, cet enfant, monsieur le Curé ?...

— Non... non, pas du tout... C'est un petit orphelin que j'ai recueilli...

— Un enfant du village ?... Comment ne l'ai-je pas su ?...

— Pas du village... C'est dans un petit hameau, tandis que je suppléais le curé de Pont-Saint-Vincent, que je l'ai trouvé... Sa mère est morte... C'était une pauvre fille que je connaissais parce qu'elle tricotait à ravir... et qu'Annette lui faisait faire des gilets pour moi et des affaires quelconques pour elle... J'avais vu son enfant qui venait rapporter les objets terminés ou chercher la laine pour en faire d'autres...

Je m'intéressais vivement à ce petit... je le trouvais intelligent, fin, gentil comme tout...

— Et quand la mère est morte vous vous êtes chargé de lui !... Il n'y en a pas beaucoup comme vous, monsieur le Curé...

— Que si !... D'ailleurs ma bonne action... si bonne action il y a... n'a pas été aussi spontanée que vous pourriez le croire, madame la Duchesse... Quand j'ai été appelé auprès de la Balbine, je me suis dépêché... j'ai allongé mes jambes, qui sont pourtant de taille, mais c'est loin, Pont-Saint-Vincent !... Toutes les bonnes femmes du village me guettaient... Elles me criaient : Dépêchez-vous donc, mossieur le Curé !... A va passer sans vous avoir vu !... et alle voulait tant vous voir !...

— Elle était morte ?...

— Non... mais elle était entrée en agonie...

je n'ai pu que lui donner l'extrême-onction... Et comme je rassurais les braves femmes qui continuaient à déplorer ma venue tardive en leur disant que c'était tout comme si elle se fût confessée auparavant, l'une d'elles m'a crié !... « S'confesser !... S'agit pas de s'confesser... L'en avait pas pus besoin qu'vous de s'confesser, m'sieur l'Curé, vu qu'c'était quasiment un' sainte... et qu'son éfant était pour de sûr son seul péché... mais alle avait qué'chose à vous dire... à vous d'mander... « Pourvu qu'il arrive pas trop tard?... » qu'alle répétait. « Mon Dieu ! mon Dieu ! pourvu qu' j'aie le temps d'lui expliquer tout... » Et comme je questionnais, demandant si l'on ne soupçonnait pas ce qu'elle pouvait avoir à m'expliquer, les femmes m'ont répondu... « Ça d'vait être rapport à son Pierrot qui va d'meurer tout seul dans l'monde, vu qu'alle connaissait

personne et qu'alle vivait que de c'qu'alle gagnait avec ses tricots... »

— Alors, vous avez pris Pierrot ?...

— Pas encore à ce moment-là... C'était une pauvre petite loque, aplatie à côté du lit de sa mère... Il sanglotait sans rien voir ni entendre... je n'ai même pas osé le toucher.... Mais quand, le lendemain, je suis revenu pour le service... quand j'ai vu marcher, fier et droit derrière le cercueil, cet enfant tout pâle qui faisait bonne contenance et qui avait une étonnante allure et une véritable beauté... Alors, je me suis décidé... Je lui ai dit : « Veux-tu venir avec moi?... Je t'élèverai et je t'aimerai bien... » Il s'est jeté à mon cou... et depuis ce jour-là nous sommes une paire d'amis...

— Il est gentil!...

— Il est mieux que gentil... Il est impossible de trouver une plus jolie nature, une

intelligence plus large et plus souple, un cœur plus excellent...

— Et Annette?... Comment a-t-elle reçu ce pensionnaire imprévu?...

— Très bien !... Annette est une brave fille... Elle aussi a eu un enfant comme la Balbine... et elle a perdu cet enfant, mort sans doute faute de soins, tandis qu'elle était nourrice... Elle a reçu Pierrot à bras ouverts... Et maintenant, elle l'adore... D'ailleurs, je ne sais pas qui ne l'adorerait pas...

— Vous, monsieur le Curé, et aussi Annette, vous le connaissez et on s'explique que vous l'adoriez pour toutes les qualités que vous dites... mais Francette?...

— Pierrot est superbe, le petit mâtin !... et les enfants sont, en général, attirés par la beauté... La petite Françoise surtout, qui est une enfant extraordinairement affinée...

— Affinée !... Francette?... Ah ! monsieur

le Curé!... mais elle est, au contraire, étonnamment fruste, et sauvage... et même brûtale... Avec ça, forte comme un petit bœuf...

— Mais la force physique n'empêche pas l'affinement moral... Soyez sûre que Pierrot a fait la conquête de votre petite-fille pour trois raisons : la première sa beauté, la seconde sa force, et la troisième..... que nous pourrions peut-être changer de rang et placer en tête... sa courtoisie... Pierrot a risqué sa vie... car il l'a bel et bien risquée, consciemment ou pas... pour satisfaire un caprice de la petite Françoise... et les femmes ne sont jamais insensibles à ces folies-là... même lorsqu'elles ont quatre ans...

— Ah!... le fait est qu'elle n'y a pas été insensible, je vous en réponds!... Tous les jours, tant qu'elle a vu le petit bonhomme, qu'elle a goûté avec lui, et ri, et gazouillé... elle, car lui il est plutôt silencieux...

— Oui... ça dépend...

— Enfin, tant qu'elle n'a pas été contrariée dans sa fantaisie pour ce petit, nous nous rendions bien compte qu'elle parlait de lui, qu'elle commençait à s'agiter quand elle devait le revoir, qu'elle faisait des difficultés pour le quitter... Mais nous ne soupçonnions tout de même pas à quel point elle tenait à lui... Ce n'est que depuis hier... Elle n'arrête pas de pleurer... si ce n'est pour trépigner... après quoi elle repleure...

— Mais pourquoi ?...

— Mais parce que, hier, pour la première fois, le petit n'est pas venu se baigner...

— Ah!...

— Pourquoi n'est-il pas venu?...

— Madame la Duchesse, de même que j'ignorais que Pierrot se baignait dans la Moselle, j'ignore pourquoi il n'est pas allé s'y baigner...

— Il n'est pas malade?...

— Il se porte comme un charme!...

— Alors je peux l'emmener?...

— Mais il n'est pas là !...

— Ah ! mon Dieu !...

— Il ne rentrera qu'après l'école... où il est pour l'instant...

— L'école laïque?...

— Dame!... il n'y en a pas d'autre à Arboise...

— Oh !... vous devriez l'instruire vous-même, monsieur le Curé!...

— C'est ce que je fais!... mais il faut qu'il passe son certificat d'études... Après, je le dirigerai à moi tout seul... et il entrera plus tard à telle école qu'il lui plaira de choisir...

La duchesse avait envie de demander à l'abbé Sylvain comment il était capable de faire recevoir un jeune homme « à telle

école qu'il lui plairait de choisir ». Elle le regardait avec étonnement Le prêtre, qui n'aperçut pas cet étonnement, reprit :

— Étant donné ce que je vois jusqu'ici de ses goûts et de son caractère, ce sera, je pense, Saint-Cyr, tout bonnement...

La duchesse regarda sa montre et déclara, résignée :

— Monsieur le Curé, je vais attendre Pierrot...

— L'attendre !... — murmura l'abbé effaré — l'attendre pendant deux heures !...

— Ne vous croyez pas obligé de me tenir compagnie, au moins !... Vous me contrarieriez beaucoup... Vous êtes surmené comme on ne l'est pas, je le sais, et nous sommes, j'espère, assez amis pour que vous ne vous gêniez pas avec moi plus que je ne me gênerais avec vous en pareil cas... Annette va me donner un fauteuil

et un livre ou un journal quelconque... et je vais m'asseoir paisiblement dans votre jardin...

— Comment!... quand le château est si près, vous ne préférez pas...

— Je préférerais beaucoup... vu que j'ai, moi aussi, des tas de choses à faire... Mais je connais ma Francette... Elle m'attend au haut de l'avenue... je lui ai promis de ramener le petit garçon...

— Eh bien?...

— Eh bien, tant que je ne reviens pas, elle m'attend... elle m'attend avec une confiance absolue, elle m'attendrait pendant cinq heures patiemment, tenacement... Mais si elle me voyait revenir seule, ce serait épouvantable!... Non seulement elle aurait une crise de rage ou de désespoir... mais encore c'en serait fait pour toujours de sa confiance en moi... Je perdrais tout

mon prestige... Allons, monsieur le Curé... laissez-moi lire... ou sommeiller à mon gré...

— Soit!... je vais faire quelques courses indispensables. et puis j'irai attendre Pierrot à la sortie de l'école pour vous le ramener, madame la Duchesse... car, puisqu'il a pris l'habitude de vagabonder, qui sait où le pousserait aujourd'hui sa fantaisie....

— Si vous passez du côté de la rivière, ma fille Mussy est là qui fait le guet...

L'abbé Sylvain souriait. Alors la duchesse demanda presque craintivement :

— Vous trouvez ça idiot, n'est-ce pas, monsieur le Curé?... Que voulez-vous, nous sommes à Arboise trois êtres très secoués par la vie... car il faut bien le dire, elle nous a été plutôt dure... et qui ne vivons plus que pour Francette... Mon mari, Élisabeth et moi, nous pensons uniquement à la soigner,

à l'amuser, à la regarder pousser... Elle est délicieuse, cette petite!...

— C'est vrai!... — affirma l'abbé Sylvain convaincu.

II

Quand, à quatre heures, l'abbé revint ramenant Pierrot qui détalait de toutes ses petites jambes pour le suivre, la duchesse n'était plus seule. Sa fille la comtesse de Mussy était venue la rejoindre, dépêchée par Francette qui n'en pouvait plus d'impatience.

— Ah !... enfin !... — s'écria-t-elle en voyant arriver le Curé et le petit garçon.

L'abbé demanda, inquiet :

— Est-ce que nous sommes en retard ?...

— Pas du tout !... — affirma la duchesse — mais Lise est encore plus bête que moi... La petite la mène au doigt et à l'œil...

Madame de Mussy, autrement dit la « Tante Lise » parce que la petite Françoise l'appelait ainsi, était une grande femme souple et fraîche, au visage aimable, aux yeux narquois. Elle protesta, en riant d'un beau rire large qui montrait d'admirables dents :

— Ne croyez pas Maman, monsieur le Curé... la preuve que je n'obéis pas tellement à Francette, c'est qu'elle voulait absolument venir chez vous et que je m'y suis opposée avec énergie...

— Et pourquoi donc ça ?.....

— Mais, parce que, si ce qu'on nous avait dit n'eût pas été vrai, s'il n'y avait pas eu chez vous le petit garçon tant attendu, nous n'aurions pas eu d'agrément... ni vous non plus !

Myope comme sa mère, elle promenait son lorgnon sur Pierrot qui supportait l'examen avec une indifférence polie. A la fin, elle dit :

— Comme il est grand !... quel âge a-t-il donc ?...

— Treize ans... — répondit Pierrot.

Sa voix grave et timbrée vibra sous les arbres et la comtesse s'écria surprise :

— Oh !... cette voix d'homme !... Quel drôle de petit gas !...

Pierrot debout devant la duchesse, son chapeau à la main — un vieux chapeau de jonc copieusement troué — se tenait très droit, très à l'aise dans une pose harmonieusement correcte. Ses vêtements élimés, brûlés par le soleil, coulaient avec une sorte d'élégance le long de son corps musclé.

La duchesse dit :

— C'est singulier !... je reconnais à peine

ce petit !... Je l'ai pourtant vu souvent... Je sais bien qu'il était dans un costume plutôt sommaire...

— En effet !... — murmura Pierrot en découvrant dans un bon rire ses gencives d'un rouge éclatant et ses dents de loup — en caleçon d'bain que j'suis toujours...

— C'est bon... C'est bon !... — interrompit l'abbé Sylvain tandis que l'enfant rougissait jusqu'aux cheveux — Va t'habiller...

Et comme le petit répétait interrogativement :

— M'habiller ?...

Le prêtre acheva :

— Mets ton costume de première communion...

Pierrot fit entendre un sifflement admiratif :

— Phhuu !...

Puis il demanda délibérément :

— Où donc c'est qu'on va ?...

— Eh bien ?... — fit le prêtre étonné — qu'est-ce que c'est que cette façon de questionner au lieu d'obéir ?... Fais ce que je te dis !...

— Oui, monsieur le Curé !... — répondit l'enfant en faisant docilement demi-tour.

Ce petit plaisait décidément à la Tante Lise. Elle ne voulait pas le laisser dans l'incertitude. Mise au courant, tandis qu'elle attendait tout à l'heure avec sa mère, des aventures de Pierrot, elle devinait qu'il devait toujours y avoir une vague inquiétude dans l'esprit du petit garçon. Alors elle dit :

— C'est pour venir voir ta petite amie qui t'attend...

— Francette !... — s'écria Pierrot dont les yeux étincelèrent de plaisir.

— Eh bien !... Eh bien !... Veux-tu dire

mademoiselle Francette, mon garçon... dit l'abbé à qui cette familiarité semblait intempestive.

Pour la seconde fois l'enfant rougit violemment, visiblement vexé d'avoir fait une gaffe.

— Laissez donc, monsieur le Curé !... — dit la duchesse en riant — Francette a quatre ans... et vous n'avez pas idée, je le vois, de la sympathie excessive qu'elle témoigne à votre petit protégé...

— Moi aussi, j'la gobe !... — affirma Pierrot devenu soudain sérieux — j'la gobe rudement, allez !...

Il s'arrêta, étonné de voir que l'on riait. Évidemment, il ne trouvait là nulle raison de blaguer. Ses grands yeux clairs posèrent leur regard pur et profond sur les gens qui semblaient si peu le comprendre. Madame de Mussy devina encore ce qui se

passait dans la petite tête intelligente de l'enfant :

— Dis-moi, mon petit Pierrot ?... — demanda-t-elle très douce — pourquoi, si tu la gobes tant que ça, n'es-tu pas venu la voir hier, Francette ?...

Le petit regarda sans gêne aucune cette belle dame qui le questionnait si gentiment, et répondit avec franchise :

— Pac'que... j'voulais pas m'habituer...

— T'habituer à quoi ?...

— A voir la p'tite fille... pour pas être malheureux si on voulait plus que j'la voie après...

— Mais pourquoi n'aurait-on plus voulu que tu la voies ?...

Pierrot ouvrit les bras en signe d'ignorance et répondit :

— Ah !... ça !... j'sais pas !... Seulement j'avais entendu madame... madame que

voilà... ajouta-t-il en montrant la duchesse — dire, pendant que la petite fille m'embrassait, à un vieux monsieur qui était là... Va falloir qu'ça finisse, tout ça!... Alors je m'suis dit qu'valait autant qu'ça commence tout d'suite à finir...

— Et ça ne t'a pas fait de peine?... — demanda madame de Mussy.

Pierrot répondit, en refoulant les larmes qui noyaient ses grands yeux :

— Oh ! si, madame !... horriblement !...

Et pirouettant sur ses talons, il s'engouffra brusquement dans le presbytère.

— Il adore Francette, le pauvre gosse !... — fit la Tante Lise touchée de ce gros chagrin.

— Le fait est, dit l'abbé Sylvain, que c'est, depuis la mort de sa mère, la première fois que je le vois pleurer... C'est un enfant peu expansif quoique très franc... Il ressent de violentes émotions qu'il maîtrise et dissi-

mule... Il a beaucoup de tenue, beaucoup de dignité !...

— Puisque Francette a su inspirer une telle affection... un tel culte à ce petit gas qui est un bon sujet, monsieur le Curé... — dit la duchesse qui ne perdait jamais de vue l'intérêt ou la satisfaction de sa petite-fille — nous pourrions le prendre à Arboise et l'attacher au service de la petite... Il a treize ans... dans cinq ans ce sera un jeune homme... En attendant, il la distrairait... Il sait très bien jouer avec elle et l'amuser, très doucement, très délicatement même... Voulez-vous nous céder Pierrot, monsieur le Curé ?...

Le prêtre répondit nettement :

— Non, madame la Duchesse...

— Il serait bien soigné, je vous assure...

— Je suis convaincu qu'il serait, au château, beaucoup mieux que chez moi...

— Alors... pourquoi ne voulez-vous pas?...

— Je pourrais vous répondre que c'est parce que je l'aime et ce serait déjà une bonne raison pour le garder... mais ce n'est pas la raison principale de mon refus... Pierrot a une très belle intelligence, je vous l'ai dit... Je veux qu'il devienne un homme utile...

— Pourquoi pas un grand homme?...

— Eh ! mon Dieu, oui !... Pourquoi pas?... Vous plaisantez, mais il n'y aurait rien d'étonnant à ce que mon petit Pierrot fût un jour quelqu'un, quelqu'un de tout premier ordre...

— Mais lui... il aimerait peut-être mieux...

— Me quitter?... — murmura le prêtre qui se troubla soudain — peut-être avez-vous raison, madame la Duchesse, et il vaut mieux qu'il décide lui-même de son avenir...

Et comme Pierrot revenait, svelte et fin,

dans un costume noir mal coupé auquel il imposait en quelque sorte sa ligne souple, l'abbé Sylvain lui demanda :

— Mon petit Pierrot, tu vas répondre avec franchise... avec une franchise absolue, tu m'entends, à la question que je vais te poser?...

— Oui, monsieur le Curé...

Il se tenait debout, tout petit, devant l'abbé Sylvain si long et si fort, et levait vers le prêtre son nez régulier et ses yeux attentifs.

— Madame la duchesse d'Arboise propose de te prendre au château... Tu serais attaché à la petite Françoise que tu aimes tant... tu ne la quitterais presque pas... tu jouerais avec elle tant qu'elle sera petite... plus tard tu ferais tel service que l'on t'attribuerait dans la maison... Ça te va-t-il?... Ne te presse pas de répondre... Réfléchis...

Il s'arrêta un peu inquiet. Pierrot répondit nettement :

— C'est tout réfléchi... Je serais très content d'jouer à présent avec mademoiselle Françoise, très content aussi d'la servir quand elle serait grande... mais je n'peux pas parce que j'veux être soldat...

— Mais naturellement!... — dit la duchesse — tu ferais ton service militaire...

— C'est pas ça!... du service, tout l' monde en fait... qu'on veuille ou pas... moi j'veux être soldat tout à fait...

— Tu veux aller à Saint-Cyr?... — demanda encore la duchesse qui se souvenait des prédictions du prêtre au sujet de l'école que choisirait son protégé.

— Je n'peux pas aller à Saint-Cyr... — répondit Pierrot attristé soudain — Maman m'a expliqué ça... Pour aller dans les écoles, il faut avoir de l'argent à cause des études

qui coûtent très cher... mais dès qu'j'aurai l'âge, j'm'engagerai... et comme je n'serai pas non plus tout à fait ignorant, ça serait bien l'diable si je n'finissais pas par devenir officier...

— Et c'est ce que tu veux?...

— Oui, madame...

— Tu es un chic petit bonhomme, va !... — dit la Tante Lise.

Veuve depuis cinq ans d'un très charmant colonel de dragons, madame de Mussy aimait l'armée et avait gardé de sa vie passée un excellent souvenir.

Jolie, pleine de bonne humeur, d'esprit et de santé, ne demandant pas à la vie plus qu'elle ne peut donner, elle avait su toujours prendre les choses du bon côté et faire, comme elle disait en riant, la part du feu.

Sans illusions, partant sans exigences, elle n'avait pas, comme la plupart des

femmes, le besoin presque maladif d'occuper d'elle. Dès le début de son mariage, elle avait trouvé très naturel que son mari s'inquiétât du régiment plus que d'elle, de même que, plus tard, elle avait admis sans aigreur qu'il fût plus aimable pour les autres femmes que pour la sienne.

La duchesse examinait Pierrot, surprise de le trouver, dans ses beaux habits, aussi souple, aussi libre que tout à l'heure. Il n'avait pas l'air endimanché des petits paysans. Il était distingué, presque élégant, et tout à fait à l'aise.

— Alors, nous t'emmenons, Pierrot?... — dit-elle enfin — A quelle heure faut-il vous le renvoyer, monsieur le Curé?...

— Quand vous voudrez, madame la Duchesse!...

— Il a peut-être des leçons à apprendre pour demain?...

L'abbé Sylvain secoua la tête :

— Rien du tout !... il sait déjà tout ce qu'on apprend à l'école...

Et il conclut, en caressant affectueusement les cheveux blonds et drus de l'enfant qui levait vers lui ses yeux tendres :

— C'est un savant, Pierrot !...

Madame d'Arboise, qui traversait le jardin, s'arrêta :

— Vous ne savez pas ce qu'il faut faire, monsieur le Curé ?... il faut venir dîner avec nous ?... Comme ça, Francette aura son Pierrot plus longtemps.....

— Mais... — murmura l'abbé Sylvain un peu interloqué, — je ne sais pas trop si...

Il se demandait s'il était bien prudent d'accepter. Comment le petit se comporterait-il à table ?

La Tante Lise avait eu, elle aussi, la même idée. Et elle cherchait à lire sur la figure

du petit garçon si la perspective de dîner au château lui agréait.

Pierrot ne semblait pas du tout impressionné par l'invitation de la duchesse. Il se tenait très droit, sérieux, le menton légèrement levé, avec cet air un peu distant qui avait tout de suite frappé la vieille dame. Et quand madame de Mussy lui demanda :

— Ça te plaît-il, Pierrot, de dîner avec ta petite amie?...

Il répondit simplement et gentiment :

— Oui, madame!... Je vous remercie beaucoup...

Cette désinvolture ahurit l'abbé Sylvain. Et comme il revenait de reconduire ses visiteuses, il dit à Annette qui faisait bruyamment ce qu'elle appelle « mettre de l'ordre » :

— On croirait vraiment qu'il a passé sa vie à être invité à dîner chez des duchesses, cet animal-là!...

La servante répondit, et on devinait sous son air grondeur une secrète fierté :

— L'fait est qu'il est pas effarouché, l' petiot!...

III

Françoise, flanquée de son grand-père, de sa nourrice et de son chien, attendait en piaffant dans l'avenue. Elle attendait avec confiance. Grand'mère lui avait dit : « Ne te désole pas comme ça, je te promets de ramener le petit garçon », et Grand'mère ne promettait jamais sans tenir.

Mais, tout de même, son impatience était grande et, vers trois heures, elle avait insinué, l'air indifférent, mais l'œil glissant en coulisse vers madame de Mussy :

— L'est rien arrivé à Grand'mère qu'elle revient pas?...

Pour tous les habitants d'Arboise, les moindres désirs de Francette équivalaient à des ordres, mais, pour la Tante Lise, ces ordres étaient sacrés.

Elle aimait passionnément sa nièce. Elle n'avait eu qu'un fils qui était mort à quelques mois, et elle adorait les enfants. Or Francette, si gâtée qu'elle fût, était vraiment un petit être exquis. Jamais elle n'avait usé du droit qu'on lui donnait d'être insupportable.

Vive, drôle, intelligente et bonne, la dernière des Arboise avait plutôt les goûts d'un garçon. Elle n'aimait que les chevaux, les chiens, et en général tous les animaux, pour lesquels elle était d'une attendrissante bonté. Elle ne se plaisait qu'à des exercices violents, à des jeux tumultueux. Le danger l'attirait, bien qu'elle fût, et cela surpre-

nait chez un si petit enfant, étonnamment consciente. Elle avait avec Hérisson — un microscopique shetland, mal coiffé d'un feu d'artifice de crins extraordinaires, quinteux et râblé — des luttes fréquentes, au cours desquelles elle montrait une solidité et un sang-froid très grands. Jamais elle n'avait cédé au poney, jamais non plus elle ne s'était emportée contre lui. La Tante Lise, qui marchait et courait parfois à côté du petit cheval de toute la vitesse de ses longues jambes, était émerveillée de la force de volonté et de la maîtrise d'elle-même de la petite, beaucoup plus que de la qualité de « sa monte » qui, pensait-elle, devait être tout naturellement ce qu'elle était.

— Nous naissons tous à cheval !... — avait coutume de dire la comtesse, qui, pour sa part, ne trouvait aucun mérite à bien faire une chose qui lui semblait aussi simple.

Quand Françoise avait eu trois ans, madame de Mussy lui avait donné Hérisson malgré les protestations de la duchesse qui, elle, n'était pas une Arboise, et qu'effarouchait un peu tous ces centaures chez lesquels elle était tombée. Après son mariage, elle avait monté à cheval — parce que son mari le désirait — avec élégance, prudence et modération, et elle trouvait que sa fille Élisabeth était beaucoup trop « va de l'avant » pour lui confier Françoise. Mais le docteur Bertol était intervenu, et aussi un médecin d'enfants consulté à Paris. Ils avaient ordonné tous deux beaucoup d'exercice en plein air, et même d'exercice violent. La petite fille était trop nerveuse. Une vie animale et physiquement très agitée lui conviendrait. Heureusement, les deux médecins ne considéraient pas le cheval comme une bête féroce qui ne

cherche qu'à faire du mal à tous ceux qui l'approchent, et ils savaient, par expérience, que ses réactions ne sont pas aussi terribles que le prétendent quelques geignards. Ils avaient recommandé d'aller seulement au pas jusqu'à ce que la petite fût bien accoutumée aux mouvements du poney, et surtout de la faire monter en selle d'homme. Madame de Mussy et le duc triomphaient.

Du don de Hérisson et des promenades à cheval, datait surtout la grande affection de la tante et de la nièce. La comtesse avait toujours tendrement aimé la fille de son frère, née dans des conditions particulièrement pénibles et tragiques.

Le marquis d'Arboise avait été tué par un train en traversant en voiture un passage à niveau, et sa jeune femme, traînée et abîmée, était morte huit jours plus tard en mettant Françoise au monde. La fille aînée

des Arboise, Marie, veuve du vicomte de Mérincourt, n'avait pas d'enfants. Madame de Mussy avait perdu le sien. De la belle famille Lorraine des Arboise, il ne restait que cette toute petite Françoise, et cela seul eût suffi pour que sa tante Élisabeth l'aimât. Mais elle n'avait vraiment connu sa nièce qu'au cours de ces interminables promenades, faites de longs silences et de gazouillements sans fin.

Madame de Mussy était, à quarante ans, gaie comme une jeune fille, ou plutôt comme un jeune garçon, car elle aussi avait les goûts qu'elle se plaisait à développer chez l'enfant.

— Tante Lise !... — lui avait dit un jour Francette après une de ces causeries qui les révélaient l'une à l'autre absolument — Tante Lise, nous aimons tout ce que les hommes aiment... excepté la chasse...

— C'est vrai !... — avait répondu la comtesse en riant — nous sommes deux garçons manqués !...

Mais la petite qui, elle, ne donnait pas à cette observation le même sens que sa tante, avait protesté :

— Manqués !... mais pas du tout !... pourquoi manqués ?...

Au physique, Françoise était une jolie petite fille, bien campée sur des jambes longues et nerveuses. Elle avait une toute petite tête parfaitement ronde; des cheveux marrons à l'ombre et cuivrés au soleil; des yeux de velours noisette, des dents toujours visibles parce que toujours elle souriait, et une peau vraiment éblouissante, satinée, laiteuse et toujours fraîche. Son nez, un peu retroussé, et sa bouche trop grande, étaient tout à fait incorrects. Mais ses oreilles et ses pieds étaient des bijoux de

forme et de finesse, et ses mains, trop grandes, étaient adroites et belles.

En apercevant sa grand'mère et sa tante qui arrivaient avec Pierrot, la petite fille lâcha brusquement la main du duc, et se mit à dévaler dans l'avenue au milieu des pierres roulantes qui se faufilent, en Lorraine, dans les chemins les mieux tenus.

Son chien seul, un gros chien, sorte de tas tout blanc, produit hétéroclite d'un dog anglais blanc et d'une chienne de police noire, la suivait pas à pas. Du plus loin qu'elle crut pouvoir se faire entendre, elle cria :

— Te v'là, mon ami Pierrot!...

Puis, comme Pierrot s'avançait en courant, lui aussi, elle se jeta à son cou et s'y suspendit, en demandant d'une voix grosse de reproches :

— Pourquoi t'es pas venu hier, dis?...

Pierrot hésita un instant, puis jugeant sans doute inutile de recommencer les explications de tout à l'heure, il répondit simplement :

— J'ai pas pu !...

Francette le secoua :

— Vrai, ça?... Enfin, te v'là !... je suis tout d'même contente puisque te v'là !... Tu t'en vas pas tout d'suite, pas?...

— Mais non !... — madame la Duchesse m'a invité à dîner avec vous...

— Avec qui vous?...

— Ben, vous... Franç...

Il allait dire « Françoise », mais il se souvint de la leçon de tout à l'heure et reprit, en rougissant un peu :

— Mad'moiselle Françoise...

— C'est pas Françoise... on dit Francette...

— Mademoiselle Francette... — répéta docilement Pierrot.

— Pas mad'moiselle!... on dit pas mad'-moiselle... Alors tu dînes?...

Puis, après un instant de réflexion, elle ajouta en faisant une drôle de petite moue :

— L'est pas gros, l'dîner!... une soupe au lait, pis rien!...

— C'est tout c'qu'y faut!... — affirma Pierrot convaincu.

— Mon pauv' bonhomme!... — fit en riant la duchesse — on ne te mettra pas au même régime que Francette...

— Comment... — s'écria la petite fille indignée — c'est pas à ma table qu'y sera?...

— Mais si... mais si !... — dit la Tante Lise — ne t'inquiète donc pas, il dînera avec toi...

— Oh... — murmura Françoise à moitié convaincue, en regardant d'un air soupçon-neux Pierrot qui restait son chapeau à la

main, correct et silencieux — j'veux qu'y m'dise qu'oui... Dis-le qu'c'est avec moi qu'tu dîneras?...

— C'est avec vous que je dînerai...

— Avec toi!... pas vous... j'veux pas qu'tu dises vous...

— Mais... — balbutia le petit — c'est que...

— C'est quand on est fâché qu'on dit vous... Allons... répète...

Et comme l'enfant hésitait, attendant, de la duchesse ou de madame de Mussy, un encouragement quelconque, elle cria, frémissante et les larmes aux yeux :

— Alors, t'es fâché?... t'es pus mon ami Pierrot?...

Très troublé par ce chagrin, le petit garçon s'inclina vers Francette et, sans répondre, l'embrassa. Alors, elle lui jeta ses bras autour du cou et, rassurée et souriante, elle demanda :

— Porte-moi!... Tu veux, dis?...

— En voilà une idée!... — dit le duc d'Arboise qui avait rejoint sa petite-fille — tu es beaucoup trop lourde pour te faire porter comme ça!...

Mais déjà Pierrot avait « chargé » Francette. Il la tenait couchée sur ses bras étendus, comme les baigneurs portent les femmes et les enfants pour les plonger dans l'eau, et il montait allégrement l'avenue, d'un pas élastique et assuré.

— Mâtin!... — fit le duc étonné — il est solide, le petit gas!...

Et, le regardant, il ajouta :

— Solide et magnifique!... Sapristi!... où cet enfant-là a-t-il été pêcher un physique pareil?...

— C'est vrai!... — conclut la Tante Lise en riant — il a des airs de jeune dieu... C'est très cocasse!...

Le duc demanda :

— Il était bien chez le curé comme on vous l'avait dit?...

— Parfaitement... — répondit madame d'Arboise, qui raconta en quelques mots la courte histoire de Pierrot.

— Pauvre petit !... — dit le duc ému — il est charmant et sympathique... Mais il va s'éreinter à porter par une pareille chaleur ce gros petit paquet de Francette ... Elle est lourde comme tout, cette enfant !...

Il cria :

— Eh !... Petit !... Assez !... Tu l'as assez portée !... Pose-la à terre !...

— J'te défends de m'poser !... — fit la petite en se pelotonnant, les jambes rentrées sous elle et molle comme une balle de coton.

— Tu m'entends !... — ordonna M. d'Arboise agacé — mets-la à terre !...

Pierrot, indécis, se retourna avec toujours Francette sur les bras.

— C'est qu'elle veut pas... — balbutia-t-il, gêné de voir qu'il lui fallait mécontenter quelqu'un.

— Mais c'est de la folie... — cria le duc, — ça donne chaud rien qu'à le voir!... L'autre jour... — continua-t-il en se tournant vers sa femme et sa fille — elle a imaginé de se faire porter par moi, précisément aussi pour monter l'avenue, et je n'en pouvais plus en arrivant...

— Monsieur le Duc... — affirma Pierrot, la mine sérieuse, l'air reposé et le ton respectueux — c'est bien sûr, puisque vous l'dites, que l'autre soir, vous en aviez vot' claque, mais j'vous assure qu'aujourd'hui, je suis pas plus fatigué que rien du tout...

— Il est délicieux!... — s'écria la Tante Lise en éclatant de rire — tandis que Pierrot,

surpris de cette explosion de gaîté, rougissait jusqu'aux yeux.

Pendant ce temps Francette commandait d'un ton qui n'admettait pas de réplique :

— File vite à la maison...

Et Pierrot prenait le pas gymnastique, tandis que le gros chien blanc détalait derrière eux.

— Il est superbe, ce gosse!... — déclara le duc — mais pas obéissant!...

Madame de Mussy dit :

— Il obéit à Francette.... Qu'est-ce que vous voulez de mieux, Papa?...

— Il est vrai... — appuya la duchesse — qu'on ne l'a fait venir que pour ça...

Le duc d'Arboise répondit, résigné :

— Au fait!... vous avez raison...

Puis, montrant le chien, il s'étonna :

— C'est extraordinaire!... La Terreur Blanche n'a pas grogné quand ce petit a

enlevé de terre Francette... jamais un autre n'aurait pu la toucher sans se faire dévorer...

— Oui, dit la Tante Lise... — ça m'a frappée aussi !...

Le chien singulier de la petite d'Arboise, cette bête monstrueuse sans laquelle elle ne faisait jamais un pas, s'appelait *La Terreur* tout court lorsqu'un châtelain voisin en avait fait cadeau au duc. D'une force et d'une intelligence extraordinaires, féroce pour les étrangers, câlin et tendre avec ses maîtres, La Terreur avait voué tout de suite à Francette une adoration sans bornes. Il demeurait des heures entières assis en face de l'enfant, la regardant avec une tendresse éperdue, ou sans oser faire un mouvement si la petite fille, en jouant, finissait par s'endormir couchée sur lui. Francette, d'ailleurs, éprouvait pour son chien une affection non moins considérable. Elle lui débitait pendant

toute une journée d'étranges douceurs, ou de longues histoires qu'elle inventait pour l'intéresser. Un jour la Tante Lise l'avait surprise [illegible]e en face du chien également assis. Elle l'embrassait sur sa truffe humide et fraîche en répétant d'une voix infiniment tendre :

— Tu es ma Terreur Blanche... ma belle Terreur Blanche !...

Et madame de Mussy avait insisté pour que l'on modifiât le nom du chien. Mais cela déplaisait au duc.

— Je ne veux pas que l'on rappelle ce triste souvenir... — disait-il — je suis royaliste après tout...

— Vous l'étiez... — ripostait la Tante Lise qui ne lâchait pas son idée — vous ne pouvez plus l'être puisque le comte de Chambord est mort... Voyons Papa ?... vous ne voudriez tout de même pas devenir orléa-

niste?... Pensez donc au parapluie, et à la Charte, et à l'égalité, et à tout l'tremblement!..

Le duc avait haussé les épaules et La Terreur Blanche avait gardé le nom que sa petite maîtresse lui avait donné.

Lorsque enfin Pierrot arriva [illegible] la petite fille lui dit :

— Pose-moi!...

Elle le regarda [illegible] air joyeux, sans vouloir lâcher sa main qu'elle avait prise. Et, au bout d'un instant, elle demanda :

— Tu viendras tous les jours, dis?...

— Moi j' veux bien... si monsieur l' Curé l' permet...

— A quoi va-t-on jouer?...

— A c' que tu voudras...

Elle demanda encore, l'air anxieux :

— Ça t'embête pas?... tu trouves pas que j' suis trop petite pour toi?...

— Mais non...

— Tu n' sais pas?...

— Quoi?...

— Tu m'apprendras à nager!... Tu voudras, dis?...

— Certainement, j'voudrai...

— Et moi, qu'est-c' que j'pourrai bien t'apprendre?... Tu sais monter à ch'val?..

— Non...

— Alors j't'apprendrai...

Et comme le duc arrivait avec sa femme et sa fille, Francette lui dit nettement :

— Grand-père... faut qu' vous donniez un poney à Pierrot... pas, Pierrot?...

— C'est pas moi qui ai parlé d'ça, monsieur l' Duc!... — protesta le petit qui avait brusquement rougi — j'aurais pas une idée pareille, pour sûr!... Faudrait pas qu' vous l' croyiez, toujours...

— Je ne crois rien du tout, mon garçon!... — fit le vieillard en riant.

Mais déjà Françoise, prise d'une nouvelle fantaisie, tirait éperdument sur le tablier de sa nourrice.

— Viens m'habiller, Jeannette !...

— T'habiller !... — murmura la paysanne étonnée — et pourquoi donc que j't'habillerais, Seigneur ?...

— Pac' que Pierrot dîne !... — répliqua nettement la petite.

— T'es pas folle !...

— J' veux m'habiller... — répéta Francette têtue — on s'habille toujours quand on a du monde à dîner...

Et comme la Lorraine s'installait sur un banc, et tirait sa broderie de sa poche en disant paisiblement :

— Dites pas d' bêtises et amusez-vous vous deux bien gentiment... — elle affirma avec énergie :

— J' veux qu'tu m'habilles...

— On ne dit pas : Je veux...

— Pa' ce que quoi ?...

— Pac' que c'est défendu...

— Défendu !... Oh ! la la !... par qui donc qu' c'est défendu !...

— Vous l' savez bien... par vot' grand-père... et vot' grand'mère... et vot' tante...

D'un geste délibéré, Francette indiqua que ces défenses lui semblaient négligeables.

Alors la Lorraine ajouta :

— Et par le bon Dieu !...

— Ah !... — fit la petite avec un certain respect.

Puis, réfléchissant, elle conclut avec sérénité :

— C'est bien possible que l' bon Dieu m' défende d' dire : « Je veux »... Seul'ment, tu peux pas l'savoir s'y me l' défend... y t'l'a pas dit, pas ?...

Et remorquant Pierrot qui résistait fai-

blement, elle s'engouffra dans le château en criant :

— Ça m'est bien égal qu' tu veuilles pas m'habiller... Mon ami Pierrot m'habillera!...

— S'il est Dieu possible d'voir une pareille désobéissante!... — murmura la Lorraine qui s'élança sur les pas de son nourrisson.

— Elle va devenir insupportable avec ce petit, je le crains!... — hasarda le duc avec douceur.

— Insupportable!... Comme vous êtes injuste!... — fit madame d'Arboise mécontente — il est tout naturel qu'elle veuille s'habiller, cette enfant...

— Non... — dit la Tante Lise — ça n'est pas naturel du tout, attendu qu'elle pousse habituellement des cris de putois chaque fois qu'on veut lui laver les mains et lui mettre une robe propre... C'est son ami

Pierrot qui lui inspire cette anormale fantaisie... Elle tient à lui plaire...

Et après un petit silence, madame de Mussy acheva :

— Et je comprends ça!... Il est positivement épatant, ce gosse!...

Elle s'était assise sous les marronniers du quinconce avec son père et sa mère. Madame d'Arboise demanda au duc :

— Est-ce qu'il est venu quelqu'un?... Il m'a semblé entendre sonner la cloche de la grille pendant que j'étais dans le jardin du curé...

— Tiens!... c'est vrai!... j'oubliais de vous le dire... les Boigny...

— Comment... ils sont à Aiguevive?...

— Non... à Nancy...

— Ah!... ça m'étonnait qu'ils fussent à demeure chez leur oncle...

La Tante Lise observa en riant :

— Ils seront venus voir si l'héritage mûrit...

Le duc interrompit, sérieux, la physionomie inquiète :

— Oh !... je vois bien à quoi tu penses !... Mais moi ça ne me fait pas rire !... Toi, tu te figures avec joie la tête des Boigny quand ils se verront frustrés, à la mort de l'oncle et de la tante, de l'héritage sur lequel ils comptaient depuis la mort de ce pauvre Georges... Moi, je vois surtout un danger pour Francette à recueillir cet héritage que nos vieux amis ont certainement l'intention de lui laisser...

La duchesse regarda son mari avec étonnement et dit :

— Un danger ?... je ne vous comprends pas ?...

— Je crois ce Boigny capable de tout... de tout, vous m'entendez bien... Je le regar-

dais tantôt... il a vraiment une abominable figure...

— Plutôt... — affirma la Tante Lise.

— On doit savoir dans le pays... — reprit le vieillard préoccupé — que les Aiguevive ont l'intention de laisser leur fortune à la petite... Ils ont parlé cent fois de ce projet depuis la mort de leur fils... Or, ma conviction est que, tantôt, les Boigny qui sont de passage à Nancy et qui ont, en Lorraine, des tas de gens à visiter plutôt que nous qu'ils connaissent très peu, en somme... ne sont venus ici que pour voir si Francette... que la légende représente comme délicate... ferait, oui ou non, de vieux os...

— Oh!... — fit la duchesse indignée.

— Il n'y a pas de oh!... Ils ont demandé tout de suite à la voir... Et ils ont paru consternés en apercevant l'être tapageur, et grouillant, et ruisselant de santé qu'est

Francette... Boigny n'a d'ailleurs pas dissimulé son étonnement... Il m'a dit : Votre petite fille est superbe !... On nous avait dit que c'était un oiseau pour le chat...

— Oh !... — murmura encore la duchesse qui s'affolait à la seule pensée d'une maladie possible de sa petite-fille — un oiseau pour le chat !... mais elle n'a jamais eu le moindre accroc... jamais...

— C'est ce que j'ai dit... Alors ils m'ont répondu... c'est-à-dire Boigny m'a répondu... elle c'est une plaque qui ne parle pas... « On nous avait affirmé que la petite Françoise avait une maladie nerveuse. »...

— Les vilaines gens !... — balbutia la grand'mère les larmes aux yeux — les vilaines gens !...

— Voyons, Maman... — supplia madame de Mussy — vous n'allez pas vous biler pour

des rosseries de ce genre... Francette est solide, grâce à Dieu!... et un peu aussi à vous qui l'avez élevée au grand air, sans soins ridicules et sans bonbons...

— Ton père a raison, vois-tu!... Il faut que nos vieux amis abandonnent cette pensée qu'ils ont eue... qu'ils ont toujours, je le sais, de léguer leur fortune à Francette...

— Le fait est qu'elle est assez riche comme ça... — affirma la Tante Lise — elle a sa fortune personnelle, elle aura la vôtre qui est considérable, la mienne, et celle de Marie... Qu'est-ce qu'elle pourra bien faire de tout cet argent-là, Seigneur?...

Madame de Mussy ne voulait pas parler sincèrement pour ne pas achever d'affoler sa mère. Mais elle avait eu déjà la même crainte que le duc.

Comme lui, elle jugeait que l'héritage des Aiguevive était un danger pour Fran-

cette. Comme lui elle croyait M. de Boigny « capable de tout ».

Les trois Arboise, François, le père de Francette, la Tante Lise et sa sœur Marie avaient grandi dans ce pays lorrain à côté d'Adrien de Boigny et de Georges d'Aiguevive. Les deux cousins étaient leurs camarades d'enfance. Madame de Mussy les connaissait aussi bien que son frère et sa sœur. Georges d'Aiguevive, un beau grand gas, superbe et intelligent, impulsif et généreux, avait, à vingt-huit ans, fait un fâcheux coup de tête. Lieutenant de dragons, il avait aimé, dans un trou de Bretagne où il était en garnison, une jeune fille de bonne famille, pauvre et jolie, qu'il avait voulu épouser, se trouvant, avec raison, assez riche pour faire un mariage d'amour. Mais les Aiguevive, qui ne connaissaient pas mademoiselle de Landevenec, et qui trou-

vaient leur fils trop jeune pour se marier dans des conditions qu'ils jugeaient mauvaises, avaient refusé leur consentement. Les Landevenec, par fierté de se voir dédaignés, refusèrent également le leur. Alors Georges enleva la jeune fille et ce fut un scandale immense. Puis il démissionna et, après des sommations et des formalités qui traînèrent en longueur, prolongeant ce scandale, il épousa Yvonne. Le marquis et la marquise d'Aiguevive ne lui donnèrent pas un sou et refusèrent de le voir lorsqu'il les supplia, au moment de s'expatrier, de lui permettre de leur dire adieu.

Un ami, le colonel de Mussy, le mari de la Tante Lise, prêta la somme nécessaire au jeune ménage pour aller en Indo-Chine, où Georges espérait trouver un emploi. Pendant des années on n'entendit plus parler des exilés.

Le marquis d'Aiguevive et sa femme regrettaient leur sévérité. Ils vieillissaient. Un âpre désir de revoir leur seul enfant les tenaillait, désir que madame de Mussy, qui habitait Arboise depuis la mort de son mari, avivait de tout son pouvoir. D'autre part, les Aiguevive avaient appris que les Landevenec étaient des gens parfaits, dont la noblesse d'âme et la dignité de vie faisaient l'admiration de tous. Ils se reprochaient amèrement d'avoir dédaigné leur alliance pour une misérable question d'argent. Mais, lorsqu'ils se décidèrent à faire amende honorable, il était trop tard. Toutes les démarches tentées pour retrouver les absents furent inutiles. Le marquis d'Aiguevive remua ciel et terre sans découvrir la moindre trace de son fils. Et, un an plus tard, quelques lignes dans un journal leur apprirent la mort de l'enfant chassé : « On

annonce la mort, à Delhî, de monsieur et de madame Georges d'Aiguevive, emportés en quelques heures par la fièvre jaune. Ils étaient arrivés de la veille et semblaient dans une gêne voisine du dénuement. Leurs papiers, très en règle, ont permis de constater leur identité. On se souvient sans doute du comte Georges d'Aiguevive, ce brillant officier de dragons qui rompit avec toute sa famille il y a quelques années, pour épouser une jeune Bretonne d'une grande beauté, mademoiselle Yvonne de Landevenec. »

Depuis ce jour le marquis et la marquise d'Aiguevive vivaient dans une sorte de prostration désespérée, ne s'intéressant plus à rien, ne voulant plus voir que les amis avec lesquels ils pouvaient parler de leur fils. Cette mort affreuse, loin de tout, dans la misère, les hantait.

Un gros souci pourtant les rattachait encore vaguement à la vie. Ils voulaient, coûte que coûte, prendre des mesures pour que leur énorme fortune n'appartînt pas à leur héritier naturel, leur neveu Adrien de Boigny.

Cet Adrien, que la Tante Lise jugeait sans bienveillance, apparaissait au vieux marquis et à sa femme comme un véritable gredin. Très jeune, il avait épousé une demoiselle Goldmann, fille d'un financier dont la faillite frauduleuse était demeurée célèbre à Francfort. En peu de temps, il avait mangé la fortune de sa femme — une inoffensive et veule créature — qu'il traitait indignement et à laquelle il extorquait facilement sa signature, soit avec des baisers, soit avec des coups. On le savait réduit aux pires expédients. Madame de Mussy, qui pourtant n'était ni romanesque ni imagina-

tive, était convaincue, sans avoir jamais fait part à personne d'ailleurs de sa conviction, qu'il avait supprimé Hector Goldmann, son beau-frère, un bon gros garçon auquel il devait une très considérable somme d'argent. Et elle se disait que si, selon qu'ils en avaient maintes fois annoncé l'intention, les Aiguevive déshéritaient cet individu au profit de Françoise, la petite pourrait bien, elle aussi, mourir sans que l'on sût comment.

— Ah !... — fit tout à coup le duc — voici monsieur le Curé !...

Il s'était levé pour aller au-devant de l'abbé Sylvain qu'on apercevait au loin dans l'avenue.

La Tante Lise prit son lorgnon pour regarder son père et le prêtre qui revenaient en causant, montant très vite la côte si dure de l'avenue. Et elle déclara avec conviction :

— C'est vraiment deux beaux vieux !...

— Quelle drôle de façon de parler !... — fit la duchesse qui ne trouvait pas cette formule suffisamment respectueuse — Et Francette parle déjà comme ça, elle aussi !...

— Je disais à monsieur le Curé — commença le duc — que son petit protégé fait mon admiration... Je le trouve extraordinaire, ce gamin-là... Il a grand air... On ne le prendrait jamais pour un petit paysan...

Il s'arrêta, regardant le prêtre, vigoureux et élégant dans sa soutane des grands jours, et acheva, surpris de sa belle allure :

— Pas plus, d'ailleurs, qu'on ne vous prendrait pour un curé de village, vous non plus !.....

Les enfants arrivaient en courant, se tenant par la main. Francette, pomponnée comme pour un bal d'enfants, dans une

robe de mousseline à entre-deux de valenciennes. Sur ses petites épaules rondes et nues, s'ébouriffaient des nœuds de taffetas blanc. Une toute petite mouche de pierreries, montée sur une barrette invisible, retenait, à gauche du front têtu. une mèche bouclée qui retombait drôlement sur l'œil.

— Oh !... — fit la duchesse stupéfaite — en voilà une toilette !...

Francette, qui fonçait comme une boule blanche sur le groupe, s'arrêta tout à coup près d'une plate-bande dans laquelle elle entra, se penchant attentive. Puis, après avoir touché délicatement plusieurs roses, elle en choisit une qu'elle cueillit avec précaution. Et revenant vers Pierrot, qui attendait dans l'allée, elle passa la fleur dans sa boutonnière d'un air appliqué, un petit bout de langue rose sortant entre ses lèvres entr'ouvertes. Puis, elle reprit sa course d'un

air triomphant et vint, d'elle même, gentiment, dire bonjour au curé d'Arboise.

— Madame la duchesse va m'gronder cause de la « rôpe »?... — dit Jeannette, qui arrivait essoufflée derrière les enfants.

— Le fait est, Nounou, que ça n'est vraiment pas raisonnable!...

— J'sais bien!... mais a fallu, madame la Duchesse!... alle a pas eu d'cesse que j'l'aie habillée comme ça!... J'veux ma plus belle, qu'alle criait... Alors j'y ai apporté l'une après l'autre toutes ses « rôpes » en l'y disant chaque fois qu'c'était la plus belle... Ah! ouat!... alle la connaissait bien, la plus belle!... pas d'danger qu'a s'trompe!..

— En effet!... — dit la Tante Lise en riant — c'est incontestablement la plus belle!...

— Sans compter core qu'alle a fait choisir l'gôsse pour être pus sûre... Choisis, toi, qu'alle y a dit... Et moi j'y faisais des yeux

pour qu'y prenne un' des aut's... Ah! ouat!... l'a mis l'doigt d'ssus du coup!... Ah y s'entendent!... y a pas!... C'est deux têtes dans l'même bonnet!... Ç'a pas été commode!...

Francette s'était installée sur les genoux de l'abbé Sylvain, qu'elle couvrait d'une écume de mousseline blanche et de dentelles, et demandait, câline, de sa plus douce voix :

— Vous voudrez bien, dites, qu'Pierrot vienne me voir?...

— Mais oui...

— Tous les jours?...

— Ça dépendra...

— De quoi?...

— Mais de... de bien des choses...

— Quelles?...

— Quoi?...

— Je dis : quelles choses?...

— Mais... il faut qu'il travaille...

— Alors, vous voulez pas qu'y m'apprenne à nager?...

— Mais si...

— A nager?... — fit la grand'mère stupéfaite — tu veux apprendre à nager?... toi?...

Et comme la petite secouait affirmativement ses boucles qui s'agitaient comme des serpents, la duchesse reprit :

— Toi qui as si peur de l'eau?...

— Pas avec Pierrot... avec lui j'aurai pas peurde l'eau...

Elle demeura un instant sérieuse, les sourcils relevés dans l'effort qu'elle faisait pour préciser sa pensée, puis elle acheva :

— Ni de rien...

Et, dégringolant rapidement des genoux du curé, elle saisit Pierrot par la main et l'entraîna sous les arbres en disant, caressante et péremptoire :

— Viens s'amuser nous deux!...

— Je suis bien content si son amitié désordonnée pour Pierrot décide la petite à prendre des bains froids... — dit le duc — le docteur les lui ordonne, et jusqu'ici il n'y a pas eu moyen de la baigner... l'eau est la seule chose qui lui fasse peur...

— Ca passera... — affirma l'abbé Sylvain — Françoise est une enfant exceptionnellement brave...

— Lise était comme elle étant enfant... — dit la duchesse — et même mieux qu'elle, car elle n'a jamais eu peur ni de l'eau, ni de rien... n'est-ce pas, Lise?...

— Quoi, Maman?... — demanda madame de Mussy — je n'ai pas entendu...

— Tu étais occupée de Pierrot, toi aussi?... dit la duchesse en riant.

— C'est vrai!... Je le trouve épatant, votre pupille, monsieur le Curé?... Et... vous ne savez pas ce que je pensais?...

— Qu'est-ce que vous pensiez, madame?...

— Eh bien, que son père devait être un homme charmant... Sa mère était-elle jolie?...

— Elle avait dû l'être... Quand je l'ai connue elle avait trente ans au moins... et beaucoup de misère... Elle se privait de tout pour que Pierrot fût bien tenu, qu'il eût des livres... et qu'il fût relativement bien nourri... Alors, dame! à ce régime-là le physique s'abîme vite!... Dans tous les cas, Balbine était commune... C'était une belle fille de la campagne qui avait été vraisemblablement fraîche et appétissante... mais elle avait la tête carrée, les pommettes osseuses et le nez trop long qui caractérisent le type lorrain... Elle était d'ailleurs de Laxou, près de Nancy... Le petit ne lui ressemble en aucune façon...

— Elle ne vous a jamais parlé du père?...

— Jamais!... Elle ne m'a d'ailleurs jamais parlé de rien... Elle apportait son ouvrage au presbytère... ou le plus souvent même elle l'envoyait par Pierrot... et nos relations se bornaient à ça... Elle n'était pas de ma paroisse...

— Quand elle tenait si fort à vous parler avant de mourir... je suis sûre que c'était pour vous révéler des choses extraordinaires sur l'origine de Pierrot, monsieur le Curé... — dit encore madame de Mussy qui suivait son idée — vous ne croyez pas?...

— Je crois, madame, qu'elle voulait tout bonnement me recommander de prendre soin du petit...

— Quel âge avait-il quand sa mère est venue habiter Pont-Saint-Vincent?...

— Je ne me le rappelle pas... Je vais lui demander s'il le sait... car je crois qu'il était bien petit... Pierrot!... Eh! Pierrot!...

L'enfant accourut, remorquant Francette qui ne lui lâchait pas un seul instant la main, et s'arrêta, son chapeau à la main, devant le prêtre.

— Est-ce que tu te souviens de l'endroit où tu habitais avant de venir à Pont-Saint-Vincent?... — interrogea l'abbé Sylvain.

— Pas très bien, monsieur le Curé, mais je sais que c'était à Maron...

— Quel âge avais-tu quand ta mère est venue se fixer par ici?...

— Maman m'a dit souvent que j'avais trois ans...

— Et tu n'as pas le moindre souvenir de rien de ce qui a précédé?...

— Oh! si!...

— Tu disais que non!...

— J'ai pas dit aucun souvenir, monsieur le Curé... Je m'souviens très bien d'un gros chien orange et blanc... un chien

de chasse... et d'une jolie dame blonde... et d'un grand monsieur qui venaient nous voir...

— Comment était-il ce grand monsieur?... — demanda vivement la Tante Lise.

— Ça... j'peux pas dire au juste... c'est très vague...

— Et tu ne sais pas qui c'était?...

— M'man m'a dit qu'c'étaient les parents du gosse qu'elle nourrissait...

— Tu ne sais pas comment ils s'appelaient?...

— Dame non!...

— Ah!... C'est embêtant!...

— A quoi te servirait de savoir le nom des gens chez qui la mère de ce petit a été nourrice?... — demanda la duchesse.

— Ça me servirait à m'orienter!... Le nom indiquerait peut-être le pays... et quand on connaîtrait le pays, on aurait vite fait

de recenser les habitants capables, il y a quatorze ans... de... Enfin, je me comprends...

— Voilà le premier coup du dîner !... — dit le duc qui se leva — Allons ! les enfants !...

Et comme les deux petits accouraient en se poursuivant, le vieillard ajouta :

— Voyons... un peu de calme !... Offre ton bras à Francette, Pierrot !...

Sans aucune gaucherie, le gosse arrondit son bras, en se penchant un peu vers la petite boule blanche qui se suspendait à sa veste en riant. Mais Francette le repoussa, et s'emparant de la main du petit garçon elle l'enferma tendrement dans les siennes, en déclarant d'un ton qui n'admettait pas de réplique :

— Pas le bras, la main... C'est plus gentil !...

Françoise dînait à une petite table placée dans l'embrasure d'une des fenêtres de la salle à manger. Comme le château datait du XI^e^ siècle et que les murs avaient plus d'un mètre d'épaisseur, ces embrasures étaient de véritables voûtes. On avait, ce soir-là, retiré un peu la table, afin de pouvoir placer en face du couvert de Francette, celui de son ami Pierrot. D'habitude, Jeannette servait au bébé sa soupe au lait et des fruits dont elle mangeait à volonté... puis, après avoir dit un « bonsoir » général, sans déranger les dîneurs, la petite fille allait se coucher.

Ce soir-là, Francette remarqua avec étonnement qu'après avoir servi le potage à « la grande table », le maître d'hôtel, s'approchant la soupière d'une main et la louche de l'autre, demandait à Pierrot :

— Voulez-vous du potage gras... ou du même que mademoiselle?...

Le petit vit que Francette guettait ardemment sa réponse. Alors il dit : « Du même que mademoiselle !... » tandis que Francette lui lançait un regard reconnaissant.

Il ne semblait nullement embarrassé. Sans déplier sa serviette pour en passer un coin dans son col ou dans la boutonnière de son gilet, Pierrot l'avait étendue sur ses genoux. Il mangeait bien, sans hâte, avec des mouvements élégants et doux.

Madame de Mussy avait pris son lorgnon et le regardait surprise. Mais comme elle avait remarqué que l'abbé Sylvain mangeait, lui aussi, comme mangent les gens du monde, elle réfléchit qu'il avait probablement éduqué son petit protégé. Et elle demanda très bas :

— C'est vous, monsieur le Curé, qui lui avez appris à manger comme ça?...

— Non, madame ... — répondit l'abbé

— la façon dont Pierrot se tient à table m'a surpris comme vous... et je l'ai interrogé pour savoir qui lui avait appris à se tenir ainsi... Il m'a dit que c'était sa mère...

— C'est vraiment étonnant !...

— D'autant plus qu'elle ne mettait pas en pratique pour elle-même ce qu'elle lui a enseigné...

Et s'assurant que le maître d'hôtel venait de sortir, le prêtre continua d'une voix assourdie :

— Oui, elle a pris un repas quelquefois au presbytère lorsqu'elle apportait à Annette de l'ouvrage terminé... Eh bien ! elle mangeait comme les paysans, en tenant son couteau dans son poing fermé appuyé sur la table, la pointe menaçant le plafond... Elle avalait sa soupe avec bruit, etc..., etc... C'est incompréhensible !...

Pierrot ne se doutait pas qu'on parlait de

lui. Il écoutait. souriant et amusé, le gazouillement de sa petite amie, et refusait immuablement les nombreux plats que lui offrait le maître d'hôtel, à la fois correct et familier.

On faisait à Arboise bonne et copieuse chère. Le duc n'appartenait pas à la génération qui jeûne, sous prétexte qu'on mange toujours trop, et qui a remplacé le vin par la bière ou l'eau de Thonon. Il mangeait bien et buvait sec. Son cuisinier était parfait et ses dîners célèbres en Lorraine, où la cuisine est généralement exquise et les convives difficiles et exigeants.

Le service, même lorsque les châtelains d'Arboise dînaient seuls, était toujours d'une élégance raffinée, la table couverte de jolies fleurs, de fruits superbes et de gâteaux venus chaque jour de Nancy, où les pâtissiers sont merveilleux.

Pierrot vit, sans étonnement et sans

envie, défiler toutes ces bonnes choses auxquelles il ne toucha pas.

— Il n'a pas d'appétit, votre pupille, monsieur le Curé !... — dit avec un certain dédain le duc, que les refus successifs de Pierrot faisaient tiquer depuis le commencement du repas.

— Ah ! mais, que si !... Il a un royal appétit, au contraire !... Seulement... — ajouta le prêtre en baissant la voix — il ne veut manger que ce que mange la petite Francette... pour ne pas la chagriner...

Il se retourna pour apercevoir la table des enfants à laquelle il tournait le dos, et conclut :

— D'ailleurs, il n'est pas à plaindre, allez, monsieur le Duc !... Du moment qu'il a des fruits à gogo... et qu'il peut s'en fourrer jusque-là, il est heureux... C'est ce qu'il préfère à tout...

— Jamais Francette n'a veillé aussi tard !... — disait la duchesse inquiète — pourvu que ça ne la fatigue pas ?...

— La fatiguer ?... — regardez-la.... — fit la Tante Lise. — Elle est éveillée comme une « flopée » de souris...

Tandis que, après le dîner, Francette qui avait repris la main de Pierrot l'entraînait au salon, on entendit qu'elle lui disait avec autorité :

— Toi, tu vas t'taire, pas ?... Pis moi, j'vais d'mander à monsieur l'Curé la permission qu'tu couches ici ?...

— Non !... Non !... faut pas !... — protestait Pierrot avec vivacité — d'abord y n' voudrait pas...

— Mais... — ripostait la petite, moins convaincue qu'elle ne voulait en avoir l'air — y peut pas m'refuser ça, voyons ?...

— Ben, tu peux être sûre que si !...

— Tu sais pas c'que tu dis ?...

— Essaie... et pis tu verras !...

— Allons !... — disait de son côté la nourrice — viens vite te coucher, Francette... qu'il est des neuf heures... que c'est un' honte !... qu'ça n'a jamais arrivé...

— J'irai m'coucher qu'si mon ami Pierrot y vient avec moi...

— Allons, vite, Francette !... — ordonna la duchesse — obéis !...

— J'obéirai si y monte aussi, Grand' mère !...

— Il ne montera pas !... — dit la duchesse voulant, pour une fois, faire acte d'autorité.

La petite fille s'assit brusquement à terre, disparaissant à moitié au milieu de la mousseline étalée en nuage autour d'elle, et déclara résolument :

— Alors, moi non plus !...

— Ma bonne Pauline... — hasarda le duc

en voyant sa femme se lever menaçante — je crois qu'il ne faudrait pas gâter cette belle journée par une sévérité inaccoutumée... et inutile... C'est vous qui finirez toujours par céder, n'est-ce pas?... Alors mieux vaudrait, à mon humble avis, céder tout de suite...

— C'est bon !... — fit la duchesse à moitié souriante, à moitié fâchée — Alors emmenez-la vite, Nounou !... Et faites ensuite descendre le petit !...

Francette embrassa le duc et la duchesse, le curé et la Tante Lise, puis, elle s'empara de nouveau de son ami Pierrot et alors seulement, répondit à ce qu'avait dit sa grand'mère :

— Y descendra quand j'dormirai...

— Elle deviendra bien volontaire... — murmura la duchesse.

Le duc sourit :

— Ce futur me plaît !...

— Monsieur le Curé... — disait madame de Mussy — votre petit Pierrot me trotte en tête... Vous ne croyez pas, dites, qu'il a une origine... enfin... une origine?...

— Mystérieuse et magnifique?... C'est bien peu probable, madame!... — dit le prêtre qui conclut, narquois :

— Ce pauvre Pierrot!... le voilà passé héros de roman, à cette heure!...

IV

A partir de ce jour, les deux enfants vécurent dans une intimité très grande.

La petite Francette ne pouvait plus vivre sans son ami Pierrot. Et Pierrot, lui aussi, trouvait très longs les jours passés sans voir Francette.

Tout de suite, il avait, obéissant au désir des Arboise, décidé la petite fille à prendre des bains froids. Avec une inlassable patience, il lui avait appris à nager. Et

elle, pour lui rendre, comme elle disait, sa politesse, avait exigé que la Tante Lise le fît monter à cheval. Pierrot maintenant montait à merveille et accompagnait la petite fille dans toutes ses promenades. Madame de Mussy qui, d'abord, suivait à pied, comme elle avait coutume de faire au temps où sa nièce montait seule, avait fini par accompagner à cheval les deux petits. Ils faisaient dans le pays de longues courses.

Françoise était étonnamment résistante. Elle ignorait la fatigue et la peur.

— Maintenant qu'tu m'as appris à plus avoir peur de l'eau... — disait-elle volontiers, en enveloppant son ami Pierrot d'un tendre regard — j'suis aussi brave que toi...

Et elle concluait avec un soupir de regret :

— Seulement, voilà !... jamais j'serai aussi forte !... C't'embêtant !...

Elle était à la fois envieuse et fière de

la force de son ami Pierrot. Cette force extraordinaire en effet, à laquelle la petite avait toujours rendu hommage, avait été, lui semblait-il, officiellement consacrée, un jour où le duc avait dit en l'envoyant à Pont-Saint-Vincent seule avec son petit compagnon :

— Bah !... il est inutile que Jeannette ou Baptiste les accompagnent... Pierrot est assez raisonnable pour empêcher Francette de faire des bêtises, et assez fort pour la protéger contre n'importe quoi !...

Et, depuis ce jour, elle répétait volontiers :

— Mon ami Pierrot est très raisonnable et très fort... C'est Grand-père qui l'a dit...

Non seulement Pierrot avait appris à nager à Francette, mais il lui avait aussi appris à lire, en cachette, en ayant l'air de lui montrer des images, afin de faire une

surprise à la duchesse pour sa fête. La Tante Lise elle-même ne s'était pas doutée que la petite, qu'elle savait infiniment paresseuse et incapable de tout effort intellectuel, apprenait à lire en jouant et sans presque s'en apercevoir. D'ailleurs, le caractère de l'enfant s'était beaucoup assoupli au contact de son petit compagnon.

La duchesse d'Arboise était née le 15 août, et comme elle s'appelait Marie-Pauline, on la fêtait le jour de l'Assomption.

Après la grand'messe, l'abbé Sylvain monta avec Pierrot au château où ils étaient invités à déjeuner. Madame de Marincourt, la fille aînée des Arboise, était là. Elle aussi fut surprise de la belle mine du petit garçon qu'elle n'avait pas vu depuis longtemps,

Francette était, en ce jour de fête, à la grande table, à côté de son ami Pierrot.

— Quel âge as-tu donc, Pierrot?... — demanda madame d'Arboise qui regardait l'enfant, s'étonnant de le trouver si grand.

— Quinze ans, madame la Duchesse... Il y a eu hier deux ans que j'suis venu ici pour la première fois !...

— Deux ans déjà !... — murmura l'abbé Sylvain — Comme le temps file !... il me semble que c'est il y a deux jours !... je vois encore Francette assise par terre, après le dîner... refusant de quitter Pierrot...

— Elle est devenue beaucoup plus sage !... — affirma imprudemment la duchesse — elle ne ferait plus ça aujourd'hui...

La petite fille répondit paisiblement :

— Essayez un peu de me l'faire lâcher, Pierrot, pis vous verrez si je n'fais plus ça !...

La Tante Lise jugea utile de faire diversion et elle rappela en souriant : Vous sou-

venez-vous, monsieur le Curé, de mes suppositions de ce soir-là... Vous m'avez dit que j'avais l'imagination romanesque?...

— C'est vrai!... Eh bien, avais-je raison?...

La comtesse de Mussy répondit en louchant furtivement sur Pierrot :

— Mais ça n'est pas dit du tout, que vous aviez raison...

— Ah!... vous n'avez pas renoncé encore à...

— Ma foi non!... J'ai toujours mon idée de derrière la tête!...

Un valet de pied entrait, portant une très belle gerbe de fleurs et une carte qu'il présenta à la duchesse.

— J'ai voulu faire attendre ce monsieur au salon... J'ai dit qu'on finissait de déjeuner... mais il a préféré revenir dans une heure...

Madame d'Arboise, qui avait pris sur le

plateau la carte, eut un geste de contrariété et dit, stupéfaite :

— Ah !... Pourquoi m'envoie-t-il des fleurs ?...

— Qui donc ?... — demanda le duc.

— Boigny !...

— Boigny !... — répéta le vieillard ahuri.

Pierrot avait fait un brusque mouvement de surprise. La Tante Lise, qui aperçut le mouvement, demanda :

— Qu'est-ce qu'il y a ?... Tu connais monsieur de Boigny, Pierrot ?...

Le petit répondit tranquillement :

— Je ne le connais pas !... Mais je sais que c'est un monsieur très méchant.....

Puis, voyant l'explosion de surprise que sa réponse provoquait, il corrigea :

— C'est-à-dire que je sais qu'il y a un monsieur très méchant qui s'appelle comme ça... Je ne sais pas si c'est celui-là...

— C'est bien probable, mon bonhomme !... — mais comment diable sais-tu qu'il est méchant, monsieur de Boigny ?... — demanda madame de Mussy traduisant la surprise générale.

Pierrot, hésitant, promenait sur l'abbé Sylvain des yeux inquiets.

— Réponds, mon petit !... — dit le prêtre — qui est-ce qui t'a dit que ce monsieur est méchant ?...

— C'est maman qui le disait toujours...

— Ah !... — fit la Tante Lise très intéressée, espérant trouver peut-être la piste qu'elle cherchait — quand disait-elle ça ta maman ?...

— Quand j'étais tout petit... Je me rappelle ça très bien !... il me semble que j'entends encore maman le dire...

Et voulant sans doute donner plus de poids à l'appréciation, il ajouta :

— Et papa aussi...

— Papa !... — murmura la comtesse, déçue.

— Papa !... répéta comme un écho le curé d'Arboise abasourdi — tu as connu ton papa, mon petit?...

— Mais oui, monsieur le Curé !...

— Pourquoi ne me l'as-tu pas dit ?...

— Mais parce que vous ne m'avez jamais rien demandé, monsieur le Curé !...

— C'est juste !... mais c'est que j'étais tellement convaincu...

— Oui... — fit l'enfant avec un sourire un peu triste, je sais... — Il y avait, comme disait maman, une légende sur nous... Mais elle s'en fichait, maman !... Au contraire !... elle disait qu'il ne fallait pas dire qu'on se trompait, parce que, si mam'selle Annette, par exemple, savait qu'elle était veuve, elle ne s'intéresserait plus tant à nous !...

— C'est pourtant vrai!... — murmura l'abbé Sylvain qui regardait en riant madame de Mussy.

Mais la Tante Lise ne se décidait pas à abandonner son idée fixe. Elle demanda :

— Comment s'appelait-il, ton papa?

— Nicolas Thouvenin, madame...

— Qu'est-ce qu'il faisait?...

— Il était bûcheron...

— Où ça?...

— A Maron...

— Vraiment?... — murmura madame de Mussy déconcertée — Et il avait toujours été bûcheron, tu crois?...

— Non, madame la Comtesse...

— Ah!..

— Avant ça, il avait été chasseur à pied... à Saint-Nicolas...

— Tu ne sais pas... — demanda à son tour le duc — pour quelle raison ta mère

croyait que monsieur de Boigny était méchant?...

— Pour ça, je ne sais pas... Je sais seulement qu'elle avait une grosse peur de lui... Je crois même que c'est à cause de ça que nous avons quitté Maron à la mort de papa...

— C'est singulier!... — fit la Tante Lise préoccupée.

— C'est ennuyeux!... — dit la duchesse qui continuait à regarder les fleurs — La visite de Boigny va me gâter mon jour de fête!...

— Alors, pourquoi le recevez-vous, Maman?... — demanda madame de Mussy.

— Pourquoi?... Eh! mon Dieu! parce qu'il est assez difficile de faire autrement...

— Difficile, si vous tenez à être polie... mais vous n'y tenez pas, je présume?... Vous n'êtes pas assez... jeune pour penser que c'est par amitié qu'il vous apporte des fleurs?...

— Non... évidemment... Et je me de-

mande même dans quel but il m'apporte des fleurs...

— Dans le but d'expliquer sa visite un jour comme celui-ci...

— Mais je ne m'explique pas davantage sa visite...

— Il vient voir si Francette est toujours en bon état...

— Tiens!... pourquoi donc?... — s'écria la petite étonnée....

— Pour rien!... — dit vivement le duc, qui ajouta :

— Allez donc jouer dehors, mes enfants!... le déjeuner est beaucoup trop long pour vous...

— Et l'dessert?... — demande Francette pratique — j'veux qu'mon ami Pierrot ait du dessert...

— Il en aura... et toi aussi... On va vous porter des fruits...

La petite se laisse glisser de sa chaise et, bouchonnant sa serviette, saisit la main de Pierrot en disant d'un air entendu :

— Trottons-nous, mon ami Pierrot... On veut dire des s'crets !...

— Voulez-vous, Maman... — propose la Tante Lise — que je le reçoive, moi, Boigny?...

— Je veux bien... mais... qu'est-ce que tu lui diras?...

— N'importe quoi... que vous êtes allée à Bon-Secours comme tous les ans le jour de l'Assomption... et ce sera vrai puisque vous devez y aller à quatre heures... ou que vous avez été voir madame d'Aiguevive...

— Justement !... — dit le duc — j'ai oublié de vous le dire, Pauline !... Aiguevive m'a écrit ce matin... Sa femme est souffrante... elle ne peut pas venir... et elle vous réclame, ainsi que Francette...

— A propos de Francette... — fit madame d'Arboise ennuyée — il faudrait bien nous décider à dire aux Aiguevive...

Elle s'arrêta parce que son mari la regardait avec insistance. Puis, comme le déjeuner finissait, elle quitta la table.

— Je vous faisais signe de vous taire... — expliqua le duc dès que l'on fut dans le salon — parce qu'il est inutile de parler de nos craintes devant les domestiques...

— Oh!... Baptiste nous est tellement dévoué... et il adore tellement Francette!...

— Certes... aussi je ne le soupçonne nullement de bavardages intempestifs... Seulement je trouve qu'il vaut mieux ne pas avouer devant lui, sans nécessité absolue, que nous soupçonnons de... de tout... un homme de notre monde...

— Et même de notre famille!... — dit madame de Mussy en riant.

— Il faudrait... — dit la duchesse gênée de cette conversation à laquelle ne se mêlait pas l'abbé Sylvain, mettre monsieur le Curé au courant...

— J'y suis, madame la Duchesse!... j'y suis!... Il y a deux ans, vous avez exprimé vos craintes devant moi... au sujet d'une précédente visite de monsieur de Boigny... Tenez, précisément le jour où vous avez pour la première fois invité mon petit Pierrot...

— C'est juste!... Eh bien, figurez-vous, monsieur le Curé, que, depuis ce temps, nous n'avons pas encore eu le courage, mon mari ou moi, de dire à nos pauvres amis d'Aiguevive que nous les prions de renoncer à leur généreuse pensée...

— Ce courage-là, je crains bien que nous ne l'ayons jamais... — murmura le duc — Il est si pénible de bouleverser de nou-

veau deux pauvres êtres qui se sont repris à vivre et à vouloir... Francette est tout leur avenir à présent... Ils soignent pour elle les magnifiques jardins français d'Aiguevive... Ils entretiennent le château avec le même amour qu'ils l'entretenaient jadis pour le pauvre Georges... Ils gardent leur chasse... et quelle chasse!... avec un soin jaloux pour le mari de Francette...

— Il y a au moins trois mille hectares de terre à Aiguevive!... — dit l'abbé Sylvain.

— Quatre mille cinq cents, monsieur le Curé...

— Et ne trouvez-vous pas que, peut-être, c'est dommage de refuser un pareil don!...

— Évidemment, c'est dommage!... d'autant plus que, réuni à Arboise, ça ferait un joli lopin... mais, entre cette magnifique fortune et la sécurité de Francette, il n'y a pas à hésiter...

— Le tout est de savoir si la sécurité de Francette est menacée...

— Elle l'est, monsieur le Curé!... ou du moins elle le serait si ce bruit qu'elle héritera des Aiguevive s'accrédite!... Tenez!... regardez la figure d'Élisabeth qui est pourtant une espèce de Roger bon temps, qui ne rêve que plaies et bosses, et ne veut jamais croire aux malheurs que quand ils sont arrivés... Eh bien, vous voyez cette tête qu'elle fait...

— Lise est convaincue que Boigny serait très capable de supprimer Francette... elle me l'a dit!... — affirma madame de Marincourt.

La Tante Lise dit :

— Oui... c'est vrai!... Je crois Boigny un sale individu, capable de toutes les bassesses, et même de tous les crimes... Je le crois décidé à accomplir coûte que coûte sa volonté!...

— Il est fort possible, — dit l'abbé Sylvain, — que monsieur de Boigny soit capable de tout pour accomplir sa volonté, mais il peut se trouver en face d'une volonté égale ou même supérieure à la sienne...

— Que non !... Quelle volonté serait égale à...

— Mais, par exemple, celle de Dieu...

— Ah! parfaitement!... Ne croyez pas, monsieur le Curé, que je la néglige, celle-là... Seulement, si, comme j'en suis sûre, Dieu veut que l'on expie le mal que l'on a fait, il le laisse faire quand même parfois... Et c'est ça qu'il faut prévoir... Rappelez-vous la mort du prince de Condé !... quand il a été avéré qu'il allait déshériter le duc d'Aumale en faveur du duc de Bordeaux dépossédé, on l'a accroché à l'espagnolette de sa fenêtre... Ça n'a pas traîné...

— Que Lise croie à toutes ces affreuses

possibilités, ça m'affole !... — murmura madame d'Arboise terrifiée — parce qu'elle est la dernière à s'inquiéter... elle est même parfois d'un optimisme stupide...

Et, revenant à son idée, la vieille dame conclut :

— C'est égal !... il m'a gâté mon pauvre jour de fête, ce Boigny !...

— Écoutez, Maman... — dit gaiement la Tante Lise — je vous propose deux choses : d'abord, celle que je vous ai déjà proposée... recevoir Boigny... Quand je l'aurai reçu, et congédié, j'irai conduire Francette à madame d'Aiguevive... et pendant qu'elle jouera dans le parc, je lui débiterai le petit boniment que vous n'osez pas lui débiter...

— Tu n'imagines pas, ma petite, le service que tu nous rendras, à ton Papa et à moi... Ce sera un poids de moins sur nos vieux cœurs... Mais ne crains-tu pas que Boigny

ne soit à Aiguevive en même temps que vous?...

— Il a dû y aller déjà... et je crois qu'une seule visite par an c'est déjà bien gentil... étant donné la nature de ses relations avec ses bons cousins...

— C'est égal!... Prends bien garde à Francette, mon Dieu!... Tu vas emmener Jeannette pour la garder?...

— J'emmènerai plutôt Pierrot... si monsieur le Curé veut bien le dispenser des vêpres!...

— Je l'en dispense... Il en sera dispensé tous les dimanches à partir du mois d'octobre... Alors, un peu plus tôt ou un peu plus tard...

— Pourquoi?... — demanda madame de Marincourt — Pierrot n'ira-t-il plus aux vêpres au mois d'octobre?...

— Parce qu'il sera au lycée!...

— Oh!... — s'écrie la duchesse terrifiée à la pensée du désespoir de Francette — Pourquoi le mettez-vous au lycée, monsieur le Curé?...

— Parce que, pour les examens... pour les écoles, c'est plus pratique...

— Pourquoi?... puisque vous pouvez le préparer à tout?... — demanda impétueusement la Tante Lise — Il paraît que vous êtes un puits de science, monsieur le Curé!... Alors, pourquoi le mettez-vous en boîte, ce pauv' Pierrot?...

— Parce que, je vous le répète, madame, j'étais bon pour le baccalauréat, mais...

— Comment, vous étiez bon... vous dites ça comme si vous ne l'étiez plus...

— Je n'ai pas changé, mais mes conseils sont devenus inutiles au petit puisqu'il est bachelier...

— Comment, il est bachelier?... — s'écria le duc étonné.

— Mais oui!... depuis le printemps...

— Ah!... c'est un peu fort!... Comment ne l'avons-nous pas su...?

— Mais parce que ça n'a rien de bien intéressant en soi et que...

— Ce qu'il est modeste, ce petit!... — dit madame d'Arboise — et gentil... et bon!... et intelligent!...

L'abbé Sylvain affirma :

— Le fait est, madame la Duchesse, qu'il a une nature exquise, mon petit Pierrot... J'en suis encore à lui trouver un défaut... Il est un peu orgueilleux peut-être, mais...

— Mais ce n'est pas un défaut...

— Maman!... — dit la Tante Lise, — je ne voudrais pas vous troubler, mais on a sonné la cloche de la grille...

— Ah! mon Dieu!... — murmura la duchesse qui se leva brusquement.

— C'est le sympathique Boigny, je le crains... — acheva madame de Mussy.

— Je file avec ta maman et monsieur le Curé... — dit le duc.

Se tournant vers sa fille aînée, il ajouta :

— Viens-tu, Marie?...

— Je viens... — répondit madame de Marincourt — mais je regrette de ne pas assister à l'entrevue de Lise et d'Adrien de Boigny...

— Prends garde !... — recommanda le duc en s'en allant — n'aie pas la main trop lourde, ma petite fille... Il est inutile de te faire prendre en grippe par ce mauvais drôle !...

— Je crois qu'il ne peut guère me détester plus qu'il ne me déteste déjà !... — répondit en riant la Tante Lise qui prit un journal et s'installa dans une bergère en attendant l'entrée de son cousin.

Quand le vicomte de Boigny aperçut madame de Mussy toute seule dans le grand salon, il devina à peu près ce qui venait de se passer. Sur son visage habituellement figé dans une expression d'ennui, glissa un sourire, et il dit, d'un air aimable et d'un ton coupant :

— Quelle chance de vous voir aussi, Élisabeth!... il y a au moins trois ans que je n'avais eu ce plaisir...

— Oh!... croyez-vous!... — fit madame de Mussy banalement gracieuse — il ne me semble pas qu'il y ait si longtemps que ça!...

— Ça prouve que ce qui me paraît long, vous paraît court!...

Il regarda, en clignant légèrement des yeux, la Tante Lise et déclara :

— Vous savez que vous êtes toujours très jolie!...

— Ah! mon pauvre Adrien!... si nous

nous mettons à dire des bêtises entre nous, à cette heure!...

— Quoi!... je ne peux pas... en attendant ma cousine et mon cousin... vous dire que vous êtes toujours la jolie et fraîche Lise d'il y a quinze ans...

— Non... ne me le dites pas... d'autant plus que ça serait fastidieux à la longue... et que ça pourrait durer longtemps... parce que, figurez-vous, Papa et Maman ne sont pas là!...

M. de Boigny s'attendait à cette réponse. Néanmoins, il manifesta un étonnement profond.

— Comment, pas là?... Mais, tout à l'heure, le valet de pied à qui j'ai dit que je reviendrais ne m'a pas averti...

— C'est qu'il ne savait pas que Maman devait être à Bon-Secours avant deux heures et demie comme tous les ans à pareil jour...

Le curé lui bénit des chapelets, des petites médailles... un tas de bibelots... et il faut qu'elle le voie avant les vêpres... alors vous comprenez...

— Je comprends... — fit M. de Boigny du bout des lèvres — je comprends parfaitement... que mes cousins ne se soucient pas de me voir...

— Oh!... — murmura la Tante Lise — pourquoi ne s'en soucieraient-ils pas?...

— Pourquoi... Parce qu'ils ne peuvent pas me sentir, parbleu!... Vous non plus, d'ailleurs!...

— . . . . . .

— Je ne sais pas ce que l'on peut avoir à me reprocher... Mon mariage, peut-être?...

Et sans paraître voir le geste de dénégation de madame de Mussy, il reprit :

— Il est certain que j'aurais préféré épouser une jolie femme de mon monde... Seu-

lement je n'avais pas le moyen de me passer cette fantaisie... Alors, peut-être est-il un peu... excessif de me reprocher ce qui...

— J'ignore si Papa et Maman vous reprochent quelque chose... — dit paisiblement la comtesse — Quant à moi, ce n'est pas de votre mariage que je vous fais grief... Oh ! pas du tout !... Il m'est totalement indifférent...

— Alors quoi?...

— Puisque vous insistez, je vous dirai que votre attitude au moment des histoires de Georges m'a écœurée... Oh ! combien !..;

— Mais, ma chère Élisabeth, je n'ai rien fait, rien que de très normal... Mon oncle et ma tante s'adressaient à moi pour avoir des nouvelles de leur fils... je m'ingéniais à leur en donner...

— En le chargeant... en racontant de lui

et de sa femme tout ce que vous saviez de nature à exaspérer les Aiguevive contre eux... Si, quand au moment de s'expatrier, Georges a demandé à ses parents la permission de leur dire adieu, vous ne vous y étiez pas opposé, ces pauvres gens auraient embrassé ce fils qu'ils adoraient et qu'ils ne devaient plus revoir, au lieu de le laisser partir avec une dureté dont le souvenir empoisonne aujourd'hui leur vie... Qu'est-ce que vous regardez?...

— Je regarde... — répondit M. de Boigny qui s'était approché d'une fenêtre — la petite Françoise qui joue avec un jeune homme...

— Ce n'est pas un jeune homme... C'est un gosse de quinze ans...

— Mâtiche!... il est bien venu pour son âge, le gosse!... Quels sont les voisins à qui il appartient?...

— Il n'appartient à aucuns voisins...

C'est un enfant qui est chez le curé d'Arboise...

— Elle est jolie, la petite Françoise!...

— Elle est surtout solide et bien portante... — répondit négligemment madame de Mussy — mais vous n'avez pas à vous préoccuper de cette solidité, mon cher Adrien...

Et comme le vicomte faisait un mouvement, elle expliqua avec sérénité :

— Oui... je me rends bien compte que vous êtes au fait d'un potin qui court le pays... On raconte, ici, à Nancy, partout où l'on connait les Aiguevive et nous enfin, que nos vieux amis ont l'intention de faire de Francette leur héritière... Alors, vous préféreriez, n'est-ce pas, que la petite, au lieu d'être la superbe gosse qu'elle est, fût l'oiseau pour le chat dont vous parliez à Papa il y a environ deux ans à pareille époque... du moins, je crois que c'est il y a deux ans...

L'an dernier, quand vous êtes venu pour les... vérifications annuelles, nous étions tous à Nancy et vous n'avez vu personne.....

— En vérité, ma chère Élisabeth... — balbutia monsieur de Boigny d'une voix que la colère enrouait — je ne sais ce qui vous donne le droit de faire des suppositions aussi insultantes pour moi...

— A quoi bon les grands mots!... Je vous ai raconté simplement une découverte toute simple que j'ai faite... Admettons que je me suis trompée sur l'intérêt de cette découverte, ou même sur la découverte elle-même, et n'en parlons plus...

— C'est encore heureux!...

— Je vais toutefois vous dire... et ce sera la dernière fois que je vous parlerai de ces choses... que si les Aiguevive ont eu l'idée un instant de laisser leur fortune à ma nièce, ils ont abandonné cette idée... Ils

savent que Papa... ou, s'il était mort à ce moment-là, celui qui l'aurait remplacé comme tuteur de Francette, refuserait la succession, ce qui remettrait tout en l'état normal...

— Mais pourquoi diable... — demanda monsieur de Boigny stupéfait — mon cousin d'Arboise refuserait-il pour sa petite-fille une pareille fortune ?...

— Pourquoi ?... Parce que Papa craint, à tort ou à raison, que cette fortune n'attire à Francette des inimitiés qu'il juge, à tort ou à raison, inquiétantes...

— Il changera d'avis... et il fera sagement...

— Non... sa décision est irrévocable...

Il y eut un petit silence. Puis, la Tante Lise demanda :

— Les avez-vous déjà vus, les Aigue-vive ?...

— Oui... je suis allé à Aiguevive hier... J'ai trouvé ma tante très changée...

— Pauvre femme!... elle a tant, tant de chagrin!... Quand je pense à cette adoration qu'elle avait pour Georges!... Vous souvenez-vous quand nous étions petits, et que nous jouions à des jeux, plutôt dangereux d'ailleurs, je le reconnais, dans quelles transes elle était!... et la façon dont elle couvait Georges...

— C'est toujours les enfants les plus choyés et les plus adulés qui sont les plus ingrats...

— Ah! permettez!... Georges n'a pas été ingrat!... Il a voulu faire un mariage qui n'était pas, je le veux bien, un beau mariage au point de vue de l'argent... mais à ce point de vue seulement... Tout le reste était pour satisfaire les plus difficiles!... Une des plus vieilles et honorables familles de Bretagne, une jeune fille ravissante...

— Oh ! ravissante !... si vous l'aviez vue...

— Mais je l'ai vue, précisément !... Oui... à la veille de s'embarquer, Georges est venu nous voir à Lunéville où nous étions en garnison à ce moment-là... Elle était très, très jolie !... elle avait l'air intelligent et bon... Enfin, elle était, à mon avis, épatante, tout bonnement !...

— Vous exagérez !...

— Mais non... Je me souviens même que nous avons fait cette réflexion, mon mari et moi, que le bon monsieur d'Aiguevive, qui était pour les choses décoratives, ratait une belle occasion de produire une belle-fille sensationnelle... Nous nous la représentions à l'Opéra... dans la belle loge entre-colonnes des Aiguevive !... Quel effet !... Jamais je n'ai vu une tête mieux posée sur un plus beau cou... Et distinguée !... et simple !... et gentille avec ça !... J'ai rudement regretté

de les voir partir, allez!... et pourtant je ne soupçonnais pas leur abominable fin... loin de tout... et misérables...

— Vous êtes romanesque!...

— Romanesque?... Ben, vous en avez de bonnes!... Dites-moi, mon cher Adrien, je ne voudrais pas vous renvoyer... Mais je suis obligée de sortir pour promener...

Elle allait dire : ma nièce. Elle s'arrêta et reprit :

— Mon cheval...

— Comment!... vous montez à cheval le quinze août!...

— Pourquoi donc pas?...

— Je ne sais pas... parce que c'est un jour à excursionnistes, à ivrognes, et cætera...

— Dans la forêt de Haye il n'y a rien de tout ça... c'est très tranquille... Vous avez une voiture naturellement...

— Oui... un auto que j'ai trouvé à Nancy...

— Alors, au revoir !...

— Au revoir, Élisabeth !... mes respects à mes cousins, je vous prie...

— Oui... merci... Ah !... j'ai oublié !... Maman m'avait bien recommandé de vous remercier de vos jolies fleurs...

— Il n'y a pas de quoi !... A l'an prochain, j'espère ?...

— A l'an prochain !... et n'oubliez pas, je vous prie, que ce n'est pas pour ma nièce que vous serez déshérité... si vous l'êtes...

Et comme il esquissait un geste qui était de protestation autant que de colère, la jeune femme affirma :

— Je n'ai pas parlé en l'air, ou pour bluffer... ce que je vous ai dit est l'absolue vérité... je vous en donne ma parole... Alors... ne vous occupez plus de Francette, n'est-ce pas ?...

— En vérité, vous êtes ridicule pour une

femme d'esprit... On croirait à vous entendre que je veux la manger, votre Francette?...

— La manger, non!... Il y a des chasseurs qui ne mangent pas de leur chasse, vous savez...

— Ma chère Élisabeth, vous avez de la chance d'être une femme...

La Tante Lise répondit en riant :

— C'est vous qui avez de la chance que j'en sois une!...

Tandis qu'elle pensait à part elle :

— Parce que, sans ça, j'arriverais vite à nous débarrasser de toi, va, mon vieux!...

V

Quand madame de Mussy arriva dans le parc d'Aiguevive avec les deux enfants, il était près de quatre heures. Le soleil descendait, incendiant le château qui se découpait en rose sur le ciel d'un bleu très pur. Et comme Pierrot regardait extasié, la tante Lise demanda :

— Tu trouves ça beau, hein ?...

— Oh ! oui !... C'est drôle !... j'avais déjà vu son portrait, à ce château-là !...

— Tu auras vu une photographie chez monsieur le Curé...

— Non... pas chez monsieur le Curé... et pas non plus en photographie... C'est en couleurs, que je l'ai vu...

La marquise, avertie par la grosse cloche, attendait sur le perron.

— Qu'est-ce que c'est que ce jeune homme?... — demanda-t-elle en voyant Pierrot se diriger à cheval vers les écuries, derrière les chevaux de la Tante Lise et de Francette qu'un valet de pied emmenait.

— C'est un petit ami de Francette... que j'ai amené pour qu'il la promène un peu dans le parc pendant que nous causerons...

— Est-ce que c'est « mon ami Pierrot »?... — questionna la vieille dame en souriant.

— Justement!...

— Ah!... je suis contente de le voir!... J'ai tant entendu parler de lui!... C'est un beau gars!...

Et tout de suite, le visage attristé et les yeux pleins de larmes, la pauvre femme murmura :

— Quand je pense que j'aurais pu en avoir un comme ça!...

Elle ajouta, en se penchant vers Francette qu'elle embrassa tendrement :

— Enfin!... j'ai cette enfant-là pour me consoler, heureusement!...

— Elle regarda la petite qui entrait dans le grand vestibule où elle apparaissait toute menue dans son amazone bien coupée, avec ses belles boucles cuivrées qui dansaient sur ses épaules, et acheva tout bas :

— C'est un amour!...

— C'est vrai!... — dit madame de Mussy, très fière de sa nièce — elle est délicieuse,

et si gentille, si bonne petite fille, si tendre... si amusante aussi...

— Et, vous, comment allez-vous, Marraine?... — demanda la Tante Lise qui redoutait de secouer péniblement sa vieille amie et qui, d'autre part, tenait absolument à régler définitivement la question de l'héritage.

— Mieux, puisque je vous vois toutes les deux... mais j'ai été bien patraque tous ces derniers jours... D'ailleurs, mon mari a dû l'écrire à ton père...

— Mais oui... C'est pour ça que je suis venue avec Francette... parce que Maman ne pouvait pas venir... Elle est à Bon-Secours aujourd'hui...

— C'est vrai!... c'est sa fête!... Et moi qui n'ai pas pensé à la lui souhaiter!...

— Permettez-vous que Francette aille se promener?... — dit madame de Mussy qui

apercevait dans une allée du parterre français la haute silhouette de Pierrot.

— Qu'elle aille se promener tant qu'elle voudra!...

Francette s'échappa en courant. Alors, la Tante Lise, se tournant vers la marquise, lui expliqua en quelques mots les désirs et les craintes du duc et de la duchesse et leur hésitation à causer à M. d'Aiguevive et à elle un chagrin.

— Je comprends très bien vos inquiétudes, ma chère petite... — dit enfin la vieille dame quand elle eut fini de parler — et l'idée ne nous viendra pas, à mon mari ni à moi, de discuter les volontés de tes parents... mais, dis-moi, Lise, crois-tu sincèrement que mon neveu soit capable de... de supprimer quelqu'un qui le gênerait?...

— Sincèrement, je le crois, Marraine...

— Tu crois peut-être qu'il l'a déjà

fait?... — questionna encore madame d'Aiguevive.

— Mais... je ne crois pas... je...

— C'est bon!... je te devine à travers tes réticences, va!... Tu crois qu'Adrien a tué son beau-frère, n'est-ce pas?...

— Encore une fois, Marraine, je ne peux rien dire... je ne sais rien... Nous avons tous peur d'Adrien pour Francette... un point c'est tout!...

— Il est venu ici hier...

— Oui!... il me l'a dit...

— Tu l'as donc vu?...

— Tout à l'heure...

— Tu ne lui as pas, j'espère, laissé entendre que tu le crois capable de... de...

— Si!...

— Tu ne crains pas qu'il ne te prenne en horreur?...

— C'est fait depuis longtemps!...

— Francette!... — cria au loin la voix de Pierrot!... — Francette!... ne te cache pas dans le château, c'est défendu!...

La marquise ferma les yeux.

— C'est singulier!... j'ai cru entendre la voix de Georges... comme autrefois!... Maintenant, chaque fois que j'entends une voix jeune et claire, je m'imagine que c'est la sienne... Ça va devenir pénible terriblement... Et c'est nouveau, ça!... Jusqu'ici je n'avais pas éprouvé cette douloureuse impression...

— Et vous ne l'éprouverez plus, Marraine!... Je me rends bien compte de ce qui s'est produit tout à l'heure... D'abord, Pierrot a une voix très sonore et qui porte très loin...

— Georges aussi avait cette voix-là!...

— Oui... Mais en beaucoup plus accentué... Ensuite, Pierrot a précisément dit, parce que je lui avais recommandé d'empê-

cher Francette de jouer à la cachette dans les fossés, la phrase que Georges a criée si souvent jadis pour faire respecter cette défense... L'idée vient à tous les enfants de se cacher là-dedans... Et elle leur viendra tant qu'Aiguevive durera...

— Pauvre Aiguevive!... — murmura la marquise attristée — Dieu sait ce qu'il deviendra maintenant que vous n'en voulez plus pour Francette!... Nous allons recommencer à ressentir, mon mari et moi, cette impression que l'on ressent à la pensée de laisser, après soi, des êtres faibles et désemparés, des enfants, ou des infirmes, ou des animaux... Autrefois, on avait la ressource de léguer à des ordres religieux... on savait que la vieille demeure serait, sinon entretenue avec goût, du moins honorablement habitée... Mais maintenant!.. Il y aurait bien une combinaison...

— Qui serait?...

— Qui serait de te laisser tout ça...

— A moi!... — fit madame de Mussy stupéfaite, à moi... — mais vous n'y songez pas!...

— Pourquoi?... Tu n'as pas peur d'Adrien, toi?...

— Oh! quant à ça, pas le moins du monde!...

— Eh bien, alors?...

— Eh bien... j'ai bientôt trente-cinq ans... et pas d'enfants... et je mourrai peut-être avant vous, qui sait?...

— Mais moi, mon pauvre petit, j'ai soixante-quatre ans... trente ans de plus que toi... et mon mari en a soixante-dix... et nous ne souhaitons ni l'un ni l'autre faire de vieux os... Nous ne sommes pas heureux, tu sais!... Ah! ma petite Lise!... nous payons cher notre dureté, va!...

— Ma pauvre Marraine!...

— Dis-moi la vérité... tu as trouvé que nous avions été affreux pour Georges, n'est-ce pas?...

— .....

— Je t'en prie, ma petite fille, réponds-moi franchement... Ton sentiment réel ne peut pas être plus sévère que ce que je redoute; par conséquent, tu peux parler... et je t'en prie?...

— Eh bien, Marraine, j'avoue n'avoir pas compris cette opposition quand même... Georges était si riche qu'il pouvait bien s'offrir une femme pauvre... La jeune fille était très jolie... parfaitement élevée, de réputation intacte... Les Landevenec étaient des gens parfaits, honorables, bien nés entre tous!... Alors je n'ai pas compris, mais là, pas du tout, que...

— Mais tu oublies... Oh! je ne dis pas ça

pour nous excuser, nous sommes inexcusables !... tu oublies que les renseignements qui nous ont été donnés étaient tout autres... La jeune fille nous a été représentée comme une intrigante qui avait mis, avec préméditation, la main sur un jeune homme qu'elle savait riche... les parents comme des roublards qui l'y avaient aidée de tout leur pouvoir...

— C'est vrai !... C'est cette fripouille d'Adrien qui vous a renseignés de la sorte !... Une intrigante !... Elle n'avait pas l'air de ça, la pauvre petite !...

La marquise regarda madame de Mussy avec des yeux arrondis :

— Qu'est-ce que tu dis?... Pas l'air de ça !... Tu l'as donc vue?...

— Oui !...

— Pourquoi ne me l'as-tu jamais dit?...

— Parce que, dans ce temps-là, il était

impossible de vous parler de rien, Marraine !... La seule fois que j'avais essayé, vous m'aviez remise lestement à ma place, rappelez-vous?...

— C'est vrai, mon Dieu !... mais depuis ?...

— Depuis... Eh bien, je n'ai pas voulu vous faire inutilement de la peine...

— Comment était-elle ?...

— Je l'ai très peu vue... cinq minutes à peine à la gare de Lunéville, où Georges avait demandé à mon mari de venir lui dire adieu au passage du train... mais elle m'a paru absolument ravissante... et distinguée, et fine... et belle !... Son visage s'est un peu effacé... il est vague à présent dans ma mémoire... mais ce que je vois encore nettement, c'est sa grande silhouette élégante, et sa façon de marcher à longs pas souples, quand nous arpentions le quai

de la gare... Je me souviens aussi de son charme, de sa douceur...

— Mon Dieu !... — murmura la pauvre femme désolée — mon Dieu !... Pourquoi avoir permis que nous ayons été fous à ce point !... Mais il faut dire aussi que Georges avait exaspéré son père... Les sommations ont suivi de tout près son refus de donner son consentement au mariage... Si encore il avait un peu attendu, si...

— Il se rendait bien compte que tout serait inutile, et que jamais monsieur d'Aiguevive ne céderait du moment où Adrien était dans l'affaire... Et vous ne savez pas, Marraine ?... c'est ça que je pardonne le moins à Adrien... Vous m'avez demandé tout à l'heure si je croyais que monsieur Goldmann avait été supprimé par lui ?... Oui, je le crois... et si j'étais à la place de madame de Boigny, je ne serais pas tranquille non plus...

Eh bien, tout ça me semble presque négligeable, en comparaison de ce qu'il a fait en vous séparant de votre fils...

— Et dire que nous n'avons rien vu... rien deviné!... Et les enfants que j'oublie!... Appelle-les, veux-tu?... je vais faire apporter leur goûter ici...

Madame de Mussy fit quelques pas dans le parc, appelant les enfants qu'elle n'entendait plus courir et parler.

Et tout à coup, elle vit, d'un massif de lilas, sortir doucement Pierrot qui lui dit à demi-voix :

— Francette dort là, dans l'herbe... Elle dort si bien que je n'ose pas la réveiller...

Couchée sur la pelouse, la tête appuyée sur son bras replié, ses belles boucles cuivrées couvrant à demi son visage tout rose, la petite fille était tellement jolie que la Tante Lise voulut la montrer à la marquise.

— Attends un instant... — dit-elle à Pierrot — je vais chercher madame d'Aiguevive pour qu'elle voie dormir Francette...

— Faut-il que je m'en aille?... — demanda le petit.

— Mais non, mon bonhomme... pourquoi t'en irais-tu?... Reste à côté de Francette au contraire, et tâche que rien ne la réveille avant mon retour...

Quand la marquise et madame de Mussy revinrent, Pierrot, agenouillé dans l'herbe et penché sur Francette, balançait lentement, d'un geste large et gracieux, une branche de troène pour éloigner les mouches du visage de la petite fille endormie.

Ce fut lui que madame d'Aiguevive admira d'abord.

— Mais où diable ce petit a-t-il été pêcher un tel air?... — demanda-t-elle, étonnée de la distinction de Pierrot.

— Je n'en sais rien... et « j'me l'demande !... » — répondit la Tante Lise en riant — je me le suis demandé surtout quand je croyais que Pierrot n'avait pas de père connu... mais depuis que je sais qu'il en avait un, j'attribue ce que Jeannette appelle « ses airs de roi » à un simple caprice de la nature...

En entendant chuchoter auprès d'elle, Francette avait ouvert les yeux. D'un bond elle se dressa sur ses pieds, honteuse d'avoir dormi.

— Méchant !... — fit-elle en secouant le bras de Pierrot — méchant qui m'as laissé m'endormir !...

— C'est toi qui es méchante... — dit la Tante Lise — d'attraper le pauvre Pierrot qui t'a soigné si gentiment...

Francette frappa le gazon de sa petite botte :

— Ben, j'veux pas d'ça !...

— Comment, tu ne veux pas de ça?...

— Non!... j'veux pas qu'y m'soigne... j'veux qu'y m'aime...

— C'est la même chose!... — dit doucement Pierrot, tandis que madame d'Aiguevive tournait la tête vers lui d'un mouvement si brusque qu'il s'arrêta tout interdit.

— Qu'est-ce que vous avez, Marraine?... — demanda la Tante Lise surprise, elle aussi.

Madame d'Aiguevive balbutia, et il y avait dans son accent une détresse infinie :

— C'est cette voix encore!... c'est vraiment une obsession!... Un de ces jours, je deviendrai folle tout à fait!...

Madame de Mussy regarda Pierrot en posant, pour lui faire signe de ne pas parler, un doigt sur ses lèvres. Mais la marquise surprit le regard et dit en s'efforçant de sourire :

— Par exemple!... tu ne vas pas l'empêcher de parler à cause de moi?...

Et, regardant toujours Pierrot de tous ses yeux, elle conclut en étendant vers lui la main :

— Parle, va, mon petit!... sans prendre garde à la vieille maniaque que je suis...

Pierrot debout, les talons joints, le chapeau à la main, regardait avec une admiration émue la vieille dame en deuil qui le traitait avec tant de douceur. Il comprenait obscurément qu'il lui avait fait de la peine sans savoir comment, et il avait de cela un chagrin très grand.

Et, machinalement, sans même se rendre bien compte de ce qu'il faisait, il saisit la belle main blanche qui se tendait vers lui et, d'un mouvement plein de tendresse et de respect, il l'amena contre ses lèvres.

— Mon petit!... — murmura madame d'Aiguevive surprise et bouleversée par cette caresse ingénue — mon cher petit!...

Très étonnée, la tante Lise regardait Pierrot. A la fin elle dit :

— Ces façons-là aussi, je me demande où il va les pêcher !...

— Il est tout le temps à Arboise ?... — demanda la marquise.

— Tout le temps que le curé ne le fait pas travailler... la petite ne peut pas se passer de lui...

La marquise resta quelques instant sans parler, regardant Pierrot qui courait vers le château pour rattraper Francette. Puis elle dit :

— Quand elle va grandir, ça deviendra un peu inquiétant, cette intimité ?... Tourné comme il l'est... — le petit ne peut manquer de plaire aux femmes... et Francette, en dépit de ses airs de garçon, est femme jusqu'au bout des ongles...

— Oui... évidemment... mais ils sont tel-

lement comme frère et sœur... Croyez-vous qu'élevés ainsi ensemble des enfants se gobent beaucoup...

— Qu'est-ce que tu dis?...

— Pardon, Marraine, je disais, je voulais dire, du moins.,. Croyez-vous que des enfants qui grandissent l'un près de l'autre... qui voient leurs défauts réciproques, qui se bousculent, qui se jugent, puissent à un moment donné se toquer... pardon, s'éprendre l'un de l'autre?...

— Mon petit, je pourrais te répondre en citant « Paul et Virginie », ce qui d'ailleurs ne prouverait rien... Je te dirai seulement que ces enfants-ci ne sont pas du tout ce que tu disais tout à l'heure... Ce ne sont pas des enfants du même âge qui grandissent ensemble... Ce petit a... combien de plus que Francette?...

— Neuf ans, Marraine!...

— Eh bien, il sera très vite un jeune homme... Francette le prendra forcément au sérieux... elle l'admirera...

— Elle l'admire déjà...

— Ça ne me surprend pas... et il aura beau être un paysan...

— Il ne sera pas un paysan... L'abbé Sylvain... qui a, je crois, de la fortune... et qui me paraît l'avoir adopté complètement, lui a laissé choisir sa carrière... Il va aller à Saint-Cyr...

— Alors, raison de plus pour vous méfier de l'imagination de Francette... Comment s'appelle-t-il, ce beau petit?...

— Pierre Thouvenin...

— Un nom bien lorrain, il en sort des pavés, des Thouvenin... D'où est-il?...

— Il est né à Maron où son père était bûcheron... sa mère était de Laxou...

— Eh bien, je crois que ton père n'accep-

terait pas volontiers un petit-fils de cette origine...

— Mais nous n'en sommes pas là, grâce à Dieu, Marraine !...

— Je le pense bien !... Seulement, si jamais vous en étiez là, soyez indulgents ?... ne faites pas ce que nous avons fait autrefois... L'important, vois-tu, ma petite Lise, c'est de garder près de soi des enfants heureux... Tout à l'heure, en voyant le petit penché sur Francette, j'ai pensé : Il l'aime et elle l'aimera... et puis ensuite il a parlé... et je n'ai plus pensé qu'à sa voix... Et maintenant, je reviens à mon point de départ... et je te dis : Ne faites pas pour Francette ce que nous avons fait pour Georges...

— Ma pauvre Marraine... — fit la Tante Lise chagrine — je suis désolée d'être venue vous troubler en vous amenant Pierrot...

— Tu aurais tort d'être désolée, ma petite Lise, je suis très contente de l'avoir vu... Il y a longtemps que j'avais envie de le voir... Tu me le ramèneras...

— Je n'en aurai plus beaucoup le temps... il va aller à la rentrée au lycée de Nancy...

— De Nancy!... Et Francette?. .

— Francette ne sait rien encore... Oh!... elle aura un gros chagrin... Et nous, nous n'aurons pas d'agrément, parce que Pierrot avait absolument changé son caractère... Elle est devenue, depuis son règne, facile, équilibrée, obéissante... ou presque... Elle n'est plus nerveuse... Sans compter qu'il lui sert d'institutrice, et que sa terrible paresse a disparu comme le reste...

— Et tu penses qu'elle va revenir... et le reste aussi?...

— Je le crains!... Nous allons vous dire adieu, Marraine!...

Assise à une petite table dans le salon, Francette goûtait seule.

— Où donc est Pierrot ?... — demanda madame de Mussy — il ne goûte pas ?...

— Il a pris une pêche... — dit la petite, — et puis il est allé voir les chevaux...

— Comment, voir les chevaux ?...

— Y m'a dit qu'c'est ça qui fallait dire si on d'mandait qué'qu'chose, mais c'est pas pour ça qu'il est parti...

— Pourquoi est-il parti ?...

— Pac'qu'y croit qu'madame d'Aiguevive aime mieux pas l'voir, qu'il a dit... alors y va nous attendre à cheval dans l'avenue...

— Mais il est étonnant, cet enfant !... — s'écria la marquise, émue de la délicatesse de Pierrot.

— Étonnant !... — répéta la Tante Lise.

Alors, Francette, la tête inclinée, balayant

de ses boucles le sucre de son assiette, l'œil en coulisse et le sourire câlin, déclara convaincue :

— Y a pas son pareil, à mon ami Pierrot !...

VI

Quand Pierrot partit pour Nancy, Francette eut un grand chagrin, mais un chagrin sans larmes, sans colère.

Le petit, peu à peu, l'avait habituée à cette idée qu'il lui fallait absolument aller au lycée pour être officier.

Elle fut, après son départ, aussi gaie, aussi gentille que quand il était là, mais, visiblement, elle se mit à vivre uniquement dans l'attente du jour où elle le reverrait.

Au premier janvier et à Pâques il vint passer quelques jours à Arboise. Et Francette pria si fort l'abbé Sylvain de le laisser déjeuner et dîner au château que l'excellent homme consentit à se priver pour elle de son cher Pierrot.

Elle avait une façon si suppliante et si câline de lui dire :

— J'vous en prie, monsieur l'Curé, donnez-le-moi !... — qu'il finissait toujours par le lui donner à regret et pourtant de bon cœur.

Aux vacances, le retour de Pierrot fut triomphal. Il eut tous les prix qu'on peut avoir et il avait tellement grandi qu'il dépassait à présent le duc.

Cinq années s'écoulèrent toutes pareilles. Un seul incident en rompit la monotonie. Francette exigea si nettement, si formellement, que son ami Pierrot assistât à sa première communion, qu'il fallut absolu-

ment que le duc s'en allât à Nancy pour obtenir du proviseur une permission d'un jour pour le jeune homme. Jugeant peu diplomatique de parler de la première communion, il dit que sa petite fille, souffrante, désirait voir son camarade d'enfance. On viendrait le chercher et on le reconduirait en auto à Nancy.

Francette, jolie comme un amour, recueillie et calme, ne témoigna pas une joie exubérante en apercevant, à l'instant où elle arrivait à l'église, son ami Pierrot qui descendait de l'auto, mais son visage rosé pâlit.

Pierrot, lui, regardait stupéfait sa petite amie qui lui apparaissait sous un jour tout nouveau.

Très grande à douze ans, Françoise dépassait de la tête les cinq filles et les trois garçons qui formaient le groupe des premiers communiants d'Arboise. Elle paraissait si

longue dans sa robe blanche, son visage, strictement encadré d'une guimpe blanche, était si grave et si beau que le jeune homme demeurait intimidé devant cette Francette inconnue.

— Qu'alle est belle!... — disaient les bonnes femmes d'Arboise émerveillées — alle a l'air d'un' mariée!...

Pierrot, lui, trouvait qu'elle avait plutôt l'air d'une religieuse. Mais, quel que fût son air, c'était presque une femme, au lieu de la gosse rieuse, aux jupes courtes et aux boucles indomptées, qu'il avait quittée six mois auparavant.

Au déjeuner, auquel assista l'abbé Sylvain, la petite d'Arboise reprit sa physionomie rieuse, mais sans toutefois enlever sa guimpe et son voile, le voile de mousseline très souple, qui rappelait exactement les voiles de laine des religieuses.

— C'est extraordinaire !... — disait le duc qui la regardait avec étonnement — les autres petites filles n'avaient pas du tout le même aspect que Francette... Elle, on ne dirait pas que c'est une première communiante, mais bien plutôt une religieuse...

— C'est très bien comme ça, monsieur le duc !... — affirma le prêtre qui regardait affectueusement sa petite paroissienne, — ça ne peut pas être mieux !...

— Ça n'est pas que je trouve que ça lui aille mal... — reprit le duc qui, au fond, s'étonnait de constater que sa petite-fille était très belle — au contraire, elle ne m'a jamais paru aussi bien qu'aujourd'hui...

Francette, qui servait le café avec la Tante Lise, s'élança d'une glissade vers la glace de la cheminée :

— Tant mieux !... — fit-elle en se regardant avec satisfaction — tant mieux, parce

que si jamais je me fais religieuse, je serai au moins sûre de ne pas être trop laide... et c'est toujours ça!...

— Je ne te vois pas beaucoup te faisant religieuse, mon petit!... — dit madame de Mussy en riant.

— C'est pourtant ça que je ferais si ma vie ne marchait pas comme je veux!... — répondit Francette devenue sérieuse tout à coup.

En entendant l'exclamation de stupeur désolée de ses grands-parents, elle comprit vaguement la secousse que leur infligeait cette menace, et elle reprit d'un air aimable et d'un ton rassurant :

— Oh! mais... seulement quand vous seriez tous morts!...

— Cette perspective est charmante!... — murmura la duchesse à moitié fâchée.

Mais déjà la petite reprenait, suivant son idée :

— Y a qu'mon ami Pierrot qui ne dit rien d'ma tête !... Est-ce que tu me trouves vilaine, dis, vieux Pierrot?...

Et, comme gêné sans savoir pourquoi, il restait un instant sans parler, elle bondit vers lui, lui sauta d'abord au cou et le secoua ensuite en disant :

— Mais réponds, voyons, réponds n'importe quoi ?... Si tu m'trouves laide, t'as pas besoin d'guirlandes pour me l'dire...

Pierrot, qui avait posé précipitamment sa tasse de café sur une table pour la sauver du renversement certain, murmura très troublé :

— Mais je te trouve très bien, petite Francette... très gentille... très...

— Ça va être l'heure des vêpres, Francette !... — dit l'abbé Sylvain qui s'apercevait de la gêne de Pierrot — il faut vous préparer...

— Vous !... — s'écria impétueusement la

petite — Depuis quand c'est qu' vous me vouvoyez, monsieur le Curé ?...

— Depuis... en vérité, je n'en sais rien !... — balbutia le prêtre — tu me parais tout à coup si grande, si... que je vous...

— Encore !... Faudrait voir à pas recommencer ça !...

Elle riait, rajustant son voile devant la glace. Et, reculant pour juger de l'effet, elle s'écria :

— C'est vrai qu'il est très bien, notre arrangement, Tante Lise !...

Et se tournant vers ses grands-parents, l'abbé Sylvain et Pierrot, elle expliqua :

— Car c'est nous deux la Tante Lise, qui avons trouvé ce machin-là !... C'est vrai !... j'ai des cheveux qui ondulent et qui bouclent... On peut pas leur donner l'air sage !... y a pas mèche !... Alors la Tante Lise rageait, elle avait beau essayer des coiffures,

et m'brosser, et j'te brosse, et m'faire du mal... car elle me faisait du mal!...

— Tu exagères!... — fit madame de Mussy qui riait.

— Pas beaucoup, qu'j'exagère!... Si vous croyez qu'vous m' tiriez pas sur les tiffes?...

— Les quoi?... — demanda l'abbé Sylvain qui n'avait pas compris.

— Les tiffes!...

Et comme le prêtre la regardait, ahuri, elle dit surprise :

— Mais c'est les cheveux, monsieur l' Curé... Voyons?... Comment, vous savez pas ça?...

— Je manque évidemment à tous mes devoirs, mais je l'ignorais absolument... — dit l'abbé amusé — Et alors?...

— Alors donc, la Tante Lise était en rogne de pas pouvoir en sortir, de sa coiffure!... On peut rien faire, t'as des cheveux fous...

qu'elle répétait tout le temps... tu auras des mèches qui r'viendront sur le front, qui s'envoleront dans toutes les directions... Alors j'ai dit... C'est vrai qu'c'est pas l'plan d'être coiffée en feu d'cheminée c'jour-là... faudrait trouver quéqu' chose... un bonnet qui descendrait bien bas sur le front... Y a pas d'bonnet qui tienne... — grognait toujours la Tante Lise... faudrait une guimpe de religieuse pour tenir tout ça...

— Ben, pourquoi pas, j'ai dit... Et voilà comment ça est venu... T'as l'air abruti, vieux Pierrot!... qu'est-ce que tu as?...

Elle regardait en riant son ami Pierrot qui l'écoutait d'un air heureux et inquiet à la fois.

Maintenant, il retrouvait un peu de la gamine accoutumée. Si son physique s'était affiné et embelli au point de la rendre méconnaissable, son langage pittoresque,

décousu, touffu et coloré, demeurait immuablement pareil.

Francette n'attendit pas la réponse à son interpellation. Elle s'en fut vers le curé et lui dit, câline :

— A tout à l'heure après le salut, monsieur le Curé !... Et vous dînez avec Pierrot... Dites pas non... vous seriez obligé de dire oui après... On dîne à sept heures pour qu'on puisse reconduire Pierrot au lycée pour neuf heures... Grand-père l'a bien promis... alors, c'est sacré...

Lorsque l'abbé Sylvain et son élève arrivèrent au château, Francette vint au-devant d'eux en courant dans l'avenue. Elle avait enlevé son voile et la guimpe qui emprisonnait ses cheveux. Mais elle avait gardé sa longue robe blanche, et elle courait sans paraître aucunement gênée, tandis que

dansaient autour de sa tête les grosses boucles cuivrées de ses cheveux fins et lourds.

— Ce qu'elle est jolie !... — murmura le jeune homme enthousiasmé.

L'abbé Sylvain répondit comme à regret :

— Étonnamment jolie, oui !...

Le pauvre homme apercevait pour la première fois avec netteté des choses qui souvent avaient effleuré son esprit. Comme les années passaient vite !... Ce qui arrivait aujourd'hui, il s'était dit, parfois, que cela pouvait arriver, mais il entrevoyait cette possibilité comme lointaine et voilà qu'aujourd'hui la réalité se dressait, le forçant à ouvrir les yeux. Il se reprochait sa veulerie, son manque de ressort. Est-ce qu'il n'aurait pas dû prévoir et empêcher tout ce qui pouvait être facilement évité? Il connaissait la vie, pourtant. Il avait vécu, avant d'être prêtre, la vie mondaine la plus tumul-

tueuse, et cahotée, et douloureuse qui se pût imaginer. A quoi bon les dures leçons que lui avait données cette vie, puisqu'il ne savait même pas faire du bonheur pour ceux qu'il aimait.

Et tandis qu'il songeait, Francette secouait Pierrot :

— Mais dégèle-toi donc, voyons, vieux Pierrot!... Tu as l'air sinistre!... J'veux qu'aujourd'hui tout l'monde soit gai...

A table, elle continua à le tourmenter.

— Pierrot!... à quoi penses-tu?... — faisait-elle en frappant brusquement un grand coup à côté de lui sur la table — tu voyages... et tu voyages sans nous!... C'est pas poli, tu sais, vieux!...

— Francette... — balbutiait le pauvre Pierrot effaré — tu sais très bien que je ne... voyage pas du tout, pour parler comme toi... que...

Le duc demanda :

— Ça va-t-il comme tu veux, tes études ?...

— Oui, monsieur le Duc... je suis admissible à Saint-Cyr...

— Ah ! bah !... — fit le vieillard étonné — déjà !... Alors tu vas être officier dans deux ans...

— Mais oui... si j'entre à l'école à l'automne... et j'espère bien que j'y entrerai...

— C'est très bien, ça, mon petit !... C'est inouï comme le temps file !... Je te vois encore allant chercher dans la Moselle, au risque de te noyer vingt fois, cette saleté de jouet...

— Une saleté de jouet !... Marie qui se noyait !... — fit Francette indignée.

Elle penchait la tête, câline, ses yeux riaient derrière leurs cils frisés. Et Pierrot la revoyait, si petite dans la grande calèche d'où elle voulait sauter à l'eau pour repêcher

elle-même l'affreuse poupée japonaise, qui disparaissait et reparaissait dans les remous clairs et glacés.

— Tu étais joliment volontaire dans ce temps-là!... — dit-il en regardant la petite d'Arboise d'un air qu'il s'efforçait de rendre naturel — ce que tu voulais, tu le voulais bien...

Elle répondit, paisible :

— Maintenant aussi!... je suis toute pareille!... Ainsi, tiens! le jour où grand'-mère est allée te chercher chez monsieur le Curé, ben, si elle ne t'avait pas ramené, je serais morte...

— Que ça!... — fit le jeune homme en riant.

— Ris pas!... — affirma la petite sérieuse — j'm'serais laissée mourir de faim!... Oh!... j'étais bien décidée, va!...j'l'avais même dit à la Tante Lise, ainsi... Est-ce vrai, tante Lise?

— C'est vrai, mon petit!...

— Et cette fois-ci... — reprit Francette, — je ne voulais pas faire ma première communion sans qu'tu sois là... et si tu n'étais pas venu, ben, je l'aurais pas faite!...

— C'est très mal de parler ainsi, Francette... — dit le curé mécontent — un jour comme celui-ci surtout...

— Possible, monsieur le Curé, mais ça serait'core bien plus mal de mentir... et si j'vous disais qu'j'aurais fait ma première communion sans Pierrot, j'mentirais... Ah! mais là, en plein!...

— Et comment expliquez-vous, ma petite fille, cette...

— Vous avez encore dit vous... R'commencez pas ou bien j'réponds rien...

— Comment expliques-tu... — répéta docilement le prêtre — cette idée saugre-

nue de ne pas faire ta première communion sans Pierrot?...

— J' veux qu'y soit là chaque fois qu'il m'arrive quelque chose d'heureux...

— Tu entends, Pierrot!... — dit le duc en riant — quand Francette se mariera aie bien soin d'obtenir une permission pour venir à son mariage, sans quoi, il ne se ferait pas...

— Sûr!... — affirma la petite fille que cette idée semblait réjouir extraordinairement — sûr, allez, Grand-père, que si Pierrot était pas là, mon mariage se ferait pas... Ah! non! plutôt pas!...

Elle avait en affirmant cela une expression si malicieuse que la Tante Lise, machinalement, la regarda... Et comme la petite insistait, demandant :

— Vous croyez pas, dites, Tante Lise?

Elle affirma convaincue :

— Si, mon petit, je crois!...

Francette, un instant, parut déconcertée par la netteté de l'affirmation, puis, après réflexion, elle conclut, avec un petit sourire complice :

— A la bonne heure !... Vous êtes plus maligne que tout l'monde, vous !...

Deux heures plus tard, dans l'auto qui les emmenait à Nancy, où l'abbé Sylvain avait voulu accompagner Pierrot, le prêtre concluait par ces mots une grave conversation qu'il venait d'avoir avec son élève :

— En somme, mon petit Pierre, aujourd'hui, qui a été le premier jour mémorable de sa vie, Francette n'a été uniquement préoccupée... le Bon Dieu excepté, bien entendu... que de toi... Et alors, tu comprends, mon bonhomme, ça m'inquiète... ça m'inquiète énormément...

VII

Pierrot entra à Saint-Cyr à l'automne. Et, au grand désappointement de Francette, il ne vint, ni au premier janvier, ni à Pâques, voir l'abbé Sylvain. Ce fut l'abbé qui alla passer à Paris quelques jours avec son ancien élève.

Alors, la petite fille se mit à vivre dans l'attente des vacances, subordonnant tous les projets au séjour de son ami Pierrot. Mais, à la fin d'août, une lettre arriva qui bouleversa absolument l'enfant.

« Ma petite Francette, — écrivait Pierrot — je ne vais pas avoir encore cet automne la joie de vous revoir tous. Je ne sais pas assez l'allemand. Il faut que je le parle aussi bien que le français, monsieur le Curé y tient énormément et moi aussi. Alors il m'envoie passer deux mois dans le Haut-Palatinat, chez un vieux savant, un ami à lui qui habite Ratisbonne. Quand je te reverrai, ma petite Francette, tu seras si grande que je ne te reconnaîtrai plus. Je pense beaucoup à Arboise, à vous tous, et je serai bien heureux de vous revoir dans un an, quand je sortirai de Saint-Cyr, car je crains bien de ne pas pouvoir aller en Lorraine auparavant. Je t'embrasse de tout mon cœur et je te charge de mes affectueux respects pour le duc et la duchesse d'Arboise et madame de Mussy.

« Ton vieux

« PIERROT. »

« Une bonne caresse sur la truffe de *La Terreur Blanche*, qui doit commencer à vieillir un peu... »

Cette lettre arriva un dimanche matin. La duchesse n'avait pas eu le temps de voir avant le déjeuner le courrier arrivé pendant la messe. Lorsqu'elle voulut remettre à Francette la lettre de son ami Pierrot, la petite était déjà partie pour Aiguevive où elle passait habituellement l'après-midi du dimanche. Il y avait du monde à dîner. En revenant Francette courut s'habiller, et ce fut seulement quand elle entra dans le salon où les invités étaient réunis que sa grand'mère lui donna la lettre, en disant :

— Voilà une lettre de ton ami Pierrot qui va te chagriner un peu...

— Qu'est-ce qu'il y a?... — fit la petite qui devint toute pâle — il lui est arrivé quelque chose?...

— Mais non !... Es-tu bête ?... — dit vivement la Tante Lise plus clairvoyante que la duchesse — il ne lui est rien arrivé du tout puisqu'il t'écrit !...

— Alors quoi ?... — balbutia Francette en déchirant à moitié, dans sa fièvre de savoir plus vite, l'enveloppe ouverte déjà.

Prudemment, madame de Mussy intervint encore.

— Francette !... fais donc attention !... tu ne vas pas lire ta lettre ici, mon petit !...

— Oh !... pardon !... — fit la petite qui de pâle devint toute rouge — je ne pensais pas, je...

Et elle disparut en coup de vent.

— Il doit être bien charmant, cet ami Pierrot dont on parle toujours et qu'on ne voit jamais !... — dit d'une voix douce et en souriant narquoisement, une voisine, la baronne de Montmédy.

Elle n'eût peut-être pas été méchante si tout lui eût été facile. Mais trois fils, deux filles, et un mari stupide, pesaient lourdement sur sa vie hérissée de difficultés.

Très peu de fortune, énormément de morgue et de prétention, un grand château à entretenir, un besoin de dominer, d'épater, et de donner le ton dans le pays, telle était madame de Montmédy. Depuis longtemps déjà, elle avait jeté, pour l'aîné de ses fils, son dévolu sur la petite d'Arboise. Et en voyant tout à l'heure entrer Francette si grande, si jeune fille déjà, dans la légère robe rose qui effleurait le sol, elle s'était étonnée de sentir si proche la possibilité de réaliser son projet.

La réponse de madame de Mussy vint troubler son rêve et lui faire regretter son intempestive observation.

— Oui !... — répondait la Tante Lise d'un

ton coupant — Pierrot est effectivement très charmant... très... plus que je ne puis vous le démontrer, car je ne peux trouver entre lui et les jeunes gens que l'on rencontre dans ce pays-ci aucun point de comparaison...

Et, mise à l'aise par l'absence de sa nièce, elle continua de chanter avec enthousiasme les louanges de Pierrot.

— Ce garçon... — expliqua-t-elle, tandis que l'abbé Sylvain l'écoutait ravi — a non seulement une extraordinaire intelligence et un esprit délié, mais encore il est doué merveilleusement pour tous les arts... Son physique, je ne vous en parle pas... vous et vos fils, vous l'avez rencontré souvent à cheval avec moi, n'est-ce pas, madame ?...

— Oui... je crois... — balbutia la baronne vexée — mais je n'ai pas, je vous l'avoue, cherché à vous aborder ces jours-là... Il est

toujours inutile d'ébaucher des relations qui ne doivent pas se continuer...

— Et Pierrot est aussi bon qu'il est beau... — reprit la Tante Lise sans paraître apercevoir l'insinuation de madame de Montmédy — il a toutes les qualités des êtres forts et bien équilibrés... il ignore la rosserie, il est droit, sincère et, ce que j'apprécie par-dessus tout, il est simple...

— En effet... — dit la baronne d'un ton pointu — on sent que vous devez aimer la simplicité, chère madame... mais c'est une qualité qui n'est pas très... rare...

La Tante Lise comprit que ce nouveau trait visait ses façons bon enfant et son absence de pose. Alors elle répondit :

— Très rare... je ne sais pas... mais, dans tous les cas, c'est une qualité aristocratique... elle n'est pas à la portée de tout le monde...

— Alors... — grommela madame de Montmédy d'une voix que l'énervement enrouait — il est surprenant qu'elle soit à la portée de monsieur... Pierrot?... Je dis Pierrot, parce que j'ignore son véritable nom...

L'abbé Sylvain répondit :

— Pierrot s'appelle Pierre Thouvenin...

— Eh bien, il n'y a nulle raison pour que monsieur Pierre Thouvenin possède cette qualité que vous déclarez éminemment aristocratique, chère madame...

— Pourquoi donc?... — fit avec bonne humeur la Tante Lise qui, à mesure que la baronne s'aigrissait, devenait plus souriante — on peut, sans être né aristocrate, avoir des sentiments et des qualités qui le soient, alors que, l'étant né, on peut également n'avoir aucune de ces qualités ni de ces sentiments... C'est si vrai que...

Un coup d'œil anxieux de la duchesse

coupa l'explication de madame de Mussy. Non seulement elle ne voulait pas contrarier sa mère, mais encore elle recevait un peu, elle aussi, les Montmédy et devait, pour cela, supporter beaucoup de la baronne. Mais, arrêtée à l'instant où elle reprenait son élan, elle n'osa pas rester en l'air au milieu de sa phrase, et elle acheva malgré elle :

— Ah ! et puis zut !...

Madame de Montmédy accueillit cette réponse par un sourire qui voulait être sardonique. Alors la Tante Lise dit encore :

— Ne croyez pas que je prenne ma façon de parler pour de la simplicité... c'est tout bonnement de la mauvaise édu...

Cette fois elle fut coupée au milieu de son mot. Francette, rentrée en bombe, avait sauté sur les genoux de sa tante et, les bras noués à son cou, roulait sa tête sur son épaule en lui murmurant à l'oreille :

— Je vous adore, Tante Lise... je vous adore!...

— La petite mâtine!... — pensa madame de Mussy terrifiée — elle était dans le salon jaune... elle n'a pas perdu un mot de ce que j'ai dit de Pierrot... d'où cette explosion de tendresse...

Puis elle chercha à repousser Francette qui se cramponnait :

— Mais, finis donc, tu m'étouffes!...

— J'vous étouffe pas du tout!... — affirma Françoise en se relevant — j'vous agace... tout au plus...

Elle traversa le salon, se dirigeant vers le curé, lorsque madame de Montmédy demanda tout à coup :

— Quel âge avez-vous donc, Francette?...

— Treize ans et demi, madame!...

— Seulement!... — bafouilla la baronne

déçue, — oh!... vous avez l'air d'en avoir dix-huit...

— Elle a une si belle taille!... — fit M. de Montmédy, la voix pâteuse et l'œil allumé.

— Elle est plus grande que moi, je parie!... — avoua, à regret, Gaston, l'aîné des Montmédy, qui avait l'élégance d'un tas.

— Ça m' fait pas pour ça bien immense!... — déclara la petite, en glissant vers le jeune homme un regard peu bienveillant.

De nouveau elle courait vers l'abbé Sylvain, lorsque le maître d'hôtel annonça :

— Madame la Duchesse est servie...

Le prêtre redressa d'un jet sa haute silhouette, heureux d'échapper à l'interrogatoire qu'il prévoyait. Mais Francette, qui devina sa pensée, lui dit en souriant :

— Vous réjouissez pas tant, allez, monsieur l' Curé!... Vous y couperez tout d'même pas...

Après le dîner, pendant lequel elle avait été gentille autant qu'il fallait pour ses voisins, les deux Montmédy, et lorqu'elle eut fini de trotter comme un petit chien derrière la Tante Lise qui servait le café, la petite d'Arboise bondit sur la terrasse.

Elle savait à n'en pas douter que l'abbé Sylvain, qui étouffait toujours dans les appartements, était allé prendre ce qu'il appelait un « bain de fraîcheur ».

Elle découvrit tout de suite la longue silhouette du prêtre qui se découpait en noir dans la nuit. L'abbé avait posé sa tasse sur la balustrade de marbre et sirotait paisiblement son café.

— Me v'là, monsieur l'Curé !... — annonça délibérément la petite — j'vous l'avais dit qu'vous y couperiez pas...

Il allait répondre, mais elle ne lui en laissa pas le temps. Tout de suite elle interrogea :

— Vous l'avez vue, dites, la bête de lettre de Pierrot ?...

— Mais... je... non... — balbutia le prêtre un peu interloqué de ce début.

— Non... ben, vous avez rien perdu... l'est idiote, vous savez, sa lettre...

— Mais, ma petite fille...

— Y a pas de ma petite fille... Si vous avez pas vu la lettre... vous savez tout d'même ce qu'il y a dedans, pas, monsieur l'Curé?...

— Mon Dieu... je...

— Mèlons pas l'Bon Dieu à ça... pac'que c'est pas assez net. . . . . .

— Mais...

— Puisque vous tenez à faire celui qui sait rien, monsieur l'Curé, ben, j'vais vous mettre au courant... Pierrot m'écrit qu'il viendra pas aux vacances à Arboise, pas plus qu'l'année prochaine...

— En effet, je l'envoie...

— Chez un vieux savant, dans l'Haut Palatinat, qu'est votre ami... Oui, c't'entendu... aussi j'veux pas discuter ça !... C'est décidé, ben, c'est décidé... N'en parlons plus !...

— Ah !... à la bonne heure !...

— ... Pierrot... pour une raison que... enfin, je m'comprends... Pierrot ne viendra pas à Arboise cette année, ni l'autre... jusqu'à ce qu'il soit officier...

— Oui...

— Bon !... j'attendrai... Oh ! j'ai de la patience sans avoir l'air, allez, monsieur l'Curé !... j'en ai beaucoup !... Donc j'attendrai, sans grogner, que Pierrot soit officier... Mais si, à ce moment-là, il ne se dépêche pas d'abouler ici, si on cherche encore des prétextes, si on continue à tripoter et à mentir...

— Comment... comment, à mentir ?... Qui est-ce qui ment ?...

— Pierrot... et puis vous, monsieur l'Curé... Oui, vous !... Même que c'est joliment vilain pour un prêtre !...

— En vérité, ma petite enfant, tu perds la mesure...

— Ça, c'est bien possible, monsieur l'Curé, et j'vous en d'mande pardon. . Mais c'est qu'aussi j'ai trop d'chagrin, d'comprendre qu'tout ça, c'est pour me séparer d'Pierrot !... pour faire que j'l'oublie... Que j'l'oublie!... mais r'gardez donc dans mon œil, monsieur l'Curé... Oui... C'est une manière de parler pas'que j'sais bien qu'y fait nuit et qu'vous pouvez rien voir...

— Ah !... — fit le pauvre homme soulagé — je te retrouve !... Voilà que tu « blagues »... pour parler comme toi!...

— Je blague !... non !... je la trouve saumâtre celle-là !... Je blague !... Donnez un peu vot' main pour voir comme c'est que j'blague !...

D'un mouvement presque brutal, elle s'empara de la main du prêtre et la frotta violemment contre son visage couvert de larmes.

— Ma petite enfant !... — murmura l'abbé Sylvain très ému — ma pauvre petite... je ne croyais pas... je...

— Oh !... j'sais bien qu'vous êtes pas méchant !... et Pierrot non plus, l'est pas méchant !... Mais ça vous empêche pas tous les deux d'faire des méchancetés et pire, des gaffes... car c'que vous gaffez en vous y prenant comme ça avec moi... c'est rien de l'dire...

Le prêtre voulait protester, elle l'interrompit :

— Oui, vous gaffez, car en cherchant à m'éloigner d'Pierrot vous m'donnez cent fois plus envie de l'voir !... Ah! oui, c'est pour rien qu'vous avez maquignonné tout ça vous deux, allez!... Écoutez-moi bien, monsieur l'Curé, pac'que, c'que j'vais vous dire, ben, ça sera dit... je l'répéterai plus... plus jamais!...

— Qu'est-ce que tu vas me dire?...

— J'ai une grande, grande affection pour Grand-père, Grand'mère, et la Tante Lise... et aussi tante Marie, et aussi vous, monsieur l'Curé, et encore monsieur et madame d'Aiguevive qui sont si bons pour moi... Mais plus que tout ça, j'aime Pierrot... et, là-dessus, j'ai arrangé toute ma vie.... Alors y m'faut Pierrot... vous entendez bien, y m'le faut... et j'l'aurai... que les aut's le veuillent ou pas... y a pas d'volonté qui puisse m'empêcher d'l'avoir...

— Tu oublies la volonté de Dieu, ma petite Francette?...

— Non, j'l'oublie pas... — affirma l'enfant avec énergie — mais si Dieu n'voulait pas qu'j'aime Pierrot, il aurait pas permis que je l'rencontre... et que je l'rencontre chez vous, surtout, monsieur l'Curé!... Ça n'aurait pas été à faire!...

Et comme le prêtre riait malgré lui, elle conclut, heureuse, croyait-elle, d'avoir démontré péremptoirement la vérité à son vieil ami :

— Hein! ça vous colle sous bande, ça, monsieur l'Curé?...

— Ça ne me colle pas du tout... — commença le prêtre qui se reprit aussitôt et corrigea, d'un ton qu'il s'efforçait de rendre sévère — ça ne me convainc pas du tout, ma chère petite, et je suis peiné, très peiné de... de la violence avec laquelle tu t'exprimes... je...

Mais Francette l'arrêta :

— Si j'vous ai fâché, j'vous demande pardon, monsieur l'Curé, beaucoup pardon... et de tout mon cœur... mais fallait que j'vous dise tout ça... J'aurais pu vous l'dire en m'confessant, mais j'm'en serais bien gardée, parce que vous étiez obligé d'pas en parler et même d'l'oublier, et que j'veux qu'vous l'racontiez... à ceux qu'il faut qui l'sachent...

— Je ne raconterai rien...

— Vous aurez tort, monsieur l'Curé!... ça vaudrait mieux!... Mais suffit qu'vous reteniez bien c'que j'vous ai dit... Si, l'année prochaine, Pierrot n'vient pas ici avant d'aller dans son régiment, ben...

Comme elle s'arrêtait, le prêtre demanda machinalement :

— Ben quoi?...

— Ben, y aura du pétard!... — lui cria Francette en s'envolant dans la nuit.

VIII

— Alors, tu n'es pas étonnée de voir ce grand diable de dragon, Francette?...

— Non, Grand-père, pas étonnée du tout!...

Le duc d'Arboise regardait affectueusement Pierrot qui souriait, plus ému qu'il ne voulait le paraître.

— As tu vu ces dames, mon petit?...

— J'ai vu madame de Mussy seulement... je n'ai pas osé déranger madame la Duchesse!...

— Va dire à Grand'mère que Pierrot est là, Francette!... D'ailleurs, tu dînes avec nous, mon garçon?...

— Je vous remercie mille fois... mais je ne peux pas... monsieur l'Curé m'attend...

— Eh bien, mais il viendra dîner lui aussi... C'est entendu... Je vais aller le chercher... et prévenir ma femme que tu es là...

A peine le duc fut-il sorti du salon que Francette vint se camper devant son ami Pierrot qui était visiblement mal à l'aise.

— Veux-tu m'expliquer pourquoi tu n'es pas venu ici depuis deux ans?...

— Ça m'a été impossible, ma petite Francette...

— Parce que?...

— Parce que, en janvier, j'avais trop peu de temps... à Pâques aussi... Ça ne valait pas la peine de faire la dépense d'un voyage aussi long...

— Oh ! la dépense !... à quart de place !... Enfin !... je veux bien !... mais aux vacances ?...

— Aux vacances, je suis allé...

— Parfaitement !... le Haut Palatinat, le vieux savant ami d'monsieur l'Curé, et cætera pantoufle !... Menteur, va !...

— Mais, Francette !...

— Tais-toi, méchant !.. Tu n'es pas venu parce que, avec monsieur l'Curé, vous aviez comploté vous deux de m'déshabituer d' toi... Est-ce vrai ?...

— Mais...

— Oh !... ne recommence pas à mentir !...

— Vraiment !... — dit le jeune homme en s'efforçant de sourire — tu traites bien mal ton vieil ami Pierrot, ma petite Francette !...

— Blague pas, va !... tu sais pas comme c'est sérieux...

— Qu'est-ce qui est sérieux ?... Toi ?...

— Oui, moi !... et puis aussi c'que j'vais t'dire...

— Ah !... — demanda encore le jeune homme dont le cœur battait à coups pressés — qu'est-ce que tu vas me dire ?... je suis curieux de le savoir ?...

— Pas si curieux qu'ça !... parc'que ça t'embête...

— Mais...

— Ah !... T'es plus si pressé, dis !... Enfin faut que tu l'avales, le noyau, y a pas !... Pierrot, j'ai pas encore quinze ans tout à fait... mais j'sais très bien c'que j'veux, et je l'veux solidement, tu sais !...

— Et alors ?...

— Et alors, si j'tenais tant à t'voir, c'était pour te dire que quand j'aurai dix-huit ans... dans trois ans et trois mois...

— Qu'est-ce que tu feras ?...

— Ben, j't'épouserai !...

— Ma petite Francette!... — murmura Pierrot en s'efforçant de prendre un ton plaisant — tu dis des bêtises!...

— Je dis c'qui est... ou plutôt c'qui sera...

— Mais c'est fou!...

— Dis tout d'suite que tu n'veux pas m'épouser!...

— Mais certainement, je le dis!...

— Et pourquoi?... pac'que tu n'm'aimes pas?...

— Mais si, je t'aime... mais pas pour t'épouser... je t'aime... comme si... comme si tu étais ma sœur... Comprends-tu?...

— ...Faitement... mais ça n'empêche rien...

— Comment, ça n'empêche rien?...

— Rien du tout!... puisque tu ne l'es pas...

— Je ne suis pas quoi?...

— Ben, mon frère...

— Est-ce que... — demanda le pauvre

Pierrot dont la voix tremblait de peur, — tu as fait part à... à quelqu'un de tes beaux projets?...

— Mais oui... à la Tante Lise...

— Ah!... Et qu'est-ce qu'elle a dit?...

— Elle a dit que ça n'irait pas tout seul...

— Ah! non!... plutôt pas!... mais, ma pauvre petite Francette, tu divagues!... Tiens!... à ton tour, écoute moi bien, veux-tu?... car je vais te parler sérieusement, moi aussi?...

— J' t'écoute!...

— Même si je... si je t'aimais... je ne t'épouserais pas, Francette... parce que je ne suis pas de ton monde, que je n'ai pas un sou vaillant, que je suis un enfant ramassé par charité et accueilli par tes parents avec une bonté sans égale, et que je serais une canaille si j'abusais de leur hospitalité...

— Tu as fini?...

— Mais... oui... — balbutia Pierrot interloqué.

— Alors, moi, je te réponds que tu es l'égal de n'importe qui puisque tu es un officier français, que je suis riche pour deux, et que tu n'abuses de rien du tout en ce qui concerne Grand-père et Grand'mère, attendu qu'c'est pas toi qui veux épouser leur petite-fille, mais leur petite-fille qui veut t'épouser...

— Mais, ma petite Francette...

— Attends! on va venir et j'ai pas fini...

— Pas fini?... Qu'est-ce qu'il y a encore, Seigneur?...

— Il y a que j'veux qu'tu saches bien que si tu me repousses, tu causeras à Grand-père et à Grand'mère un bien plus gros chagrin, attendu que je m'ferai religieuse...

— Eh bien, mais...

— Eh bien, mais, si tu crois que ça leur

paraîtra rigolo, tu te fourres le doigt dans l'œil jusqu'au coude, mon vieux Pierrot... Tiens, voilà Grand'mère... Veux-tu que je lui demande pour voir?...

— Francette!... je t'en supplie?...

— T'évanouis pas, mon pauv'gros!... J'veux pas lui parler d'ça d'avance... C'est pas la peine, puisque, d'ici à trois ans, on dirait que j'suis trop jeune pour me marier... D'ailleurs, du moment où la Tante Lise est au courant, c'est plus qu'il ne faut...

— Beaucoup plus!... — balbutia le jeune homme effaré — beaucoup plus...

— Mon petit Pierrot!... — dit la duchesse en le faisant tourner devant elle — laisse-moi bien te regarder!... Tu es magnifique en uniforme, mon bonhomme!... Que tu es grand!... quelle taille as-tu?...

— Un mètre quatre-vingt-six, madame la Duchesse...

— Moi, j'ai qu'un mètre soixante-huit!... — déclara Francette modestement.

— Où vas-tu être en garnison?... — demanda madame d'Arboise.

— A Lyon...

— C'est bien loin de nous!... Vraiment, je ne me lasse pas de te regarder, mon petit!... Quand je pense au temps où tu étais une petite grenouille plongeant dans la Moselle pour rattraper la poupée de Francette... il me semble que c'est hier!...

— A moi, ça me semble très loin!... — dit Francette.

— On dirait que tu regrettes ce temps-là?... — demanda la duchesse étonnée.

La petite répondit, sincère :

— Mais oui, Grand'mère, je l'regrette!... Je l'regrette énormément!...

— Comme c'est singulier... — fit la vieille dame — tu n'es pas encore à l'âge où l'on re-

grette... Qu'est-ce que tu peux regretter?...

— Mais d'abord, mon ami Pierrot que j'avais pour moi toute seule dans ce temps-là!...

Mon Dieu!... — pensait le pauvre Pierrot tout tremblant — pourvu que la duchesse ne se doute de rien!... Heureusement, c'est tellement invraisemblable qu'elle ne pourra pas se douter... Non... elle ne pourra pas!... Moi, je n'existe pas, mondainement parlant... et sa petite fille lui fait encore l'effet d'une gosse...

— Ma fille Mussy va être contente de te voir en officier, Pierrot!... — dit la duchesse — d'abord parce que ton uniforme te va très bien, ensuite parce que c'est un uniforme et qu'elle est restée militaire dans l'âme...

— J'ai vu déjà Pierrot... — dit madame de Mussy qui entrait avec son père et le curé,

nous avons fait un bout de chemin ensemble... quand je revenais d'Aiguevive...

— Eh bien?...

— Eh bien, il y a des nouvelles... les corps de Georges et de sa femme sont à Marseille... dans deux jours ils arriveront à Nancy... Et, à propos?... Tu es ici pour quelques jours, Pierrot?...

— Pour trois semaines... au moins!... — dit l'abbé Sylvain tout joyeux.

— Eh bien, mon pauv' bonhomme, il va falloir que tu me rendes un service... un service pas bien agréable...

— Je suis à vos ordres... trop content si je peux vous être bon à quelque chose!... — affirma le jeune homme.

— Voilà... — commença madame de Mussy, s'adressant plutôt à ses parents et au curé qu'à Pierrot — ma pauvre Marraine a une horrible peur que ce ne soient pas les

corps de Georges et de sa femme qu'on lui renvoie... et elle veut absolument que l'on s'assure de leur identité... ils ont été embaumés, comme cela se fait toujours là-bas, paraît-il... Les quelques amis européens qu'ils avaient, ont fait accomplir cette formalité habituelle.. On peut donc vérifier, ainsi que le désire Marraine... et alors... alors elle m'a demandé de lui rendre ce service... plutôt pénible...

— Oh! — fit la duchesse terrifiée... — tu as accepté?..

— Dame!... je ne pouvais pas lui refuser ça... Seulement je ne serai pas fâchée d'avoir quelqu'un avec moi... et si Pierrot veut m'accompagner...

— Certes!... — dit le jeune homme qui demanda :

— C'est le Georges dont j'avais soi-disant la voix que nous allons chercher?...

— Justement... — fit madame de Mussy — tu as de la mémoire!...

Et comme la duchesse regardait interrogativement, elle expliqua :

— Figurez-vous, Maman, que Pierrot se rappelle qu'à sa première visite à Aiguevive... il y a au moins huit ans... ma pauvre Marraine, en l'entendant appeler Francette qu'il surveillait et qui voulait se cacher dans les fossés, a été bouleversée par sa voix qui lui rappelait, croyait-elle, la voix de Georges...

— Elle m'a raconté ça, — dit le duc — C'est d'ailleurs cette espèce d'hallucination qui lui a donné un ressaut d'énergie en lui rappelant son fils d'une façon directe et formelle... C'est à partir de ce jour-là qu'Aiguevive s'est inquiété d'avoir des renseignements sur la mort de ces malheureux enfants... et qu'il a remué ciel et terre pour les ramener en France.

— Combien y a-t-il de temps qu'ils sont morts?... — demanda Pierrot.

— Il doit y avoir dix ou douze ans, ou peut-être davantage... je ne sais plus!... C'est si loin tout ça!... et si lugubre surtout! .. Ces pauvres Aiguevive, quelle fin de vie!...

A la stupéfaction de tous, Francette laissa tomber d'une voix claire :

— C'est l'Bon Dieu qui les a punis!...

— Qu'est-ce que c'est?... Qu'est-ce que tu racontes?... — fit la duchesse ahurie...

— Je dis... — répéta la petite avec autorité — que les Aiguevive... que j'aime de tout mon cœur d'ailleurs... ont été très mal pour leur fils... Ils se sont entêtés parce qu'il épousait une jeune fille qui lui plaisait plus qu'à eux, à ne pas vouloir reconnaître son mariage... c'est pas chic!...

Le duc demanda :

— Qui diable est-ce qui a pu te raconter tout ça?...

— C'est Jeannette... qui aimait beaucoup monsieur Georges... Elle était sa sœur de lait...

Comme le duc avait un geste agacé, la petite reprit :

— Surtout, lui faites rien prendre pour son rhume, à Jeannette!... Si elle m'a dit tout ça, c'est que j'l'ai embêtée pour le savoir, pac'que j'remarquais bien qu'il y avait des secrets à Aiguevive et qu'les pauvres amis avaient vraiment pas l'air rigolos... Alors, un jour, à force d'l'avoir tarabustée, Jeannette a fini par me dire c'qu'elle savait...

— Il y a longtemps qu'elle t'a raconté cette histoire?...

— Oh! oui!... très longtemps!...

— Et tu ne nous en as jamais parlé?...

— Pourquoi est-c'que j'vous en aurais parlé, Grand-Père?...

— Mais parce que, en général, les femmes, et surtout les petites filles, ne gardent pas pour elles ce qu'elles savent...

— Moi j'garde tout!... Ah!... ça m'fait penser qu'y faut pas que j'oublie d'vous faire une commission!... J'ai rencontré tout à l'heure monsieur Lamblin, l'notaire de Saint-Nicolas, et y m'a chargée d'vous dire qu'nos cousins Boigny ont loué Senoncourt...

— Ah! mon Dieu!... — murmura la duchesse — en voilà une tuile!...

— Une vraie!... — affirma la Tante Lise convaincue.

Au nom de Boigny, Pierrot avait fait un mouvement. Francette le regarda étonnée, puis tout à coup, se souvenant :

— Tiens!... C'est vrai... c'est lui dont ta mère te faisait peur quand tu étais petit!...

— Elle ne m'en faisait pas peur, elle en avait bel et bien peur elle-même, ma pauvre maman... à ce point, qu'après la mort de papa, elle est partie pour ne plus le rencontrer dans la forêt... parce que, à ce moment-là, je crois qu'il avait loué quelque chose du côté de Ludre... mais je me souviens mal... j'étais si petit...

— Comment allons-nous faire?... — dit la duchesse ennuyée — il va être tout le temps fourré ici...

— Je ne le pense pas... — répondit madame de Mussy — vous savez bien que nous avons eu, il y a six ou sept ans, un jour où vous ne vouliez pas le recevoir, une explication plutôt désagréable... et qu'il n'est jamais revenu à Arboise... Je me demande même ce qu'il vient faire de nouveau dans ce pays où tout le monde lui est hostile...

— Partout, tout le monde lui est hostile !...

— dit le duc — alors, ici ou là... Senoncourt a pour lui l'avantage de n'être pas loin d'Aiguevive... De là il surveillera l'héritage...

— Oh!... — fit madame de Mussy — croyez-vous qu'il n'y ait pas renoncé?...

— Jamais!... Il sait que personne n'en veut, de ce malheureux héritage!... d'autre part, il sait également qu'on ne peut plus faire, avec sécurité, les fondations religieuses auxquelles les Aiguevive avaient un instant songé... il compte sur leur veulerie de gens désemparés qui ne s'intéressent plus à rien, sur leur mort subite, sur l'imprévu, enfin sur n'importe quel accident qui le mettrait en possession de la fortune dont il est le seul héritier direct et incontesté...

— Je ne me souviens pas d'sa tête, au cousin Boigny!... — dit Francette — comment est-il?...

— Ni bien ni mal... — répondit la Tante Lise.

Francette se tourna vers l'abbé Sylvain :

— Ça va être votre paroissien, monsieur l'Curé... Senoncourt dépend d'Arboise, n'est-ce pas ?...

— Oui, ma petite...

— Ou je me trompe fort — dit le duc — ou il n'encombrera pas beaucoup votre église, monsieur le Curé !...

Mais madame de Mussy protesta :

— Que si !... Si Adrien vient ici, c'est qu'il a une idée de derrière la tête, sûr !... Il est probable que, ne fût-ce que pour nous embêter, il se jettera dans nos jambes le plus souvent qu'il pourra...

— Ça va être une vie charmante !... — gronda le duc.

IX

Seul, en grande tenue, Pierrot suivait le fourgon des Pompes funèbres qui venait de s'arrêter à la porte de l'église dans le petit cimetière d'Aiguevive.

— Vous ne me reconnaissez pas... — dit-il au curé qui accourait tout ému — je suis le lieutenant Thouvenin... autrement dit Pierrot...

— Ah!... fit le brave homme tout interloqué — ah! certes non! je ne vous aurais pas

reconnu!... Et pourtant je parlais de vous hier avec l'abbé Sylvain que j'ai rencontré à l'évêché... Mais comment est-ce vous qui...

— Ah! voilà!... madame de Mussy, qui m'avait demandé de l'accompagner, a été tellement bouleversée de revoir, merveilleusement conservé, paraît-il, son camarade d'enfance, qu'elle n'a pas pu venir jusqu'ici... Elle m'a chargé de...

— Bon... bon!... allez vite prévenir au château!...

— Si vous y alliez, vous, monsieur le Curé?...

— Moi, mon enfant... ma place est ici... il faut que je fasse transporter les cercueils dans l'église...

Sans entrain, Pierrot se dirigea vers le château. Sur un ciel orageux, Aiguevive dressait, plus orgueilleusement que jamais, ses dentelles de pierre. A un coude de

l'avenue qui démasquait brusquement la magnifique demeure, le jeune homme s'arrêta surpris comme il l'avait été jadis.

— Où diable... — pensait-il, ai-je vu une image... ou une aquarelle, ou un quelconque tableau qui représentait ce château-là?...

Lorsque le marquis d'Aiguevive et sa femme entrèrent dans la longue galerie où Pierrot les attendait, il fut frappé de la grandeur de leur allure et de la majesté de leur douleur. Aux pieds de ces deux grands vieillards qui tremblaient silencieusement devant lui, il eut envie de se mettre à genoux. Il se sentait étrangement troublé et hésitant.

Mais comme il avait dit au valet de pied qui le recevait d'annoncer qu'il était envoyé par la comtesse de Mussy, les pauvres parents savaient à quoi s'en tenir sur le but de sa visite.

— Est-ce que... — demanda enfin le marquis devinant l'embarras du jeune officier — il y a eu quelque accroc... quelque accident qui empêche madame de Mussy de venir ?..

— Non, monsieur, aucun accident... — commença Pierrot — mais madame de Mussy a été si fatiguée, et si bouleversée aussi... que...

Aux premiers mots du jeune homme, madame d'Aiguevive avait redressé brusquement la tête.

— Mais... — murmura-t-elle stupéfaite — c'est... c'est...

Elle s'arrêta un instant, le regardant de ses grands yeux clairs, et acheva en souriant presque :

— C'est mon ami Pierrot !...

— Comment !... — fit Pierrot abasourdi — vous me reconnaissez, madame ?...

— Je ne reconnais pas, dans un bel offi-

cier de dragons qui a six pieds, le petit garçon qui jouait avec Francette il y a dix ans... — dit-elle en enveloppant le jeune homme d'un affectueux regard — non certes, mais c'est votre voix que je reconnais... car elle me remue comme elle m'a remuée le premier jour où je vous ai vu...

Et se tournant vers son mari, étonné lui aussi, de cette transformation inattendue du petit Pierrot, elle demanda :

— Est-ce que sa voix ne vous frappe pas, Pierre ?...

— Oui... peut-être... — murmura le grand vieillard indécis — mais je suis sans doute suggestionné par tout ce que vous m'avez répété tant de fois...

— Vous disiez, quand je vous ai interrompu... — reprit la marquise — que ma pauvre filleule est malade ?...

— Un peu souffrante seulement... Nous

avons attendu... je dis nous, parce que madame de Mussy m'avait emmené avec elle... très longtemps pour les formalités qui sont plus compliquées qu'on ne peut l'imaginer... Et puis, le... la constatation de l'identité a pris aussi du temps et...

Il hésitait, effaré au souvenir de tout ce qu'il venait de voir, mais il aperçut l'air anxieux des deux vieillards et il acheva, rapide et affirmatif, pressé d'en finir avec cette mission qui le secouait singulièrement :

— Et madame de Mussy me charge de vous dire qu'il n'y a pas de doute possible... Elle a formellement reconnu, non seulement monsieur d'Aiguevive, mais aussi sa femme qu'elle n'avait pourtant fait qu'entrevoir autrefois, m'a-t-elle dit... Selon les instructions de madame de Mussy, je viens d'accompagner les cercueils à l'église et de

les remettre au curé... et je vais maintenant, si vous le permettez, prendre congé de vous...

Il inclinait sa haute taille devant les deux vieillards. Le marquis vint à lui et lui prit les deux mains :

— Que de remerciements nous vous devons... — commença-t-il d'une voix étranglée. — Puis, brusquement, il s'en fut pour ne pas pleurer devant cet étranger.

Sa femme le suivit d'un regard désolé et dit à Pierrot, qui se sentait affreusement énervé, lui aussi :

— Il n'y aura, au service, que les Arboise et leurs filles et deux ou trois vieux amis... Voulez-vous y assister?... Mon pauvre fils était dragon comme vous... et... et...

Elle attachait sur Pierrot des yeux où se lisait une détresse infinie, et tout à coup, plongeant son visage dans les coussins qui

l'entouraient, elle se mit à sangloter éperdument.

— Madame !... — murmura le jeune homme décontenancé — Madame !... je vous en prie...

Comme elle continuait à gémir sans l'entendre, il s'agenouilla devant elle et murmura, affreusement ému, inconscient de ce qu'il disait :

— Madame, je vous en supplie... ne pleurez pas comme ça ?... Ça m'est horrible !... horrible !... je ferais n'importe quoi pour que vous n'ayez pas de chagrin...

Il pleurait lui aussi, bouleversé de cette douleur profonde, et toujours agenouillé aux pieds de la vieille femme qui ne le savait même pas là.

A la fin, la marquise se redressa, et regardant le jeune homme avec une tendresse infinie, murmura en souriant d'un sourire navré :

— Mon pauvre petit, ma filleule vous a imposé là une terrible corvée...

Tandis que, à moitié désolé, à moitié amusé par la cocasserie de la situation, Pierrot pensait à part lui :

— Le fait est qu'elle me fait faire des devoirs de vacances qui ne sont pas ordinaires, madame de Mussy !...

X

Quand, la veille de son départ, Pierrot alla dîner à Arboise avec l'abbé Sylvain, il s'inquiétait un peu de ce que ferait Francette. Bien sûr, elle allait vouloir lui parler !... Depuis le soir où elle lui avait nettement signifié sa volonté, jamais elle n'avait fait la moindre allusion à ce qui s'était passé entre eux. Très simple, très affectueuse, elle demeurait la gosse remuante, volontaire et rieuse de jadis, qui n'avait d'yeux que

pour son ami Pierrot. Bien qu'elle eût quinze ans, elle ignorait la coquetterie, et semblait absolument inconsciente de sa beauté.

Pierrot, lui, devenait, à vivre ainsi à côté de Francette, tout à fait malheureux. Son affection s'était transformée. Les façons d'être et la liberté de la petite le mettaient continuellement au supplice. Il avait hâte d'être parti. Et puis, le voyage à Nancy avec madame de Mussy, le lugubre service dans la petite église d'Aiguevive, la touchante sympathie que lui témoignaient les vieux Aiguevive, et la marquise surtout, l'avaient impressionné et troublé extraordinairement.

Et ce soir-là, malgré l'affectueux accueil des Arboise, malgré le gazouillis de Francette, qui avait mis sa plus belle robe pour faire honneur à son ami Pierrot, malgré la gaîté et l'humour de la Tante Lise, Pierrot

se répétait continuellement les cinq mots qui lui revenaient à l'esprit malgré lui :

— J'ai passé de sales vacances !...

— Tu vas me donner de tes nouvelles, je pense, quand tu seras à Lyon?... — demanda tout à coup Francette.

— Mais oui... certainement...

— Tu réponds joliment mollement !... Tu sais, faut pas t'forcer si t'embête !...

— Comment peux-tu penser que...

— Comment j'peux penser que?... mais pa'ce que tu fais une tête horrible rien qu'à la pensée de m'écrire!... Oh!... dis pas non !... j'l'ai bien vu !...

Et sans lui laisser le temps de répondre, elle demanda :

— Où vas-tu demeurer?...

— Rue Gambetta... Ça te dit quelque chose?...

— Rien de rien !... Dis donc, tu vas pou-

voir t'en donner, dans le Rhône, hein, des pleines eaux ?...

— Le fait est... — dit Pierrot en riant — que s'il y a des poupées japonaises à repêcher là-bas, ça me connaît !...

— A propos !... — fit tout à coup Francette — tu as un concurrent, ici, tu sais !... Oui... quelqu'un qui nage aussi bien qu'toi...

— Qui donc ?... — demanda l'abbé Sylvain, qui, bon nageur lui-même, tenait Pierrot pour le meilleur nageur qui fût.

— Monsieur de Boigny !... — affirma Francette — nous l'avons vu avant-hier qui se baignait dans les courants, nous deux Tante Lise, en nous promenant à cheval... Pas, Tante Lise, que c'est vrai ?...

— C'est très vrai... Adrien est un merveilleux nageur...

— Ça m'paraît drôle, Tante Lise, que vous l'appeliez Adrien... que n'importe qui

de bien l'appelle Adrien... parce que, il nage épatamment, mais l'a l'air d'une sale crapule, M'sieu d'Boigny !...

— Vraiment !... — fit la duchesse mécontente — tu emploies des mots !...

Et s'adressant à son mari elle ajouta :

— Vous devriez la gronder, mon ami... C'est encore vous qu'elle écoute le mieux...

— Il est vrai... — dit le duc en riant — que crapule est plutôt un mot à éviter... mais quand c'est à propos d'Adrien qu'elle l'emploie, je ne me sens pas le courage de la gronder...

— C'est vrai... — dit Pierrot qui depuis un instant semblait pensif, — il a une vilaine bobine, monsieur de Boigny...

— Tiens !... — fit le duc étonné — tu le connais, toi?...

— On me l'a montré... — répondit Pierrot en rougissant...

Il ne voulait pas dire : « Je l'ai reconnu. »

La vérité était pourtant qu'il avait rencontré Boigny deux jours auparavant dans la forêt de Haye et que, à l'instant même, il avait reconnu ce visage oublié !... Oui... Cette tête bestiale aux traits pourtant fins, ces yeux troubles et clignotants, cette silhouette râblée et vulgaire, il les avait entrevus jadis, aux alentours de la petite maison de Maron... Qu'était-ce donc que cet individu venait faire alors dans la vie de ses parents?... Car des tas de détails oubliés avaient surgi tout à coup. Il revoyait le père Thouvenin, un beau gas lorrain agile et solide, menaçant du poing le monsieur qui s'enfuyait et lui criant : « J'aurai ta peau, sale mouchard !... » Sale mouchard ?... Pourquoi?... Qu'est-ce que ses parents avaient donc fait pour que l'on pût les moucharder... ?... Pourquoi sa mère, surtout, pâlis-

sait-elle au seul nom de monsieur de Boigny? C'était elle qui, peut-être, avait quelque chose à se reprocher... Car Pierrot, troublé, anxieux depuis cette rencontre, se rappelait que, au moment où ils étaient venus habiter Pont-Saint-Vincent, peu après leur installation, le maire était entré chez eux un jour... Et il avait questionné sa mère. Il avait demandé : « Est-ce que vous avez été nourrice?... » Et elle avait répondu : « Non, jamais! » Pourquoi donc avait-elle répondu ça?...

Pierrot savait bien qu'elle avait été nourrice. Elle le lui avait dit plus de cent fois.

— Annette t'a-t-elle prévenu qu'il est venu te demander tout à l'heure?... — questionna tout à coup l'abbé Sylvain.

— Qui ça?...

— Ben, monsieur de Boigny...

— Me demander, moi?... — balbutia le jeune homme troublé — Pourquoi?...

— Pour te recommander un homme appelé Gilpin... il a donné son nom... qui est dans ton peloton, paraît-il, et qui a été à son service et voudrait être ordonnance... Un excellent valet de chambre...

— Ah!...

— Il a dit qu'il t'écrirait...

— Sois gentil pour l'homme tout de même, vieux Pierrot?... — demanda Francette en riant.

Le dîner et la soirée se traînèrent. L'abbé Sylvain était tout triste à la pensée de perdre son enfant adoptif le lendemain et pour de longs mois peut-être. Francette, au fond, s'inquiétait fort de toutes les difficultés qu'elle trouverait entre elle et le bonheur, et Pierrot se sentait nerveux et mécontent de lui-même.

Le soir, en le quittant, Francette lui dit très simplement, devant tous :

— Tu n'oublieras pas ce que je t'ai dit, vieux Pierrot?... C'est immuable, tu sais!...

— Qu'est-ce qu'elle t'a dit?... — demanda la Tante Lise vaguement inquiète.

Pierrot répondit en rougissant :

— Des bêtises, probablement...

Six mois se passèrent. Pierrot, de loin en loin, écrivait à Francette des lettres gentilles et banales qui ne lui faisaient aucun plaisir.

— Il veut me décourager... — dit-elle un jour à madame de Mussy; — mais il n'y arrivera pas... y a pas mèche...

Et comme la Tante Lise essayait de faire de la morale à sa nièce, et de lui démontrer qu'elle s'entêtait à une chimère et que Pier-

rot était dans le vrai, la petite lui dit nettement :

— Tout ce que vous me direz, Tante Lise... vous ou d'autres... et puis rien, c'est kif-kif, voyez-vous... Je serai la femme de Pierrot ou de personne...

— Mais songe au chagrin de ton grand-père et de ta grand'mère qui t'ont élevée, qui t'adorent...

— Je n'épouserai pas Pierrot malgré eux, bien sûr!... Je n'irai pas non plus me jeter dans la Moselle!... Je resterai comme je suis et je n'en mourrai pas... et voilà!... Seulement, ça m'embête quand je me rends compte que Grand'mère échafaude sur ma tête des projets magnifiques...

— Pauv! maman!... — fit la Tante Lise apitoyée — quels projets?... Qu'est-ce donc qu'elle t'a dit?...

— Elle m'a expliqué que, à dix-huit ans...

ou plutôt à dix-sept ans trois quarts, enfin l'hiver qui précédera mes dix-huit ans, on me conduira un peu dans le monde... Elle m'a dit que j'avais un million de dot qui me venait de papa et de maman... que je pourrais choisir librement un mari sans me préoccuper de la question d'argent...

— Et qu'est-ce que tu as dit?...

— Rien!... mais j'ai pensé : « j' te crois »!... que je m'en préoccuperai pas, de la question d'argent!... pas plus que des autres d'ailleurs...

Et machinalement elle se mit à fredonner l'air de : *J'ignore son nom, sa naissance...* de « Si j'étais Roi ». Ce jour-là, comme toujours, madame de Mussy haussa les épaules et changea de conversation.

Un matin, l'abbé Sylvain arriva, tout essoufflé, une dépêche à la main. Madame de Mussy était dans le salon avec Francette.

— Qu'est-ce qu'il y a?... — cria la petite effarée... — Je suis sûre qu'il est arrivé quelque chose à Pierrot...

— Mais non... c'est à dire je ne sais pas... Je venais précisément voir ce que disent les journaux de Paris, car je ne comprends rien à cette dépêche...

— Voyons!.. — fit la petite d'Arboise en arrachant à l'abbé ébahi la dépêche qui disait: « Ai aucun mal sérieux, mais tenais à vous avertir pour le cas où vous verriez la chose dans les journaux. Amitiés. »

— Aucun mal sérieux!... qu'est-ce que c'est?... — s'écria Francette frémissante en bouleversant les journaux qui venaient d'arriver — Qu'est-ce qu'il a, mon Dieu!... qu'est-ce qu'il peut avoir?...

Elle s'arrêta tout à coup dans ses recherches, stupéfaite de voir le marquis d'Ai-

guevive qui entrait le *Gaulois* à la main. D'un bond, elle fut près de lui.

— Qu'est-ce qu'il y a?... vous savez ce qu'il y a?...

L'arrivée du vieux voisin à cette heure matinale et le journal qu'il apportait, indiquaient à madame de Mussy qu'il venait, lui aussi, pour parler de Pierrot. Elle demanda, inquiète à son tour :

— Vous avez des nouvelles?... Qu'est-ce qu'il y a?...

— Je ne sais que ce que dit le journal et je venais précisément... ou plutôt c'est ma femme qui m'envoie... Depuis qu'elle a lu cette information, elle est dans un état violent...

Et, dépliant le *Gaulois*, il indiqua un fait divers qui, sous ce titre : « *Encore l'alcoolisme* » racontait que l'ordonnance du lieutenant de dragons Thouvenin avait, à Lyon,

tiré deux coups de revolver sur l'officier qui avait été atteint à l'épaule gauche et au côté.

Toute pâle, les lèvres tremblantes, Francette écoutait, cramponnée à une table qu'elle pétrissait de ses jolies mains.

— Vous allez partir !... partir tout de suite, monsieur le Curé !... — ordonna-t-elle d'une voix blanche, tandis que le marquis d'Aiguevive la regardait étonné, en disant :

— La voilà comme ma femme !... absolument comme elle !...

Et, se tournant vers la Tante Lise, troublée elle aussi, il expliqua :

— Depuis que vous avez envoyé ce garçon ramener les corps de nos enfants, ma petite Lise, ma pauvre femme en parle sans cesse... Elle s'est prise pour lui d'une singulière affection... qu'il justifie pleinement, d'ailleurs, car je reconnais qu'il est

très charmant... Toujours est-il que cette affection, un peu maladive en somme, la pousse à s'exagérer tout ce qui concerne ce jeune homme... et qu'elle m'a fait partir immédiatement pour aller aux nouvelles... Je vous demande pardon d'être venu vous déranger à cette heure-ci... Elle va être rassurée quand elle saura que l'ami Pierrot a envoyé cette dépêche... et puis, monsieur le Curé, si vous partez...

— Certes, je pars!... — affirma l'abbé Sylvain.

— Voudrez-vous me faire savoir quand vous serez de retour?... Je viendrai prendre des nouvelles...

— J'irai vous en donner !... — dit Francette qui sauta au cou du vieillard un peu surpris.

Sans aucune gène, la petite expliqua son mouvement en disant :

— Je vous aimais déjà beaucoup tous les deux, mais je vous aime encore plus puisque vous aimez mon ami Pierrot...

En voyant sa maîtresse embrasser le marquis, le chien de Francette était allé frotter contre lui son grand corps blanc couvert d'un poil rude et hérissé.

— Tiens !... — fit le vieillard étonné — on dirait que *La Terreur blanche* a rajeuni...

Francette se mit à rire :

— Voyons... c'est plus mon premier Terreur blanche... Il y a longtemps qu'il est mort... c'est son fils...

— Ah !... ce qu'il lui ressemble !...

— Oui... mais il est bien plus fort encore... et bien plus méchant !... Méchant quand il faut, s'entend !... Il a concouru avec les chiens de police... il a eu la première médaille d'or... Regardez-la... elle est à son cou... C'est Grand-père qui l'a fait dresser...

— Oui... — expliqua madame de Mussy — comme Francette a la fâcheuse manie de s'échapper sans cesse pour courir toute seule chez vous ou chez d'autres voisins par la forêt, Papa n'était jamais tranquille... Avec ce chien féroce, il l'est ou à peu près...

— Mais elle ne l'amène jamais à Aiguevive... — dit le marquis.

— Toujours!... — affirma Francette — mais il m'attend en bas de l'avenue... J'ai peur qu'il n'abîme les parterres du beau jardin français d'Aiguevive... Il n'a pas son pareil comme chien de police, mais comme chien mondain il laisse énormément à désirer... Allons, ma jolie Terreur blanche!... montrez vos belles dents au monsieur...

Elle avait saisi la grosse tête du chien et, ouvrant à deux mains la formidable mâchoire, elle montrait au marquis les dents blanches et énormes d'un éclat merveilleux.

— C'est vraiment effrayant!... — fit monsieur d'Aiguevive — effrayant et magnifique... Mais je me sauve, moi, ma pauvre femme compte, j'en suis sûr, les minutes en m'attendant...

Trois jours plus tard, après un éreintant voyage, l'abbé Sylvain arrivait à Arboise. En apprenant que Francette était venue déjà cinq ou six fois au presbytère, le prêtre se rendit immédiatement au château. Dès son arrivée à Lyon, il avait tout de suite envoyé des nouvelles rassurantes. Néanmoins, Francette, pâle, le visage tiré et comme vieilli par l'angoisse, l'attendait en tremblant.

Le duc et la duchesse, et madame de Mussy accoururent aussi à l'annonce de la visite de l'abbé.

— Eh bien?... — demanda le duc — comment est arrivé cet accident?...

— De la façon la plus étrange... A propos de rien, sans rime ni raison, ce Gilpin a tiré sur lui dans sa chambre, pendant qu'il lisait...

— Gilpin!... — s'écria Francette qui se dressa d'un jet — mais c'est l'homme que monsieur de Boigny était allé recommander à Pierrot chez vous, monsieur le Curé...

— Tout juste!... Vous avez de la mémoire, ma petite Francette...

— Oh!... — murmurait la jeune fille, — les dents serrées, oh! mon Dieu!...

Elle était si pâle, son pauvre visage défait exprimait une si grande souffrance, que la Tante Lise s'élança vers elle, croyant qu'elle allait s'évanouir.

— Allons, voyons, assieds-toi!... — dit-elle affectueusement — tu es là à trembler comme une grande feuille... et, maintenant que le danger est passé, c'est vraiment idiot, mon petit!...

— Il est passé pour cette fois-ci, Tante Lise !... mais il reviendra !... Vous le savez bien, qu'il reviendra... — murmura la jeune fille.

Et, se jetant au cou de sa tante, elle se mit à sangloter de tout son cœur, tandis que le duc et la duchesse se regardaient terrifiés.

Jamais ils n'avaient vu pleurer leur petite-fille. Souvent, autrefois, madame d'Arboise s'était étonnée de ce qu'elle prenait pour de l'indifférence avant d'avoir pu apprécier l'exquise sensibilité de l'enfant. Mais toujours son mari l'avait rassurée.

— Vous vous plaignez vraiment que la mariée est trop belle... — disait-il en riant — les femmes qui pleurent pour un oui ou pour un non sont odieuses entre toutes... c'est de la nervosité, de la faiblesse, c'est tout ce que vous voudrez, excepté de la sensibilité... Et vous regrettez que Francette

n'ait pas cet affreux et vulgaire défaut des larmes faciles... Le jour où elle aura un grand chagrin, une violente secousse, elle pleurera peut-être, mais ce jour est loin, j'espère...

Et voilà que ce jour était venu, révélant aux deux vieillards effarés ce qu'ils se reprochaient à présent de n'avoir pas aperçu et conjuré lorsqu'il en était temps encore.

Et, à l'instant où ils se demandaient, hésitants et voulant espérer malgré tout, si ce qu'ils prenaient pour de l'amour n'était pas tout bonnement une très grande affection, Francette, inconsciente, indifférente à la présence de ses grands-parents, balbutia, en roulant sa tête sur l'épaule de madame de Mussy :

— Voyez-vous, Tante Lise, je mourrai si on me tue mon Pierrot !...

XI

— Veux-tu venir à Nancy avec moi, ma chérie?...

— Je veux bien, Grand-père... Vous allez essayer les nouveaux chevaux?...

— Oui... et aussi faire quelques courses pour la maison... Ta Grand'mère est trop fatiguée pour faire ses habituelles commissions du samedi...

— Pauv' Grand'mère!... — dit Francette.

Elle savait bien pourquoi la duchesse

était, non pas seulement fatiguée, mais malade.

Depuis la scène de l'autre jour, nulle explication n'avait eu lieu. Avec cette veulerie particulière aux vieillards, les Arboise l'avaient évitée et Francette n'avait nullement le désir de la provoquer.

La jeune fille, redevenue apparemment gaie, semblait avoir oublié les transes par lesquelles elle avait passé. Pierrot, guéri des blessures en séton que lui avaient faites les deux balles, écrivait des lettres pleines de bonne humeur et d'entrain. La vie normale reprenait son cours.

Après avoir fait quelques tours dans les rues pour voir si les chevaux « tenaient bien le pavé » et n'avaient peur ni des tramways, ni des plaques d'égout, ni de rien de ce qui peut les effrayer, le duc avait conduit le break à l'hôtel et donné l'ordre de dételer.

— Maintenant, nous allons faire les commissions de ta grand'mère!... — dit-il gaiement à Francette qui trottait à côté de lui.

— Allons!... — dit la petite.

Ils commencèrent par le confiseur de la rue Héré; ils venaient de sortir de la boutique et s'apprêtaient à traverser la place Stanislas, lorsqu'un monsieur, assis à la terrasse du café qui est l'angle de la place et de la rue Héré, se leva, et les talons rapprochés, le bras largement développé, salua avec une affectation exagérée de respect.

Le duc, sans regarder, avait rendu le salut. Il était ainsi salué presque à chaque pas, puisqu'il connaissait presque tous les gens qu'il rencontrait. Mais le visage de Francette s'empourpra, et, quittant brusquement son grand-père, elle revint en arrière par un brusque crochet.

— Monsieur de Boigny, je crois?... — fit-

elle en toisant avec insolence le monsieur qui n'avait pas eu le temps de se rasseoir.

— Oui, mademoiselle... — murmura Boigny vaguement inquiet.

— Françoise !... — cria le duc effaré — Françoise, viens ici !...

Mais la jeune fille ne l'entendait même pas. Debout en face du baron qu'elle dépassait presque, très pâle, le visage durci, tremblante de colère, elle disait :

— Vous avez voulu faire assassiner le lieutenant Thouvenin, monsieur... C'est raté pour cette fois, à ce qu'il paraît... mais vous avez peut-être l'intention de recommencer puisque, pour une raison que j'ignore, vous le poursuivez depuis toujours...

— Mademoiselle... — balbutia Boigny décontenancé — je ne sais pas en vérité ce que vous voulez dire...

— Ceci... C'est que si jamais, vous m'en-

tendez bien, jamais, mon ami Pierrot, par votre fait, court un nouveau danger ou se voit seulement menacé d'en courir un, alors, moi, je vous fais votre affaire..... et je vous jure bien que je ne vous raterai pas...

Le visage enfantin de Francette s'était transformé. Le duc d'Arboise, affolé, ne reconnaissait plus sa petite-fille.

— Tu es folle, ma pauvre petite, absolument folle !... — dit-il à Francette qui le rejoignait, tandis que M. de Boigny se rasseyait au milieu des ricanements hostiles.

— Je vous demande pardon, Grand-père... — dit la jeune fille dont la voix tremblait encore un peu — mais ce que j'ai dit est vrai... et je n'ai pas pu m'empêcher de le dire...

— Mais nous ne savons même pas si c'est Boigny qui fait agir ce soldat?...

— Allons donc !... Vous savez bien que

c'est lui... et vous n'avez pas attendu cet assassinat raté pour savoir à quoi vous en tenir sur le compte de ce monsieur...

— Mais tu ne sais pas ce que tu dis!...

— Pourquoi donc avez-vous refusé pour moi Aiguevive et la fortune que nos amis voulaient me donner?... parce que vous craigniez pour ma vie... Oh! ne dites pas non, Grand-père!... On parle devant les tout petits, on croit qu'ils ne comprennent pas... et en effet, ils ne comprennent pas tout de suite, mais plus tard ils se souviennent de ce qu'ils ont entendu... Pardonnez, dites, Grand-père?... et soyez bien paisible... Je n'épouserai jamais Pierrot malgré vous... Je comprends parfaitement qu'un tel mariage doit vous sembler impossible... et je respecterai votre volonté...

— Laisse-moi tranquille!... — dit le duc exaspéré.

La duchesse fut consternée en apprenant que sa petite-fille avait menacé publiquement M. de Boigny.

— Mais c'est épouvantable, épouvantable !... — répétait à madame de Mussy la pauvre femme désolée — une jeune fille comme Francette !... se donner ainsi en spectacle, se commettre avec cet individu...

— Bah ! il ne faut pas non plus pousser les choses au noir... Qui sait si elles ne vont pas s'arranger pour le mieux, les choses ?...

— S'arranger ?... il faudra bien qu'elle épouse Pierrot puisqu'elle l'aime !... Et moi aussi, je l'aime bien, ce petit... et aussi ton Papa !... Mais sapristi !... Francette s'appelant madame Thouvenin !... Francette avec son grand air... Vrai, je ne vois pas ça !... et tu as beau dire, ma pauvre fille, je suis bien sûre que tu ne le vois pas non plus...

— Non, Maman... mais je vois peut-être autre chose...

Après le déjeuner, Francette s'étonna en croisant madame de Mussy qui descendait l'escalier en amazone.

— Comment, Tante Lise, vous montez à cheval et vous ne m'emmenez pas?...

— Non, mon petit!...

— Vous êtes donc fâchée, vous aussi?...

— Pas du tout!... Je trouve que tu t'es conduite comme une jeune serine, mais je ne suis pas fâchée pour ça...

— Alors?...

— Alors je vais faire une course pour laquelle tu me gênerais beaucoup...

— Eh bien, voilà!... — dit madame de Mussy qui était montée chez ses parents en rentrant de sa promenade — c'est arrangé!...

— Qu'est-ce qui est arrangé?... — de-

manda le duc bourru — tu as toujours un diable d'air satisfait qui est exaspérant...

— C'est que je suis très satisfaite en effet de la façon dont j'ai employé mon après-midi...

— Tant mieux pour toi!...

— Ne me bousculez donc pas, Papa!... Vous allez voir que, pour une fois, vous ne me trouverez pas si bête...

— Qu'est-ce qu'il y a, voyons?...

— Il y a que les Aiguevive adoptent Pierrot... Le nom, la fortune, ils ont trouvé du coup l'emploi de tout et ils jubilent... C'est la première fois, depuis la mort de Georges, que je les ai vus un peu calmes et détendus...

— Est-ce possible!... — murmura le duc ravi — Il est certain que je n'aurais pas osé rêver un pareil dénouement à cette ridicule aventure...

— Il n'y a qu'un point noir à cette combinaison, c'est ce misérable Boigny !... — dit la duchesse — car si on ne s'explique pas pourquoi, jusqu'ici, il en a voulu à ce malheureux Pierrot, on comprend de reste qu'il lui en veuille maintenant...

— Ah ! dame !... il faudra qu'il ouvre l'œil !... d'autant plus que son régiment est envoyé à Nancy... Le curé vient de recevoir une lettre de lui... il nage dans la joie, le Curé !... Son Pierrot millionnaire et marquis !... Il n'avait jamais rêvé ça pour lui, le pauv' bonhomme !...

— Et Francette, qu'est-ce qu'elle dit?...

— Francette ne sait rien... Il faut laisser à ma pauvre Marraine le plaisir de lui raconter tout ça... D'ailleurs, elle était résignée à ne pas se marier si telle était votre volonté... Oh !... c'est une bonne petite fille, allez !... et qui a de l'estomac !...

L'histoire de l'adoption s'était répandue comme un trait de poudre à Nancy et dans les environs.

Les pauvres châtelains d'Aiguevive se reprenaient à vivre, sans toutefois sortir de la profonde retraite où ils s'étaient volontairement ensevelis.

L'hiver venait, neigeux et glacial.

Comme l'annonce du mariage de Francette n'était pas encore officielle, elle avait continué à aller dans le monde un peu.

Un soir madame de Mussy l'avait conduite au bal dans un château voisin, et elle la regardait valser en s'endormant à demi sur sa chaise, quand son attention fut attirée par la conversation de quelques hommes groupés derrière elle et qu'elle connaissait presque tous.

— Comment?... — disait le colonel de Granpré — les Aiguevive adoptent le petit

Thouvenin, un gentil officier d'ailleurs... Mais alors l'enfant de ce pauvre Georges est donc mort aussi?...

— Un enfant!... Georges d'Aiguevive!... Mais jamais, mon Colonel!... Vous devez vous tromper... — dit M. de Montmédy stupéfait.

— Ah! quant à ça non!... je ne me trompe pas!... C'est moi qui l'ai déclaré à la mairie... C'était un garçon...

— Où ça, à la mairie?...

— A Lunéville où il est né... vers dix-huit cent quatre-vingt-six, ou sept... je ne sais plus trop... J'étais le camarade le plus intime de Georges... nous étions lieutenants tous les deux en ce temps béni...

— Mais personne ne l'a connue, cette naissance?... — dit madame de Mussy se mêlant malgré elle à la conversation.

— Il n'en est pas moins vrai qu'elle a eu

lieu, madame, affirma le colonel, cela, je vous le garantis!...

— Mais les Aiguevive eux-mêmes ne l'ont jamais soupçonnée... — reprit de nouveau la Tante Lise.

— Dame!... leur fils n'était pas avec eux dans des termes à la leur annoncer!... Dans tous les cas, il me semble que si la mort de ce petit n'a pas été constatée, les Aiguevive n'ont pas légalement le droit d'adopter un étranger...

— Évidemment non!... — murmura madame de Mussy qui se sentait la tête vide et les jambes en coton — mais qu'est-ce qu'ils en ont fait, de cet enfant, les Georges?... l'ont-ils emmené aux Indes avec eux?...

— Je l'ignore absolument, madame... Du jour où Aiguevive a quitté le régiment, je n'ai plus jamais entendu parler de lui!...

— Mais... — demanda encore madame de

Mussy, comment le retrouver s'il vit?... Quelles démarches faire?... Sans indices... sans rien...

Plus encore qu'à Francette et à Pierrot, elle songeait à ses pauvres amis qui avaient cru refaire leur vie et qui allaient être malheureux et ballottés de nouveau.

— Le mieux... — dit le colonel — serait de chercher aux environs de Lunéville, ou de mettre une note dans les journaux... mais, au fond, ça doit être inutile... depuis vingt-sept ans, il a dû mourir, cet enfant!... Sans quoi on eût entendu parler de lui... Les Aiguevive ne l'eussent pas fait assassiner, n'est-ce pas?... Alors, pourquoi se serait-il caché?...

Remarquant l'agitation de madame de Mussy, le colonel de Granpré reprit :

— Je suis vraiment désolé, madame, d'avoir levé ce lièvre... je vous ai inquiétée, et pour rien probablement...

Ma pauvre Marraine !... — pensait la Tante Lise — quelle joie elle aurait eue de ce petit-fils !...

— Tenez !... — dit tout à coup le colonel — il y a quelqu'un qui, s'il vit encore, pourrait donner sur tout ça des renseignements précis... C'est l'ancien médecin du régiment, le major Faubert... Je sais qu'il avait pris sa retraite à Niort, son pays... C'est lui qui avait assisté la petite madame d'Aiguevive au moment de la naissance de l'enfant... Et aussi, comme les Aiguevive manquaient d'argent, puisqu'ils avaient pour tout potage la solde de Georges, qu'ils avaient été obligés de mettre le petit bonhomme en nourrice, et que Georges prétendait que les nourrices changeaient les enfants et rendaient n'importe quoi quand les vrais étaient morts, Faubert avait exécuté sur le petit un tatouage quelconque.. afin d'être sûr qu'on ne le chan-

gerait pas... Ce détail me revient avec une extraordinaire netteté.. Nous demandions toujours aux Aiguevive des nouvelles de leur petit tatoué...

— Quel tatouage avait-on fait à l'enfant?... — demanda madame de Mussy.

— Je ne sais plus... Si je l'ai jamais su, je l'ai oublié totalement... Mais on pourrait écrire au docteur Faubert... et, pour les dates de la naissance et du baptême, consulter les registres de la mairie de Lunéville et de la paroisse Saint-Jacques... Je suis pour cela à votre disposition, puisque me revoilà en garnison à Lunéville... pour la quatrième fois de ma vie!... J'y retrouverai facilement mon filleul!... car, c'est abominable à avouer, mais il était mon filleul, ce malheureux gosse duquel je ne me suis jamais soucié...

— Vous rappelez-vous comment il s'appe-

lait, votre filleul?... — demanda madame de Mussy.

— Oh! quant à ça, parfaitement!... Il s'appelait Pierre, à cause de son grand-père, Antoine à cause de moi, et Marie-Yves, parce que c'étaient les noms que portaient tous les Landevenec...

— Ah!... — balbutia la Tante Lise qui sentait peu à peu revenir ses idées et ses jambes.

XII

Le lendemain, madame de Mussy quittait Arboise et n'y rentrait qu'au bout de quelques jours.

Peu après son retour, on lisait dans tous les journaux de Paris et de province cette petite note placée bien en vue en première page, et imprimée en caractères très noirs :

« Le docteur Faubert, ancien médecin-major aux dragons, prie la personne qui

porte un petit trèfle à quatre feuilles tatoué sous la plante du pied gauche de vouloir bien se faire connaître à lui. Il s'agit d'un héritage. Le docteur Faubert prévient qu'il serait inutile de se faire tatouer un trèfle et de se présenter. Le petit trèfle recherché est accompagné d'un signe qu'il est superflu de désigner et qui est destiné à le faire reconnaître entre tous.

Médecin-major en retraite, FAUBERT.
Rue des Piques,
à Niort,
(Deux-Sèvres). »

Le marquis et la marquise vivaient depuis huit jours dans des transes perpétuelles. Après s'être tant réjouis d'adopter ce Pierrot que la marquise aimait déjà et d'avoir pour petite fille Francette, ils retombaient dans une incertitude pire que la douleur de jadis.

Quel serait cet enfant si on le retrouvait?... qu'avait-il pu devenir ?... Un dévoyé probablement, ou même un drôle?... ou quoi?...

Le matin où la note parut dans les journaux, Francette tournaillait après le déjeuner dans le salon. Elle trouvait que, depuis quelques jours, « tout le monde avait un drôle d'air... » Elle sentait un malaise dont elle ne s'expliquait pas la cause, puisque la Tante Lise ne lui avait rien raconté. Le voyage mystérieux de sa tante l'inquiétait aussi. Elle redoutait quelque chose d'obscur et d'indéfini. Elle, habituellement si brave, elle avait peur...

Enfin, elle fut s'asseoir près de la fenêtre et prit le premier journal qui lui tomba sous la main. C'était *Le Temps*, qui avait paru la veille au soir à Paris et venait d'arriver par le courrier du matin. Machinalement elle le parcourait, en pensant à autre

chose, lorsque tout à coup elle se leva en poussant un cri.

— Ne crie donc pas comme ça !... tu m'as fait peur... — dit la duchesse qui, surprise, avait laissé tomber son tricot.

Mais Francette ne semblait rien entendre. Le doigt posé sur l'article qui se détachait très nettement au milieu de la page, elle criait :

— C'est Pierrot, le trèfle !... c'est Pierrot !... et le petit signe dont parle l'annonce c'est deux petits bâtons croisés... comme les bâtons des maréchaux !... Il va faire un héritage, mon ami Pierrot !... Quelle veine !...

— Comment diable sais-tu que Pierrot a un trèfle sous la plante du pied alors que le curé et Annette ne le savent ni l'un ni l'autre ?... — demanda la Tante Lise étonnée.

— Parce que je le voyais, quand il m'ap-

prenait à faire la planche... et qu'il plaçait ses pieds comme il fallait pour me montrer... Une fois je lui ai dit :

— Tu as un petit trèfle !... Il m'a répondu, « oui »... j'sais pas pourquoi on s'est amusé à me faire ça... C'est vraiment idiot !...

— Si Pierrot a le petit trèfle que l'on cherche... — dit le duc... — il va lui arriver mieux qu'un héritage...

— Il va m'épouser, mais ça, on le sait bien...

— Si Pierrot a le trèfle, il est le petit-fils de nos amis d'Aiguevive... Comprends-tu?...

Francette, les yeux brillants, le corps frémissant, eut un grand mouvement de joie. Puis elle se calma, et dit simplement :

— Eh ! allons donc !...

A quatre heures, sous la neige qui tombait à gros flocons, l'abbé Sylvain parut.

Il avait reçu une dépêche de Pierrot qui arrivait le soir.

— Je ne sais pas si sa venue a un rapport quelconque avec la note des journaux, commença-t-il, mais je suis tenté de le croire, car autrement elle ne s'expliquerait guère...

— Mais, monsieur le Curé, c'est lui !... affirma la tante Lise en riant — Francette connaît le petit trèfle !...

— Pas possible !... — murmura le prêtre abasourdi.

— Puisque Pierrot vient... — dit madame de Mussy — je supprime ma course à Aiguevive... les pauvres gens auront quelques heures de torture de plus, mais leur bonheur sera bien plus grand d'apprendre la nouvelle par Pierrot lui-même... N'est-ce pas, Francette ?...

— Il ne peut être à Arboise qu'à sept heures... — dit le duc — alors, monsieur le

Curé, puisqu'il faut bien qu'il dîne, et vous aussi, venez dîner avec nous... Ensuite il ira là-bas... c'est si près...

Pierrot était moins surpris qu'on n'eût pu le penser de l'étonnante nouvelle. Trop de souvenirs confus demeuraient dans sa tête d'enfant. En y réfléchissant, il se rappelait que sa vie n'avait jamais été normale. Et l'aquarelle représentant Aiguevive dont il se souvenait !... et Balbine, sa nourrice, qui lui apprenait à se limer les ongles et à manger élégamment !... et des uniformes, et des chiens... et toutes les visions anciennes qu'il prenait pour des rêves !... Et cette adoration que lui avait inspirée la vieille marquise le jour où elle avait pleuré en entendant sa voix. Mais là où s'affirma surtout le changement de peau de Pierrot, ce fut quand, tout joyeux, il saisit Francette et l'embrassa follement, en l'enlevant de terre comme un joujou.

— Mâtiche !... — fit drôlement la petite quand il la reposa sur le parquet — tu embrasses joliment bien depuis que tu es comte !...

Comme le jeune homme avait fait observer que, par cette neige qui collerait aux pneus de l'auto, il valait beaucoup mieux aller à pied par le raccourci de la forêt, la petite d'Arboise déclara qu'elle allait l'accompagner.

Mais Pierrot la supplia de n'en rien faire. Elle serait trempée, ça l'inquiétait affreusement. Et la Tante Lise fut d'avis qu'il était aussi plus discret de ne pas assister à la reconnaissance du petit-fils et des grands-parents. Francette céda, mais elle accompagna son cher Pierrot jusqu'au bas de l'avenue. La Terreur Blanche marchait derrière eux soufflant dans la neige. Le chien semblait d'un gris sale au milieu de ce blanc étincelant.

— A tout à l'heure!... — dit Pierrot qui dévala au pas de gymnastique par le petit sentier.

Francette allait tourner dans l'avenue, lorsque, tout à coup, la Terreur Blanche s'arrêta en grondant, reniflant l'air dans la nuit. Instinctivement, la petite d'Arboise saisit le chien par son collier. Il était temps. Furieux, il voulait s'élancer sur une forme noire qui avait traversé la route, se découpant nettement sur la neige, et qui, maintenant, s'engageait dans le sentier qu'avait pris Pierrot.

— Monsieur de Boigny!... — pensa Francette qui avait reconnu la silhouette râblée du voisin. Et terrifiée, elle conclut :

— Il va me tuer mon ami Pierrot... Ah! mais non!... pas de ça!...

Elle attacha le porte-mousqueton de son fouet au collier du chien, et se lança à la pour-

suite du baron. Très vite, elle le rejoignit. « Francette marche comme un facteur !... » avait coutume de dire madame de Mussy. Elle entendit l'homme souffler à quelques pas devant elle. Puis, il repartit, après s'être arrêtée un instant. Ils étaient à quatre cents mètres du château, en plein bois. Francette suivait sur la neige les pas de M. de Boigny qui se fondaient parfois dans ceux de Pierrot. Elle les reconnaissait seulement parce que le baron marchait les pieds horriblement en dehors. Mais elle se disait, rassurée, qu'au train dont il allait, Pierrot devait être maintenant à Aiguevive. Comme elle suivait d'assez loin M. de Boigny, et qu'elle arrivait à l'endroit où il lui avait semblé qu'il s'arrêtait tout à l'heure, elle vit qu'une des empreintes cessait complètement. Et, à l'instant même où elle faisait cette remarque, fauchée à la hauteur

des genoux, elle s'abattit brusquement dans la neige.

Surprise, un peu assommée aussi, elle étendit les mains et rencontra d'abord un fil de fer tendu en travers du sentier, ensuite la langue de la Terreur Blanche qui la léchait doucement.

— Ah !... la rosse !... — pensa-t-elle en se relevant endolorie — il avait mis ça pour que Pierrot trébuche au retour et il lui serait tombé dessus ensuite !... Oh ! mon Dieu !...

A ce moment, le chien imprima au fouet une si violente secousse, que la petite faillit tomber de nouveau. Elle s'arrêta, terrifiée.

— Il est là !... dans le taillis !... Je lâcherais bien la Terreur Blanche, mais il va me le tuer...

Le formidable chien, arc-bouté sur ses pattes de derrière, le poil hérissé, la gueule

grondante. tirait violemment, voulant s'élancer. Francette se rappela le magnifique dépeçage du mannequin qui lui avait valu sa médaille d'or.

— Bah!... — pensa-t-elle — c'est le cas ou jamais!... Allons-y !...

Et, détachant le chien, elle cria de toutes ses forces :

— Hardi !... Ksss-Kss !... Amène !...

Un terrible cri lui répondit, suivi de craquements et de plaintes.

— Pour Dieu !... rappelez votre chien !... Rappelez...

Et elle n'entendit plus rien.

— Ksss... Ksss !... Hardi !... — fit-elle encore.

Nettement, elle percevait, très près d'elle, le souffle du chien qui s'acharnait, et ces mêmes craquements qui la terrifiaient, quelque effort qu'elle fît pour se raidir.

Les jambes molles, le cœur battant, elle alla décrocher le fil de fer d'un côté du sentier, et le laissant fixé de l'autre, le coucha dans le taillis. Puis, sifflant le chien, elle s'en fut en courant à Arboise et monta dans sa chambre pour enlever ses vêtements ruisselants.

— D'où viens-tu donc?... — demanda le duc, quand elle rentra dans le salon — nous avions peur que tu n'aies, malgré tout, suivi Pierrot là-bas...

— Non — dit la petite... — mais je l'ai accompagné jusqu'au bas de l'avenue et il m'a fallu me changer entièrement!... Quel temps!...

La Terreur Blanche, allongé devant la haute cheminée, séchait son corps trempé de neige. Le duc le regarda.

— Tiens!... — fit-il — pendant que vous roucouliez tous les deux, ton chien n'a pas

perdu son temps... Il a encore saigné quelques lapins !... son museau est tout barbouillé de rouge...

— Quelle horreur !... — murmura Francette.

XIII

Dans la bibliothèque d'Aiguevive, le marquis et la marquise, assis auprès du feu, cherchent à occuper leur anxieuse attente. Sur la table, des revues, les journaux, les publications du jour sont jetés pêle-mêle, à peine coupés, et ils s'efforcent vainement de s'intéresser à l'un d'eux. Leur esprit vague au loin.

— Quel temps!... — dit tout à coup la marquise — ces rafales de neige sont lugubres!

Son mari lui répond, distrait :

— L'hiver sera très dur !...

Tous deux pensent à ce fils adoptif qu'ils s'apprêtaient à chérir, au vieux château ranimé par la présence des enfants, à tout ce qui, de nouveau, leur échappe après qu'ils se sont repris à espérer.

La Tante Lise n'a pas fait connaître son espoir. Elle redoutait trop d'infliger à ses vieux amis une déception de plus.

Dans la grande bergère, la marquise s'est allongée, très lasse. Elle promène sur la flamme des yeux pleins de détresse, tandis que son mari la regarde avec compassion.

— Quelle tourmente !... — dit-elle encore d'une voix blanche, tandis que le vent secoue les arbres et les volets.

Doucement une porte s'est ouverte, un valet de pied paraît sur le seuil.

— C'est monsieur le lieutenant Thouvenin

qui insiste beaucoup pour voir monsieur le marquis et madame la marquise. . . . . .

— Ah!... mon Dieu!... — font les deux vieillards effarés — qu'est-ce qu'on va lui dire, à celui-là!...

A celui-là qu'on devait adopter, aimer, choyer, et qu'on rejette après lui avoir fait entrevoir le ciel.

Pierrot, en uniforme et poudré de neige, s'avance d'un air si radieux que le marquis a envie de se sauver pour éviter l'explication trop douloureuse.

La marquise le regarda, les yeux voilés, le cœur battant.

Alors Pierrot, qui enveloppe les deux vieillards d'un regard plein de tendresse, s'agenouille aux pieds de madame d'Aiguevive et lui dit seulement, de la belle voix qu'elle aime tant :

— Grand'mère!...

XIV

— Vous ne savez pas!... — crie le duc qui brandit joyeusement un journal local, — Boigny est mort!...

— Ah bah!... Tant mieux!... — dit la Tante Lise convaincue — De quoi est-il mort?...

— D'une mort très bien pour lui... C'est à n'y pas croire... Écoutez ça?...

« L'hiver lorrain sera, cette année, exceptionnellement rigoureux. Les loups ont

fait une apparition inaccoutumée et tragique.

« Le baron de Boigny, un Lorrain qui, cette année, villégiaturait à Senoncourt, a été la nuit dernière leur victime. On a retrouvé son corps absolument broyé dans un bois dépendant du parc d'Aiguevive, où, coutumier du fait, d'ailleurs, le baron était occupé à tendre ou à relever les collets dans lesquels il prenait les daims du marquis d'Aiguevive. Dérangés sans doute au moment de leur repas, les loups n'ont même pas profité de leur chasse. Le cadavre du baron de Boigny est demeuré entier. La baronne, avertie par le maire de Pont-Saint-Vincent, a envoyé chercher les restes de son mari. Les obsèques auront lieu demain à la cathédrale de Nancy, à midi. L'inhumation se fera au cimetière de Préville. Ni fleurs ni couronnes. »

— Je crois que la recommandation est superflue — dit la duchesse — je ne vois pas qui pourrait avoir l'idée d'envoyer des fleurs ou des couronnes à Boigny?...

La Tante Lise qui, pendant la lecture de l'article, a posé sur sa nièce ses yeux gais et clairvoyants, se précipite sur la Terreur Blanche qui s'étire mollement devant le feu, et embrasse sa grosse tête en déclarant :

— Tu es le plus beau et le meilleur des chiens !...

— Tu vois, Francette.... — dit le duc en repliant le journal — que les méchants sont toujours punis sans qu'il soit nécessaire de s'en mêler, et que, quand tu as rencontré ce vilain monsieur sur la place Stanislas, il était bien inutile de le menacer en l'air de lui faire son affaire...

— Mais, Grand-père... — affirme paisible-

ment Francette — quand j'ai menacé monsieur de Boigny de lui faire son affaire s'il touchait encore à mon ami Pierrot, je vous promets que ce n'était pas en l'air!...

FIN

E. GREVIN. — IMPRIMERIE DE LAGNY — 10971-3-21.

BINDING LIST OCT 1 1941

PQ 2347 M6M6

Martel de Janville, Sibylle Gabrielle Marie Antoinette (de Riquetti de Mirabeau)
Mon ami Pierrot

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY